



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA NOUVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1643. ET 1644.

ENVOYÉE

AV R. P. IEAN FILLEAV, Prouvincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE,
SUPERIEUR DE TOUTE LA MISSION. (*)

MON REVEREND PERE,



E nous est vne consolation bien sensible de recevoir tous les ans des lettres de Vostre R. qui sont autant de tesmoignages authentiques de l'affection qu'elle a pour la conversion de ces peuples, et des effets signalez de son amour en nostre endroit ; elles ne seruent pas peu à nous encourager pour poursuivre le dessein que nous auons d'attirer à la connoissance et amour de Dieu toutes les Nations de ces contrées, qui sont plus grandes en nombre qu'on ne se persuadoit au commencement : nous en descouurons tous les ans de

nouvelles qui ne sont point errantes et vagabondes, et qui pourroient seruir d'un iuste employ à ceux qui ont du zele pour leur salut. Deux cents mille Algonquins les attendent, et si leur zele n'est point borné, il pourra s'estendre à plusieurs autres Nations qui sont au Midy de nostre grand fleuve ; et s'ils ne sont contens de cela, ils pourront s'avancer iusques au Couchant, où ils trouveront assez d'exercice pour le reste de leur vie. Ils verront que ces peuples ne sont pas si barbares qu'ils n'ayent l'esprit capable d'instruction et un cœur susceptible des maximes de l'Evangile ; que si quelqu'un auoit d'autres sentimens, la Relation que l'enuoye à V. R. de ce qui s'est passé icy cette année, le pourra desabuser : elle y verra de bons et de mauvais succez, et remarquera que Dieu va tousiours exauçant de plus en plus les prieres qu'on fait en France pour nos pauvres Sauvages, et qu'il va

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1645.

benissant les secours qu'on leur donne. Elle connoistra d'autre part que les ennemis du salut de ces peuples veillent tousiours à leur ruine et s'efforcent de les perdre, ce qui nous oblige de recourir plus particulièrement à elle pour luy demander le secours et assistance des prieres et saints Sacrifices de nos Peres et Freres, et spocialement celle de V. R. de qui ie suis,

Tres-humble et tres-obeysant
seruiteur,

BARTHELEMY VIMONT.

A Kébec, ce 5. de
Septembre 1644.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'estat general des Chrestiens de la
Nouvelle France.*

L'ESTAT où se void maintenant reduite cette Eglise naissante est capable de tirer des yeux de tous ceux qui l'ayment, des larmes de tristesse et de ioye. Car d'vn costé c'est vne chose pitoyable de voir perir deuant nos yeux ces pauures peuples à mesure qu'ils embrassent la Foy ; et de l'autre nous auons suiuet de nous consoler voyant que les miserres qui les accueillent de toutes parts, ne seruent qu'à faire souhaitter la foy à ceux qui iusques à present l'auoient mesprisée, et la fortifier et faire paroistre avec plus de gloire dans les cœurs de ceux qui desia l'auoient receuë. Nous voyons bien que Dieu est le Fondateur de cette Eglise, aussi bien que de la primitiue : car il l'a fait naistre comme celle-là dans les trauaux, et croistre dans les souffrances pour la couronner avec elle dans la gloire.

La maladie, la guerre et la famine sont les trois fleaux dont il a plu à Dieu frapper nos Neophytes, de puis qu'ils ont commencé à l'adorer et se sous-

mettre à ses Loix. A peine eurent-ils oüy parler de la Doctrine que nous leur preschons, et commencé à recevoir cette diuine semence, qu'vne maladie contagieuse s'espandit dans toutes ces nations, et en moissonna la plus saine partie. Cette maladie n'eut pas plus-tost cessé, que la guerre, qui iusques alors leur auoit esté si aduantageuse qu'ils s'estoient rendus Maistres du pays de leurs ennemis et les auoient battus par tout, commença, et a continué depuis à leur estre si funeste qu'ils y ont perdu tous leurs meilleurs guerriers, ont esté chasseez de leur propre pays, et ne sont plus maintenant autre chose que fuyr la cruauté des Iroquois, qui ne laissent pas neantmoins de les attrapper bien souuent et en faire d'horribles massacres.

En suite de ce malheur estans contrains de quitter les bois les plus commodes à la chasse, qui sont au Midy du grand fleuue, et suiets aux courses de leurs ennemis, ils sont tombez entre les mains d'vn autre ennemy non moins cruel, qui est la faim, laquelle en a ramené plusieurs du milieu des forests à nos portes, pour nous demander l'aumosne en vn temps auquel ils auoient accoustumé d'estre tous les iours dans les festins. Nous en auons veu qui ont couru dans les bois dix, quinze et vingt iours sans rien manger que quelque bout d'escorce ou de peau : d'autres se sont resolos de passer la grande riuere en vn temps auquel elle rouloit par tout des rochers et des montagnes de glace pour entrer dans les bois du Midy, non-obstant l'apprehension de leur ennemis, disant qu'ils aimoient autant mourir du feu des Iroquois comme de faim ; et comme si le malheur les eust accompagnez par tout, apres auoir couru parmy les glaces et les neiges mille hazards de perdre la vie, ils sont retournez sans auoir mangé autre chose que les cordes de leurs raquettes. Ceux qui ont le moins souffert, sont vne partie des Chrestiens de Sillery et de Tadoussac, qui pour n'estre pas incommodez en leur chasse par les Iroquois, sont entrez dans les bois du Midy trois mois plus tost

qu'à l'ordinaire, et sont allez si auant que les Iroquois ne les ont peu rencontrer, quoy qu'ils les ayent cherchez comme on a reconneu par leurs pistes. Cela a esté cause que les Meres Hospitalieres et nos Peres de Sillery ont eu sur les bras pendant tout l'Hyuer plus de quarante Sauvages, la plus part infirmes et vieillards qu'il a fallu nourrir avec de grands frais, et qui autrement fussent morts de faim et de misere dans les bois sans aucune assistance corporelle ny spirituelle.

Tous ces accidents ont tellement esclairey nos Sauvages, que là où l'on voyoit il y a huict ans, quatre-vingts et cent cabanes, à peine en voit-on maintenant cinq ou six ; et tel Capitaine qui commandoit pour lors à huict cents guerriers, n'en compte plus à present que trente ou quarante, et au lieu des flottes de trois ou quatre cents Canots, nous n'en voyons plus que de vingt ou trente ; et ce qui est pitoyable, c'est que ces restes de Nations consistent quasi toutes en des femmes veufues ou filles qui ne sçauroient toutes trouver vn mary légitime, et qui partant sont en danger de souffrir beaucoup ou de faire de grandes fautes.

Ce comble de misereres qui les accablent, deuroit ce me semble les fortifier dans la creance qu'ils auoient dès le commencement, que la priere les faisoit mourir ; que nous estions des sorciers, qui auions coniuré contre leurs vies ; que nous auions des intelligences secretes avec leurs ennemis. Mais celuy qui est le Maistre des cœurs leur donne d'autres pensées, et leur fait reconnoistre et aduoüer publiquement au milieu de leurs afflictions, que la main qui les frappe est celle du vray Dieu qu'ils n'auoient pas encore conneu, et dont les iugemens sont aussi secrets comme ils sont equitables. Nous auons cependant grand sujet de louer Dieu de ce qu'il tire sa gloire de l'affliction de ce pauvre peuple, et la fait seruir auantageusement à sa conuersion. Quoy qu'il ne soit point dans le monde aucune nation plus pauvre que celle-cy, il n'en est pas neantmoins de plus or-

ueilleuse : lors qu'ils estoient dans la prosperité, nous ne pouuions quasi les aborder ; les François estoient des chiens, et tout ce que nous leur prêchions estoit des fables. Mais depuis que les afflictions les ont humiliez, et que la nécessité les a rendus plus dependans des François, et leur a fait esprouuer les effects de la charité Chrestienne, ils ont ouuert les yeux, et voyent maintenant plus clair que iamais qu'il n'y a point d'autre Diuinité que celle que nous leur preschons. En effect de tous ceux qui ne sont pas encore Chrestiens il n'y en a presque point qui ne rende pour le moins exterieurement vn tesmoignage public de l'estime et approbation qu'il fait de nostre creance : car si on les interroge s'ils croyent ce que nous leur disons, et s'ils ne veulent pas estre baptizez, ils respondent qu'ils croyent en effect et qu'ils souhaitent le Baptesme ; que s'ils ne sont pas encore tous disposez à receuoir la Foy, ou si quelques-vns mesme l'abandonnent, c'est tousiours en aduoüant à la gloire de Dieu que ce que nous preschons est vray, mais difficile. Ce n'est plus maintenant vne chose honteuse parmy eux de professer le Christianisme, de prier Dieu le soir et le matin en presence des infideles mesmes. La grace va tous les iours adoucissant leur ancienne barbarie. Le mestier des Iongleurs et des Sorciers perd son credit peu à peu, les nations esloignées, attirées par l'odeur de nos bons Chrestiens, s'approchent de nous pour iouïr de la mesme faueur que reçoient celles qui nous sont plus proches. Ils commencent à s'appriouiser à nos coustumes ; les difficultez qu'ils ont à se soumettre aux lois Chrestiennes s'applanissent de plus en plus, la vertu et l'honnesteté est maintenant parmy eux en veneration ; ceux mesme qui la pratiquent le moins ne laissent pas de l'honorer exterieurement. Ils connoissent maintenant et detestent plusieurs choses sous le tiltre de vice, qu'ils estimoient auparauant et loüoient fausement comme des vertus. Enfin la verité triomphe de l'erreur, et le Prince

des tenebres est contraint de ceder la place au Roy de gloire et de lumiere.

Ce n'est pas à dire que tout soit fait. Nous auons plus de peine à conseruer nos Chrestiens qu'à les acquerir. Leur vie errante est vn grand empeschement à la vertu, et neantmoins les difficultez qu'il y a pour les arrester sont quasi insurmontables. Les terres que nous leur défrichons, les maisons que nous leur bastissons, et les autres secours spirituels et corporels que nous laschons de leur rendre les arrestent vn peu, mais non pas tout à fait. La colonie des François qui est à vray dire le fondement du Christianisme en ces contrées va tousiours croissant, mais lentement, n'estant pas assistée de l'ancienne France assez puissamment. Les Algonquins de l'Isle et ceux de la Nation d'Hiroquet apres tant d'années d'instruction ne sont pas à la verité si insolens comme auparauant ; mais aussi ils ne sont pas si humbles comme il faudroit pour estre capables du Baptesme. Les exemples de quelques-vns d'entre eux qui ont quitté la Foy ou l'ont profanée par des actions indignes, nous empeschent d'en baptiser plusieurs qui se presentent. Les mariages nous donnent encore bien de la peine. Nous sommes tous environnez de Nations qui ne nous ont encore iamais veus ; si le grand fleuue est vne fois libre, il nous donnera l'entrée dans des Nations innombrables et grandement peuplées, dont quelques-vnes ont desia ouy parler de nous, et nous souhaitent. En vn mot nous ne faisons que commencer ; mais nous esperons que ces heureux commencemens auront d'heureux progresz, et que Dieu consommerá enfin l'ouurage qu'il a entrepris, puis qu'il est à sa gloire.

CHAPITRE II.

De quelques Baptesmes en la residence de Saint Ioseph.

Dieu est tousiours admirable dans la predestination de ses esleus, ses des-

seins sont secrets et ses pensées cachées, mais l'exécution en est merueilleusement efficace. Nous l'auons veu en la personne d'vn Capitaine Abnaquiois, que Dieu a tiré du milieu d'vne Nation tout infidele et bien esloignée de nous, pour le mettre dans le sein de son Eglise. Il y a trois ans qu'il estoit venu à Sillery pour offrir à nos Sauuages des presens en satisfaction de la mort d'vn Algonquin que ceux de sa Nation auoient tué. Nos Chrestiens acceptèrent les presens, les parens du defunct essayèrent leurs larmes, et la Paix fust renouée entre ces deux Nations. Vn de nos principaux Neophytes harangua pour annoncer cette paix, et adiousta à la fin, parlant au Capitaine Abnaquiois qui estoit entremetteur de la paix, que pour rendre leur amitié assurée et immortelle, il falloit qu'il renongast à ses superstitions et qu'il embrassast la creance dont ils faisoient maintenant profession. Si tu veux, luy dit-il, lier nos deux Nations par vne parfaite amitié, il faut que nous croyons tous le mesme : fais-toy baptiser, et procure que tes gens fassent le mesme, ce lien sera plus fort que tous les presens. Nous prions Dieu, et ne reconnoissons point d'autres amis ny freres que ceux qui prient comme nous. Comment aimerions-nous ceux que Dieu haït ? Or Dieu haït ceux qui ne prient pas : si tu veux doncques nous auoir pour freres et pour amis, apprends à prier comme l'on nous a enseigné. Ces paroles firent vne telle impression dans l'esprit du Capitaine Abnaquiois qu'il promit de retourner à Sillery l'Esté prochain pour se faire enseigner. En effet il s'acquitta de sa promesse, et parut icy au commencement de l'Esté avec huit Canots, lors qu'on se preparoit pour aller à la guerre contre les Iroquois, où il fut emmené, et estant de retour, il commença à presser fortement son Baptesme. Ses gens firent quelque insolence qui fut cause qu'on parla de le chasser. Il prie Monsieur le Gouverneur qu'on luy permette de demeurer avec trois de ses gens : on le luy accorde. Il se fait instruire, il assiste aux Prieres soir et matin, il entre souuent dans

l'Eglise pour visiter le Saint Sacrement et luy demander la grace d'estre bien-tost baptisé. Le Pere Dequen le rebute diuerses fois pour l'esprouer, alleguant qu'il faut vaquer aux autres qui sont plus pressez que luy et mieux disposez, qu'il est estranger, et qu'on ne se fie point à sa parole. Il respond à tout cela, que s'agissant du salut de son âme, il est autant pressé que les autres estant autant en danger de se perdre comme estoient les autres qui poursuiuoiert leur Baptesme ; qu'il scait desia les Prieres et le Catechisme, l'ayant appris de Charles Mejask8at, avec qui il auoit demeuré pendant l'Hyuer ; que pour estre Estranger il ne doit pas estre rebuté, puis que le Paradis est fait aussi bien pour ceux de sa Nation que pour les autres ; qu'il n'est pas vn enfant pour se desdire, qu'il a quitté son pays et renoncé à sa charge de Capitaine pour estre instruit, qu'il veut demeurer tousiours avec les Chrestiens de Sillery pour conseruer la Foy, apres qu'il aura fait vn voyage en son pays, et pourueu à ses petites affaires. Le Pere voyant son courage et sa perseuerance apres vne longue espreuue luy donna le contentement qu'il desiroit, et le mit au nombre des enfans de Dieu. Monsieur le Gouverneur le nomma Iean Baptiste. Apres son Baptesme, il vint trouuer le Pere Dequen et luy dit qu'il n'auoit iamais resseny vne ioye pareille à celle de ce iour : Non, dit-il, ie ne serois pas si ioyeux quand on m'auroit retiré des mains des Iroquois. Helas ! nous croyons qu'il y est tombé. Il s'en alloit à son pays pour prendre congé de ses parens, et dire à Dieu à ses gens, il nous auoit promis de parler hautement et hardiment en faueur de la foy, et comme l'escriu cecy, vn Canot d'Abnaquois vient d'arriuer par la même riniere par laquelle il s'en alloit, qui ne l'a point rencontré, mais bien plusieurs pistes d'Iroquois, et vn de leurs Canots qu'ils ont laissé, apres s'estre saisis, comme l'on croit, de celui de ce pauvre Chrestien ; il estoit en compagnie d'vn Catechumene de sa Nation qui auoit de grandes ardeurs et dispositions à la Foy.

Dieu soit beny de tout ; nous ne deuons pas fouiller dans ses conseils, mais les adorer tous avec respect.

Vn vieillard de la Nation d'Hiroquet, fameux Sorcier et grandement expert dans toutes les superstitions de sa Nation, qui en est toute pleine, ne pouuant suivre ses gens à la chasse, fut obligé de s'arrester à Sillery, où les Meres Hospitalieres luy firent la charité de le nourrir dans leur Hospital pendant tout l'Hyuer avec plusieurs autres infirmes et malades. La charité est parfaitement éloquente dans son silence, les œuures font bien plus d'impression sur les esprits que toutes les plus exquises paroles. Aussi est-ce le plus fort argument de credibility que nous ayons pour toucher les cœurs des Sauuages. Ce pauvre vieillard se voyant seruy et assisté si charitablement par ces bonnes Meres, et considerant le soing et les grands frais avec lésquels elles soignoient les autres malades et infirmes sans aucune esperance de recompense, et oyant dire qu'elles auoient quitté leurs parens et vn si beau pays pour venir secourir icy les pauures et les malades, conceut vne grande idée de la bonté et sainteté de nostre Religion, et se sentit esmeu à l'embrasser. Ces bons mouuemens estant assistez des bonnes paroles qu'il oyoit dire, et de l'instruction qu'on luy faisoit, le firent resoudre à demander d'estre instruit et disposé au Baptesme. Son aage ne luy permettoit pas d'auoir beaucoup d'esprit ny de memoire ; neantmoins il s'appliqua avec tant de ferueur et de contention à apprendre les Prieres, qu'il en vint à bout dans trois iours, au grand estonnement de tous les autres et de soy-mesme qui desesperoit auparauant de scaouir rien apprendre. Il ne restoit qu'à luy faire rendre vn poil qu'il conseruoit chèrement et adoroit comme vne petite diuinité. C'est vn poil, disoit-il, que i'ay arraché de la moustache du Manitou, c'est ce poil qui m'a conserué la vie dans mille hazards où ie me suis rencontré de la perdre ; ie me fusse noyé cent fois sans ce poil. C'est luy qui m'a fait tuer des orignaus, qui m'a preserué

des maladies, et m'a fait viure si long-temps ; i'ay gueri avec ce poil des malades, il n'y a rien que ie ne fasse avec ce poil : me le demander, c'est me demander la vie. Il fallut bien du temps et de la patience pour desabuser ce pauvre vieillard ; le Diable le tenoit fortement par ce poil, et luy persuadoit viuement qu'il estoit mort s'il s'en défaisoit. Mais enfin le Sainct Esprit fut le maistre. Je crois que ie mourray, dit-il, quand i'auray rendu mon poil, mais il n'importe, ie le donneray : i'ayme mieux mourir et aller en Paradis que de viure plus long-temps et aller en Enfer. Quand la volonté est gagnée, l'entendement ne fait pas de grandes resistances. Apres cette genereuse resolution, il fut aisé de luy persuader qu'il n'en mourroit pas, et que sa vie n'estoit pas attachée à ce poil, mais à la Prouidence d'un Dieu plus fort que son Manitou. Le Ieudy Sainct les Sauuages estans tous assemblez pour assister à la ceremonie du lauement des pieds, et du festin qu'on leur deuoit faire ensuite dans l'Hospital, ce bon Catechumene se resolut enfin de se defaire de son poil et en faire vn sacrifice à Dieu : il prend son sac à petun, et en tire vn autre plus petit, et de cettuy-cy vn troisieme gentiment ouragé à leur mode, et bigarré de Porc-Epi qu'il me met entre les mains. Le Pouure et le trouue remply de duuet, au milieu duquel ce poil estoit enueloppé : Brusle, me dit-il, afin qu'il ne me brusle, ie hais et deteste le méchant Manitou, ie ne le crains point, ie renonce et à luy et à tout ce qui luy appartient. Apres cela ie n'ay rien à te donner ny à quitter, ce poil estoit mon thresor, toute ma malice estoit attachée-là : baptisez-moy. Nous luy accordasmes ce bon-heur le Samedy Sainct, iour deputé particulierement à la ceremonie du Sainct Baptesme. Monsieur de Sainct Sauueur le nomma Bonauenture, il monta quelque temps apres aux Trois Riuieres, là où ceux qui l'auoient conneu, le voyant prier Dieu, s'estonnerent de ce grand changement, et comme ils luy demandoient si en effet il ayloit la Priere : Il faut bien, dit-il,

que ie l'ayme, puis que pour l'amour d'elle i'ay donné mon poil. Et interrogé derechef quelle chose l'auoit conuertey, il respondit que c'estoit la Charité qu'il auoit esprouuée chez les Filles qui sont habillées de blanc : il vouloit dire les Hospitalieres.

Nous baptisames bien-tost apres vn ienne homme de la mesme Nation, auquel arriua vne chose assez notable auant son Baptesme. Il estoit allé à la chasse avec ses compagnons, et auoit couru plusieurs iours dans les bois sans rien trouuer ; la faim les pressoit tous viuement, lors que cettuy-cy qui n'estoit encore que Catechumene et n'auoit receu quasi aucune instruction se retira à l'escart, se mit à deux genoux dans la neige, et esleuant les yeux et les mains au Ciel : Mon Dieu, dit-il, aye pitié de moy, i'ay bien faim : tu le sçais bien, ie voudrois tuer vn orignac ; ie n'en ay iamais tué, ie n'en vois point : si tu veux pourtant, i'en tueray bien-tost vn. C'est toy qui les as faits, et tu les as faits pour nous : si tu ne le veux pas, n'importe ; mais ne me laisse pas mourir, car ie ne suis pas encore baptisé, et ie le veux bien estre. Dieu agreea cette priere faile avec tant d'ingenuité, de confiance et de resignation : il voit incontinent la piste d'un orignac, il court apres, il l'attrappe, le tué, se remet à genoux dans la neige, remercie son bien-faicteur, et luy destine la meilleure partie de sa prise qu'il luy offrit à son retour en la personne des malades de l'Hospital.

Les autres Baptesmes que nous auons faits icy ne sont remarquables par aucune circonstance extraordinaire, ie ne puis neantmoins m'empescher de coucher icy quelques bons sentimens de ces nouveaux enfans de Dieu. Pierre Ouménabano s'est disposé à son Baptesme avec vne ferueur extraordinaire ; on ne pouuoit l'enseigner assez, ny assez faire prier Dieu : dés qu'il commença à estre Catechumene, il eut vne deuotion particuliere au Sainct Sacrement, qu'il visitoit plusieurs fois soir et matin. Sa priere estoit, Iesus aye pitié de moy, qu'il repetoit cent fois, ne

ſachant dire autre chose. Il regarda ſoigneuſement toutes les ſortes de reuerences qu'on fait au Saint Sacrement, et autant de fois qu'il entroit et ſortoit de la Chapelle, il les faisoit toutes l'une apres l'autre, et celles des Prestres, et celles des hommes, et celles des femmes, et interrogé pourquoy il en faisoit tant : *Le voudrois, dit-il, honorer Dieu autant que font tous les autres ensemble. Quelques-vus ne pouuoient s'abstenir de rire, il persistoit tousiours neantmoins dans sa deuotion ; ie crois que Dieu agreoit cette simplicité. Apres son Baptesme il continua dans sa deuotion au Saint Sacrement, le visitant souuent et repetant continuellement ces paroles : Iesus, ie te remercie, Iesus, ie te remercie. Il dit vn iour au Pere qui l'instruisoit, et le repeta par apres fort souuent : Le suis bien mal : outre les escrouelles qui me desseichent, j'ay beaucoup d'autres incommoditez qui me trauaillent. Ie suis content de mourir si Dieu le veut ; mais neantmoins ie serois bien aise de viure long-temps si Dieu le vouloit. Estant interrogé pourquoy il auoit ce desir : Ce n'est pas, dit-il, pour iouyr des plaisirs de cette vie, car ie n'en gouste point, ny ne les souhaite, mais afin de pouuoir remercier Dieu long-temps et le seruir. Ie ne commence qu'à le connoistre ; ie n'ay encore rien fait pour luy, ie voudrois bien faire quelque chose pour son amour, et auoir beaucoup de temps pour le seruir, et apprendre à le bien prier. Le Pere luy dit qu'il feroit tout cela en Paradis mieux qu'en terre : Mais, dit-il, en Paradis on n'a point de peine à seruir Dieu, et il en a tant eu pour nous. Ce bon Neophyte disoit en sa langue ce que Saint Augustin disoit en vne autre. *Sero te cognoui, bonitas antiqua, sero te amavi.**

Ioseph Memench, ieune garçon de la Nation des Nipissiriniens, estant encore Catechumene, et voyant qu'on differoit de le baptiser, nonobstant qu'il fust suffisamment instruit, en demanda la raison. On luy respondit qu'on apprehendoit qu'il ne fust pas assez constant, et que remontant en son pays, il n'a-

bandonnast la Foy. Cette parole l'affligea sensiblement ; il s'adresse au Pere qui l'instruisoit : *Ecrits-luy, dit-il, au Pere Vimont. Voyla ce que tu luy escriras : Pere Vimont, Memench est triste, de ce qu'on ne veut pas le baptiser, il semble qu'il perd courage, il te veut parler afin que tu le fasses baptiser ; escoute-le, voicy comme il te parle : J'ay quitté mon pays et mes parens pour venir icy, et y estre baptisé : car quelle autre chose serois-ie venu chercher icy où ie n'ay aucun parent, ny aucune connoissance ? Ie sçais toutes les Prieres et tout le Catechisme ; si ie suis vne fois baptisé, ie ne veux point remonter là-haut où sont les meschans, ie demeureray icy avec les bons ; ie suis ieune, mais ie sçay pourtant ce que ie fais, ie conserueray la Priere toute ma vie, ie ne mens point : commande-donc qu'on me baptise ; si tu ne le veux pas faire, ie seray triste, ie m'en retourneray en mon pays où ie mourray peut estre sans Baptesme, tu en seras la cause : voila ce que te dit Memench. Ce n'est pas mal dit pour vn Sauuage de quinze ans. Il voulut estre luy-mesme le porteur de la lettre, pour plaider sa cause en propre personne, et il la plaida si bien qu'il la gagna. Monsieur de Godefroy luy fit l'honneur de luy donner le nom de Ioseph.*

CHAPITRE III.

Des bons sentimens et actions des Chrestiens de Saint Ioseph.

Pour donner vne idée generale des Chrestiens de Saint Ioseph, il suffit de dire en peu de mots, que cette petite troupe qui fait son sejour dans cette residence est le leuain de cette nouvelle Eglise, et la plus belle perle de la Couronne que Iesus-Christ s'est acquise dans ce nouveau Royaume. Ce sont eux qui ont receu les premiers la Foy, qui l'ont portée dans les autres Nations, et qui la soustiennent maintenant par tout

par leurs paroles et bons exemples ; quand on parle de reformer quelque mauvais Chrestien, on le met en la compagnie de ceux-cy, de laquelle ceux qui sont les plus feruens ne scauroient se separer, sans ressentir quelque refroidissement de leur ferueur. Si quelquesfois ils se trouuent meslez avec les Algonquins et autres Nations plus hautes, on les distingue assez par la profession publique qu'ils font de toutes les vertus Chrestiennes, et par l'aersion qu'ils tesmoignent auoir de tout ce qui ressent leur ancienne barbarie. Aussi leur reputation est estenduë dans toutes ces contrées, et fait vn merueilleux esclat parmy toutes les Nations qui accourent icy pour voir ce qu'elles ont oüy dire du changement admirable que la Foy opere dans des cœurs qui auparavant n'estoient rien moins barbares que les leurs. Nous attribuons ce bon-heur, apres Dieu, aux deux Capitaines qui commandent à ces bons Neophytes, Noël Tek8erimatch et Jean Baptiste qui embrassent et poussent les affaires de la Foy avec vn zele et vne prudence qui surpassent tout ce qu'on peut esperer d'un Sauvage. Jean Baptiste se contente d'agir et ne parle pas beaucoup. Noël est puissant en ses paroles aussi bien qu'en ses actions. Je rapporteray icy quelques-vns de ses discours, où l'on verra les lumieres et les sentimens que Dieu luy donne.

Vn iour le Pere Dequen faisant festin à nos Neophytes à l'occasion du Baptesme d'un Sauvage, à mesure qu'il leur rapportoit selon leur coustume les diuers mets dont estoit assaisonnée la sagamité, ils respondoient à vn chacun par autant de ho ! qui sont des cris de ioye, qu'ils arrachent du fonds de la poitrine. Mais à la fin quand il leur eut dit que le sujet du festin estoit le Baptesme d'un de leur gens, ils esleuerent la voix et ietterent non vn, mais trois cris, ho, ho, ho. Cela donna occasion à Noël de parler en faueur de la Foy, et de dire à ces gens :

A la bonne-heure, que vous vous fassiez tous baptiser, et que vous desiriez tous de croire en Dieu. La Doctrine que

les Peres nous preschent est excellente. Tout ce qu'elle contient est parfaitement raisonnable ; elle ne ressemble pas à nos anciennes fables, qui sont remplies de sottises et d'extrauagances. C'est vrayement vn Dieu celuy qu'on nous presche. Les promesses qu'il nous fait sont rauissantes, les supplices dont il menace les meschans sont espouuantes, mais iustes et équitables. Pour moy ie vous assure que l'estimay et aymay cette doctrine dès qu'elle me fut proposée ; et quoy que j'aymasse ma reputation et ma vie, neantmoins ie l'ay embrassée nonobstant la crainte que j'auois pour lors de perdre l'vne et l'autre : ie voyois que tous les iours nous allions mourant, et que la mort moissonnoit plustost les Chrestiens que les infideles. Ceux qui croyoient pour lors passaient pour des esprits foibles : N'importe, disois-ie en mon cœur, à la bonne-heure que ie sois mesprisé et que ie meure, ie veux croire, puis que c'est la volonté de Dieu qui est preferable à la reputation et à la vie. C'est Dieu qui m'a fortifié contre ces vaines apprehensions : hastez-vous de vous faire baptiser, vous qui ne l'estes pas encore, ne craignez pas la mort ny le mespris, la Priere n'en est pas la cause, c'est elle qui nous donne la vie et qui nous met dans la possession de la vraye gloire.

Voycy vn autre de ses discours à l'occasion d'un mariage. Vn Capitaine de la Nation des Abnaquios, baptisé depuis peu, recherchoit en mariage vne fille Chrestienne. Noël estant consulté sur ce sujet, apres auoir demandé du temps pour y penser, respondit qu'il n'estoit point d'aduis qu'on se hastast, dans l'apprehension qu'il auoit de l'inconstance de ce Capitaine ; mais cettuy-cy ayant persisté long-temps dans sa recherche, et donné toutes les assurances qu'on pouuoit esperer de sa fidelité, Noël et les autres Capitaines et principaux Chrestiens consentirent à cette alliance, laquelle se fit publiquement dans nostre Chapelle avec toutes les solemnitez de l'Eglise. Apres que le Pere eust fait vn petit discours pour exhorter à l'amour coniugal ceux qui

venoient de recevoir la Benediction Nuptiale, Noël TekSerimatch print la parole, et se tournant vers l'assemblée :

Ne vous estonnez pas, leur dit-il, si j'ay differé si long-temps à consentir à ce mariage, c'est vne chose de grande importance que le mariage des Chrestiens, et qui est extremement contraire à nos humeurs et à nos coustumes : nous aymons avec passion la liberté, nous nous plaisons à changer de femme, et quelquesfois nous en voudrions avoir plus d'une. Tout cela est contre les loix du mariage des Chrestiens, c'est vn affaire auquel il ne faut pas se precipiter ; ie connois l'humeur de nos filles, qui sont volages, et ont de la peine à demeurer tousiours attachées à vn mary ; ie sçay d'ailleurs que les Abnaquiois sont sujets à quitter et changer leurs femmes, et à en retenir plusieurs ensemble. Pour toy tu n'as pas tousiours esté fort sage, ie sçay que tu as couru de nuict les Cabanes, il semble que tu as plus d'esprit depuis ton Baptesme ; mais il falloit t'esprouuer, l'apprehendois qu'il n'y eust pas assez de sincerité et de fermeté en tes paroles, et ie ne suis pas encore tout à fait hors de cette apprehension. Souuiens-toy de ce que tu as dit maintenant : nous l'auons ouy, si tu nous trompes, nous t'en ferons de sanglans reproches deuant Dieu et deuant les hommes. Tu as eu loisir de penser à ce que tu deuois faire, tu n'es pas vn enfant pour t'en desdire, respecte ton mariage, qui n'est pas profane comme celuy des infideles, mais saint et religieux ; sois fidele à Dieu et à ta femme. Si tu fais ce que ie te dis, Dieu t'aymera, et nous aussi : prends courage, ne te fie-pas à toy-mesme, prie Dieu, espere en luy, il t'aydera.

Cette harangue prononcée en bons termes et avec ardeur beaucoup plus confusément et efficacement qu'elle n'est icy couchée, fut escoutée avec attention de toute l'assemblée, et donna à tous les Sauvages qui estoient là presens en bon nombre, du respect et de la veneration enuers le Sacrement de Mariage, principalement au nouveau marié, qui respondit à Noël en ces termes.

Tu dis vray, le Mariage des Chrestiens est vn affaire de grande importance, et auquel il ne faut pas se precipiter : i'y ay pensé meurement auant que d'en parler, et ay prié Dieu souuent sur ce sujet, ie n'ay iamais trouué mauuais que vous esprouuassiez ma constance, et quoy qu'il me sembloit que vous n'agreassiez pas ma recherche, ie ne me suis pas pourtant rebuté ; mais ie me fasche de ce que vous doutez encore de ma fidelité. Il est vray que ie suis d'une Nation volage et sujette à ses plaisirs ; mais ne sçavez-vous pas que ie suis baptisé, et que j'apprends depuis long-temps par vos exemples comme ie dois viure ? l'aduouë que deuant mon Baptesme ie n'estois pas assez sage, mais depuis que ie suis baptisé, ie ne crois pas auoir donné aucun sujet de scandale ; j'espere que celuy qui m'a fait la grace comme à vous autres d'estre baptisé, me donnera aussi la mesme force qu'il vous donne, pour luy garder la foy que ie luy ay promise dans mon mariage : ie vous promets derechef que ie garderay inuiolablement la parole que ie vous ay donnée et que ie respecteray mon mariage comme vne chose sainte, et ne le profaneray iamais par aucune action contraire au deuoir auquel il m'oblige. A tant le tout, et en effet il a gardé sa parole, en telle sorte que c'est vn des plus heureux et paisibles mariages que nous ayons faits parmy les Sauvages. Mais continuons à ouïr les discours de nostre Noël.

Après que les Sauvages de Sillery furent reuenus de leur grande chasse, les Capitaines et principaux Chrestiens furent saluër Monsieur le Gouverneur ; Noël fit le compliment au nom de tous les autres, auquel Monsieur le Gouverneur respondit (tesmoignant le contentement qu'il auoit de les voir, et d'apprendre leurs bons deportemens pendant leur hyuernement) ; après quoy il adiousta qu'il n'estoit pas content de tous, et qu'il y en auoit quelques-vns qui donnoient du scandale par leurs mauuaises actions. Le Pere Dequen, qui seruoit d'interprete en cette occasion, ayant exposé aux Sauvages le

mescontentement que receuoit Monsieur le Gouverneur de ces mauuais Chrestiens, sans les nommer, Noël luy reparti : Parle clair. Le P. Dequen s'explique, sans nommer neantmoins ceux dont il estoit question : Noël replique : le te dis derechef que tu parles clair et que tu nommes ceux qui sont meschans. Le Pere les nomme, et leur dit que c'est Estienne Pigarouich et François Kosk8eribag8gSch, qui entretiennent des concubines au lieu de leurs femmes legitimes qu'ils ont abandonnées. Noël pour lors s'abandonnant à son zele ordinaire : le voulois scauoir, dit-il, si ce n'estoient point de mes gens sur qui i'eusse de l'autorité, i'y eusse pourueu. Pour ceux-cy, ie ne suis point leur Capitaine, mais ie haïs leur malice et deteste leur compagnie, ie n'ay jamais approué les actions qu'ils ont faites contre la Fey, et la fidelité de leur mariage : ie les improue et les condamne, ils n'ont point d'esprit, les femmes le leur ont osté, peut-estre qu'ils le recouureront si on les chastie. Ils retourneront bientôt de la chasse, ils voudront cabaner à Sillery, ils auront besoin du secours des François : mais il faut les chasser bien loing de nous, ie ne souffriray point qu'ils s'approchent de mes cabanes, ny eux, ny ceux qui les supportent, ils nous corromproient par leurs mauuais exemples. Pour toy, dit-il, parlant à Monsieur le Gouverneur, ne te laisse point fleschir par les prieres qu'ils te feront, ferme tes oreilles et n'esquite point leurs paroles ; s'ils témoignent quelque repentance de leur faute, et s'ils s'offrent à en faire satisfaction, ie suis d'aduis qu'on les esproue pendant vn an, durant lequel temps ils demeureront bannis de Quebec et de Sillery, et esloignez de leurs concubines, et apres cela on pourra les admettre dans l'Eglise et leur faire misericorde.

Ce discours de Noël fust suiuy de celui d'vn autre Capitaine de Tadoussac qui se trouua en cette assemblée. Ie suis bien aise, dit-il, de voir comme vous traitez les meschans. Vous m'apprenez comme ie me dois comporter en sem-

blables occasions ; quand ie seray à mon pais, ie feray comme ie vous vois faire : si quelqu'vn de mes gens veut estre meschant, ie le chastieray en telle sorte qu'il seruira d'exemple aux autres, et moy-mesme si ie veux estre meschant, ie desire qu'on me chastie plus seuerement que tout autre, ie veux qu'on me degrade de la qualité de Capitaine, qu'on me foïette, qu'on me pend, ou qu'on me iette dans la riuere. Quiconque offense Dieu merite la mort : il faut croire tout de bon ou ne s'en mesler pas. Les meschans gastent les bons ; ce meslange ne vaut rien, c'est vne contagion qui s'espand et se dilate peu à peu iusques à ce que tout est infecté. De quoy nous sert d'estre baptisez si nous n'obeyssons ? on nous a dit souuent que le Baptesme ne sert qu'à vne plus grande damnation quand on le deshonne par des mauuaises actions. Ie veux estre obey quand ie commande, et ie me fasche si mes gens se reuolent contre mes ordres : et Dieu n'a-il pas plus de sujet d'estre irrité contre nous si nous ne luy obeissons pas ? ie feray que mes gens seront sages, ou eux, ou moy y perdrons la vie.

Si le zele de ces deux Capitaines tient vn peu de celuy des enfans de tonnerre, il ne laisse pas de proceder d'vn bon principe et d'estre louable en des cœurs barbares, qui n'auoient pas auparauant d'ardeur ny de sentiment que pour la chair et pour le sang.

Ie ne puis obmettre vn autre discours que fit Noël à la nouvelle de la prise du Pere Bressany et des Hurons. Le Pere Dequen leur ayant fait vn discours sur ce sujet, pour leur monstrier que cét accident et tant d'autres malheurs estoient des effets de la cholere de Dieu, iustement irritée par la meschanceté des mauuais Chrestiens et des infideles qui ne vouloient pas obeir à sa parole, Noël voulut parler à son tour : il commande que personne ne sorte de la Chapelle et qu'on ferme la porte.

Tu dis vray, dit-il, ce sont nos pechez qui ont mis le Pere Bressany et les Hurons entre les mains des Iroquois ; ce

sont nos pechez qui peut estre maintenant les chargent de coups de bastons, leur arrachent les ongles, leur coupent les doigts, leur mettent les tisons dans les flancs et les bruslent à petit feu ; qu'on ne die pas que c'est la priere qui est cause de ces malheurs, ce seroit vn autre peché capable d'attirer de plus grandes maldictions de Dieu sur nos testes ; c'est nous-mesme qui exterminons nostre Nation, et celle des Hurons et des François. Comment est-ce que Dieu ne nous chastieroit pas ? Il y a si long-temps qu'on nous enseigne et qu'on nous presche la crainte et l'amour de Dieu, et il s'en trouue encore parmy nous qui s'enyurent, qui font des festins à tout manger, qui consultent les Demons, luy font des Sacrifices et renouellent leurs anciennes superstitions ; moy-mesme, qui dans la qualité que ie porte de Capitaine, deurois donner de bons exemples aux autres, particulièrement ayant esté tant instruit, ie ne laisse pas pourtant d'estre meschant et peut estre plus que tous les autres ; apres cela faut-il s'estonner si les Iroquois nous consomment, il est vray que nos ennemis sont meschans aussi bien que nous, mais neantmoins nous sommes plus coupables qu'eux, parce que nous sommes instruits et eux ne le sont pas ; si on les enseignoit comme l'on nous enseigne, ils croiroient peut estre plus fortement que nous ne faisons. Nous ne croyons qu'à demy, et nos actions desmentent nos paroles ; c'est ce qui irrite Dieu contre nous. Il est temps que nous l'appaisions, si nous voulons conseruer ce peu qui nous reste de nostre Nation, et il n'est pas difficile de l'appaiser. Il est bon, il est nostre Pere, c'est à regret qu'il nous chastie : si nous conspirons tous à l'aymer et à luy obeyr, il aura pitié de nous. Prenez courage, ne laissez pas d'aymer la priere, quand bien elle nous deuroit causer la mort ; mais l'espere qu'au contraire, si nous l'aymons elle nous donnera la vie, non seulement l'éternelle, mais aussi la temporelle. Dieu nous chastie pour nous rendre sages : il cessera de nous chastier quand nous cesserons

d'estre meschans. Voila ce que l'auois à vous dire.

Cette harangue prononcée par ce Capitaine avec vne ferueur extraordinaire estonna les meschans, et consola les bons qui se trouuerent en cette assemblée, et peut estre fortifia quelque cœur qui chanceloit, car comme il est homme d'autorité parmy ses gens, et en reputation de personne prudente, ses discours font vne merueilleuse impression sur les cœurs de tous les Sauvages.

Ie n'auois iamais fait si ie voulois rapporter toutes les autres harangues qu'il a faites en faueur de la Foy, car il ne laisse passer aucune occasion de parler sur ce sujet, et il en parle tousiours avec plus d'energie et de force que nous ne scaurions exprimer par nos paroles. Au reste sa vie est conforme à sa parole. Il n'entreprend rien d'importance qu'il n'ait auparauant consulté Monsieur le Gouverneur et nos Peres ; sa cabane ne souffre point que de bons Chrestiens, il tient sa famille dans la crainte et dans le respect, il est le premier aux prieres et s'interesse singulierement en tout ce qui regarde le progrez du Christianisme en ses contrées. Disons vn mot de Iean Baptiste Etinechka8at, qui est le Capitaine des Montaignets et Attikamegues qui font leur seiour ordinaire à Saint Ioseph.

La response qu'il fit à ce Capitaine Abnaquiois duquel nous auons parlé, tesmoigne l'estat qu'il fait de la Foy. Ce Capitaine auant que d'estre baptisé recherchoit vne de ses parentes en mariage, il luy enuoya pour ce sujet par vn autre Sauvage vn beau collier de Pourcelaine. Iean Baptiste respondit froidement : Nous ne vendons pas nos filles, mais nous les donnons en mariage à des gens qui font profession de la Foy comme nous. Et puis fit reporter le present sans y toucher. Ce Capitaine estant par apres baptisé, et continuant dans sa recherche, Iean Baptiste, apres auoir long-temps esprouué sa constance et sa fidelité, luy donna tout le contentement qu'il desiroit, tesmoignant par cette action que s'il n'auoit auparauant agréé son alliance, c'estoit seule-

ment parce qu'il n'auoit pas encore la Foy.

Vn autre ieune Sauvage, bon Chrestien, nommé Alexis, de la Nation des Nipissiriniens, recherchant vne de ses filles en mariage, comme il n'entreprend rien non plus que Noël sans le consentement de nos Peres, il nous vint consulter sur ce sujet. Ce ieune homme, dit-il, m'agrée à cause de sa bonté et vertu, mais i'apprehende vne chose : c'est qu'il est parent du Capitaine des Nipissiriniens, et doit succeder à sa charge, ie crains que cela ne le rende superbe, et que l'ambition de paroistre Capitaine ne l'oblige de monter là haut et retourner en son pays apres la mort de l'autre, et qu'en suite il perde l'affection qu'il a maintenant pour la priere : car la superbe est vn grand empeschement à la Foy, et i'estime plus auoir vn genre pauure et mesprisé, mais bon et vertueux, que glorieux et superbe Capitaine.

Voicy vne autre marque du mespris qu'il fait de l'honneur, et de l'humilité qu'il porte dans le cœur. Je voudrois bien, disoit-il vn iour au Pere Dequen, me pouuoir demettre de ma charge de Capitaine en faueur de Philippe Saka-p8am : elle luy appartient par droit de naissance estant fils de Capitaine ; que si ie l'ay receuë et conseruée iusques à present, c'est parce qu'il estoit trop ieune pour la pouuoir exercer apres la mort de son pere, mais puis qu'à present il a l'aage et les forces suffisantes pour s'acquiter de cét office et en faire tous les deuoirs, i'estime qu'il est raisonnable qu'il en iouysse. Je ne veux pas retenir ce qui n'est pas à moy, outre qu'il faut icy des Capitaines qui soient vigoureux, qui puissent discourir en faueur de la Foy, et qui ayent de l'authorité enuers les ieunes gens, et toutes ces qualitez sont beaucoup plus aduantageusement en luy qu'en moy, qui n'ay point d'esprit, ny de paroles, ny dequoy me donner du credit et de l'authorité ; et puis ie ne me pique point de ces honneurs, ie les mesprise dans mon cœur, ie crains encore de rendre compte des actions et deportemens de

mes gens, ie serois bien aise qu'vn autre que moy en respondist. A quoy le Pere n'ayant pas respondu conformement à sa volonté, il s'en retourna fort affligé. La superbe estant le plus grand vice de ces Sauvages, ce n'est pas peu que cettuy-cy soit arriué à ce degré d'humilité que de hayr ce qui est de plus auguste et esclatant parmy eux. Il nous fera voir maintenant comme l'humilité Chrestienne n'est point contraire à vn franc et genereux courage.

Deslors qu'il eust ouy la nouvelle de la prise du Pere Bressany, des Hurons, et de plusieurs Algonquins, il forma incontinent le dessein d'aller à la guerre pour tirer raison des Iroquois de tous ces affronts et dommages. Voicy les raisons qu'il nous en rendit dans le conseil qu'il tint avec nous sur ce sujet.

C'est vne chose honteuse, dit-il, que les Iroquois nous battent par tout, et que nous demeurions sans sentiment et sans faire autre chose que fuir : on dit maintenant avec sujet que nous ne sommes plus des hommes, mais des femmes, et ce qui me pique dauantage, c'est que les infideles et quelques mauuais Chrestiens disent publiquement que c'est la priere qui nous rend poltrons et qui abbat nos courages. Depuis qu'on fait estat de prier Dieu, nous n'auons plus de cœur, disent-ils. Il faut leur monstrier qu'ils ont menty, et que tant s'en faut que la Foy nous rende timides, qu'au contraire c'est elle qui anime nos cœurs au milieu des plus grands dangers et nous baille du courage dans nostre plus grande foiblesse. Il ne faut pas souffrir que la Foy soit deshonorerée par les mensonges et calomnies des meschans.

Ce qui m'oblige encore de faire la guerre, c'est la prise du Pere Bressany : il est vn de ceux qui viennent de si loing pour nous instruire, et qui nous aiment tant, il s'est exposé pour nous à ce danger, ses freres sont affligez de sa prise, il faut les consoler et essayer leurs larmes par la prise de quelque Iroquois. Peut estre encore reprimeurons-nous l'insolence de nos ennemis, si nous remportons quelque aduantage

sur eux, comme il sera facile dans la methode que ie veux tenir pour faire cette petite guerre, et parce que Dieu hayt les meschans, et qu'il ne benist pas leurs desseins, ie ne veux souffrir en ma compagnie que de bons et fideles Chrestiens ; nous serons peu, mais l'esperere que nous serons plus forts, que si nostre bande estoit grossie d'un grand nombre de guerriers, ou infideles, ou mauvais Chrestiens. Voila mon dessein, si le Capitaine des François et nous autres l'agrée, ie suis resolu de l'executer.

En voila assez pour reconnoistre la bonté et le zele de Iean Baptiste. Que si ces deux Capitaines dont nous venons de parler ont tant de vertu, de prudence et de zele pour la Foy, il est aisé de iuger quels sont les deportemens de nos Chrestiens de Sillery, ausquels ils commandent et seruent de regle et d'exemple. Nous verrons cecy plus en particulier et en destail dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Continuation des bons sentimens et actions des Chrestiens de Saint Ioseph.

Aussi-tost que les Nauires eurent leué l'ancre de deuant Quebec pour retourner en France, la meilleure partie des Sauvages de cette residence leuerent leurs escorces pour aller à la chasse de l'origuac, anticipant de trois mois le temps ordinaire de leur depart, de crainte des Iroquois qui les auoient menacez de les venir attaquer iusques dedans nos portes, et qui leur eussent osté la liberté de chasser bien auant dans les bois, s'ils n'eussent preuenu le temps auquel ils ont accoustumé de se mettre en campagne et venir en guerre. Comme ils s'embarquoient ils ne peurent s'empescher de nous tesmoigner les sentimens qu'ils auoient de se separer de

nous pour si long-temps. Nous sommes tristes, nous disoient-ils, de vous quitter: qui nous enseignera dans les bois? Si quelqu'un de vous autres nous pouuoit accompagner, cela nous consoleroit; mais puisque cela ne se peut, nous tascherons de faire le mieux qui nous sera possible: nous prierons Dieu souuent, nous respecterons les iours de Feste; nous croirons tousiours fortement; nous sommes bien aise que nous ayons vn petit François en nostre compagnie pour estre tesmoin de nos actions, il vous rapportera à nostre retour l'estat que nous faisons de la priere. Priez Dieu pour nous.

C'est vn effect merueilleux de la grace que des hommes nez dans la plus cruelle barbarie qui soit sur la terre, esleuez dans la liberté de toute sorte de vice, qui se sont nourris souuent du sang et de la chair des hommes, baptisez depuis peu de iours, conseruent neantmoins l'innocence et la grace de leur Baptesme pendant six mois sans instruction et sans Sacrement, avec plus de facilité et de perfection que ne font beaucoup de Chrestiens en France et ailleurs parmy tant d'aydes et instrumens de salut. Je crois que le Ciel prend plaisir de voir ces bonnes ames adorer Dieu au milieu des bois, où si souuent le diable auoit esté adoré et d'ouyr retentir ces vastes deserts des noms de Iesus et de Marie, qui auparavant ne resonnoient que des cris et hurlemens effroyables.

Leur premiere et derniere action de la iournée, c'est de fleschir les genoux deuant vn Crucifix ou vne Image qu'ils attachent à vne escorce, et faire là leurs prieres. Ils celebrent les Dimanches et les Festes, s'abstenans de la chasse et faisant des prieres plus longues; il y en a qui parmy les grands travaux et fatigues de leur chasse obseruent les ieusnes commandez. Ils ont recours à Dieu dans leurs necessitez et ne manquent pas de reconnoistre sur le champ les graces qu'ils reçoient de sa main liberale. Mais voyons des actions et sentimens plus particuliers.

Il y auoit trois mois que ces bons Neophytes couroient chassans dans les

bois et diuisez en diuerses troupes, lors que plusieurs familles qui ne s'estoient veuës depuis l'Automne, se rencontrèrent en vn mesme lieu où la premiere chose qu'ils firent fut de confronter les papiers que nous leur auions donnez pour reconnoistre les iours de Feste qu'ils doiuent celebrer avec respect : la rejoyissance ne fut pas petite, voyant qu'ils se rencontroient tous au mesme iour, et que pas vn n'auoit oublié à reconnoistre et honorer le Dimanche. Charles Mejaskat tousiours semblable à soy-mesme, c'est à dire tousiours zelé pour la Foy, prit la parole : Mes freres, dit-il, il n'y a pas icy de Peres pour nous enseigner et faire prier Dieu ; ne laissons pas de prier tous ensemble puisque la commodité se presente, ie crois que vous ne manquez pas à vous acquitter soir et matin de vostre deuoir ; mais puisque Dieu agrée et benit l'vniion des prieres, prions-le en commun. Vn chacun s'y accorde, on dit les prieres, on chante vn Hymne en leur langue. Apres cela ce braue Neophyte leur fait vn petit discours de la presence de Dieu. Mes freres, dit-il, ie n'ay point d'esprit, ie ne retiens point ce qu'on nous enseigne, ie ne suis pas Capitaine pour entreprendre de haranguer ; ie crois neantmoins que vous agréerez que ie vous die ce que Dieu m'inspire : Ne vous persuadez pas qu'estans esloignez de l'Eglise et errans parmy les bois, vous soyez esloignez de Dieu : il est par tout, il nous escoute et nous void aussi bien icy comme à Sillery : c'est vne grande folie de croire qu'il ne nous void pas ; c'est encore vne plus grande folie de croire qu'il nous void et de mal faire ; on peut bien se cacher des hommes, mais non pas de Dieu. Nous auons honte de faire de sales actions deuant les hommes, n'auons-nous pas honte d'en faire deuant Dieu. Souuenez-vous donc que Dieu est par tout et qu'il le faut honorer en tout lieu, comme nous croyons qu'il nous cherit, qu'il nous conserue et nourrit en tout lieu. Il a soin de nous dans les bois, il nous baille des orignaus, il nous habille, il nous chausse, il nous loge, il nous nourrit : honorons-le donc

dans les bois, et faisons icy ce que nous faisons dans les Eglises, car Dieu merite d'estre honoré par tout, puis qu'il est par tout le mesme et qu'il nous fait du bien par tout. Il poursuiuit ce discours fortement et efficacement : qui eust iamais attendu cela d'vn Barbare ? Mais il n'y a point de barbarie qui resiste à l'esprit de Dieu.

Voicy vn effet de sa charité qui s'étend aussi bien sur les corps que sur les âmes. Dans ce rencontre de Sauvages dont ie viens de parler, il se trouua vne vieille femme qui auoit bien de la peine à marcher ; ce bon homme en eut pitié, et la chargeant sur sa traisne avec tout son meuble, la traisna sur les neiges plusieurs iours, et puis se deuant separer, incita ceux de cette bande où estoit la malade, de luy continuer la mesme charité qu'il auoit exercée enuers elle.

Vn autre nous racontoit qu'il auoit esté grandement tenté dans les bois par le malin esprit : le sentoits, disoit-il souuent, quelqu'vn qui me parloit dans le cœur de la sorte : Il y a long-temps que tu ne t'es pas confessé, ton âme est maintenant toute sale, tu ne la scaurois sallir dauantage : fais ce que ie te dis, tu vois ta femme qui languit depuis tant de temps, elle t'empesche de vaquer à la chasse, prends vn tambour, inuoque le Manitou, vse de tes anciennes iongleries ; peut estre elle guerira, tu auras le loisir de chasser et tuer des orignaus, et puis si tu veux, tu te confesseras et tu seras laué à mesme-temps de cette faute aussi-tost et aussi facilement que des autres : quoy que tu fasses, tu ne laisserois pas d'aller en Enfer si tu mourois maintenant. Peus de la peine, dit-il, à vaincre cette pensée qui me venoit souuent dans l'esprit, ie priay Dieu, et puis ie dis à celuy qui me parloit dans le cœur et me vouloit rendre meschant : Tu mens : si mon âme est sale, ie ne la dois pas sallir dauantage ; si ie dois estre damné, i'ayme mieux que ce soit pour vn seul peché que pour deux ; ie n'offenseray iamais Dieu pour guerir ma femme ou pour auoir de la chair. Je n'auois qu'vn

regret, disoit-il, c'estoit de voir ma femme dans vn danger continuel de mourir sans confession. Je disois souvent à Dieu : Aye pitié de ma femme, ie ne demande pas que tu la guerisses, ta volonté soit faite, mais ie te prie de luy conseruer la vie iusques à ce qu'elle se soit confessée. Dieu m'a exaucé, me voycy de retour de la chasse et ma femme a assez de vie pour se confesser, il est vray que ie n'ay rien, n'ayant peu faire autre chose pendant l'Hyuer que traîner ma femme apres les chasseurs ; mais n'importe, Dieu est bon, il me nourrira. Celuy qui gouuerne la conscience de ce bon Chrestien, le trouua quasi aussi innocent apres six mois passez dans les bois comme il estoit quand il y entra. Dieu soit loüé qui fait triompher si parfaitement sa grace de tous les efforts de l'Enfer.

Vn autre rendant compte de ses deportemens pendant l'Hyner : nous auons, disoit-il, obserué exactement les Dimanches et les Festes, nommement celles qu'on respecte particulièrement et mesme la nuict où l'on prie si long-temps, (c'est la veille de Noël). Mais encore que fistes-vous, leur dit-on ? Personne ne dort cette nuict, on ne fit autre chose que prier Dieu : il y en eut tel qui recita sept ou huict fois son Chapelet.

La prouidence de Dieu a tesmoigné souuent dans les bois le soin qu'elle a de ces bonnes gens. Toute la prouision qu'ils emportent avec eux quand il vont à la chasse, consiste en quelque sac de bled d'Inde et quelques paquets d'anguilles boucanées, c'est bien peu pour six mois ; ils attendent le reste de la main de Dieu qui esprouue quelquesfois leur confiance et la foy qu'ils ont en sa bonté. Il est arriué souuent qu'ils ont couru plusieurs iours sans rencontrer aucune beste : mais ils n'ont pas plus tost fleschi le genouil dans la neige pour inuoyer son assistance, qu'ils en ont reconneu les effets, et trouué dans l'extreme nécessité de quoy soulager leur faim tres-abondamment.

Vne femme Chrestienne auoit vne de ses filles extremement malade ; apres

auoir languy long-temps, en fin elle tombe dans des symptomes et conuulsions de mort ; la mere a recours à Dieu, luy recommande sa fille avec tant de foy et de deuotion que Dieu l'exauça, et rendit à la malade en l'espace d'une nuict vne tres-parfaite santé.

Voila comme nos Sauvages se comportent dans les bois, cela monstre que si les Demons n'en sont pas sortis, les bons Anges y sont les plus forts, et que le temps est venu auquel Dieu veut sanctifier cette barbarie, et verifier la parole de son Prophete : *Populus quem non cognoui, seruiuit mihi. In auditu auris obediuit mihi.*

Dés que la riuiere commença à estre libre par le depart des glaces, nos chasseurs s'embarquerent pour nous reuenir voir : vne tempeste furieuse s'estant esleuée comme ils estoient au milieu du grand fleuue, nous les pensa raurir. Ce danger ne leur fut pas si sensible comme la perte qu'ils firent d'une chaloupe que nous leur auons prestée, apprehendant le desplaisir que nous pourrions conceuoir de cette perte : mais Noël Tek8erimatch les consola bien-tost dans l'assurance qu'il leur donna que les Peres croyoient fortement, et que quiconque croit fortement ne se soucie point des biens de la terre, et ne craint de perdre rien que Dieu.

La premiere action qu'ils firent à leur abord fut de nous demander si ce iour là n'estoit pas la veille de celuy qu'on respecte (c'est ainsi qu'ils appellent le Dimanche) ; cela fut trouué vray. En suite de cela ils mettent pied à terre, entrent dans la Chapelle, font leur deuotion, nous mettent entre les mains les corps de cinq ou six petits enfans baptisez, et morts depuis dans les bois, empaquetez proprement dans des escorces, pour estre enterrez avec les ceremonies de l'Eglise, et autant d'autres nouvellement nés pour estre baptisez, puis adioustent parlant au Pere qui les gouuerne : Tiens-toy prest pour nous confesser. Il fallut veiller cette nuict et les autres ensuiuantes pour satisfaire à leur deuotion ; il y en auoit tel qui se vouloit confesser en vn iour deux et

trois fois, disant que c'estoit pour reparer la faute qu'il auoit commise ayant demeuré si long-temps sans se confesser. Ce nous est vne consolation bien sensible de voir d'un costé le zele et l'ardeur avec laquelle ils s'approchent de ce Sacrement, et de l'autre l'innocence et la pureté de leur vie.

CHAPITRE V.

Continuation des bons sentimens et actions des Chrestiens de Saint Ioseph.

Le zele de Charles Meiaska8at est autant agreable que feruent. Il auoit pris auant que d'estre baptisé vne femme qui estoit d'un naturel extremement superbe et violent, et n'auoit aucune disposition à la Foy ; cependant il se rend digne du Baptesme et le reçoit, et elle demeure tousiours opiniastre dans son infidelité. Il tasche de l'adoucir et de la disposer peu à peu à la Foy avec vne patience admirable : il en vint à bout, la voila qui presse fortement son Baptesme et l'obtient ; on parle de les espouser en face de l'Eglise, et donner à leur mariage la qualité et la grace du Sacrement, ils s'y accordent tous deux, ils s'en vont à l'Eglise pour recevoir la benediction du Prestre, qui demande premierement à Charles s'il agrée vne telle pour femme. Attends un peu, respond Charles, et se tournant vers sa femme : Mais-toy, luy dit-il, seras-tu encore superbe, desobeysante, cholérique comme tu as esté par le passé ? responds moy ; car si tu ne veux estre plus sage, ie ne t'agrée point pour ma femme, i'en trouueray bien vne autre. Elle luy respond toute confuse, qu'elle sera plus sage à l'aduencir. Parle plus haut, replique Charles, on ne t'entend pas ; quand tu te fasches tu cries comme vne folle, et tu fais maintenant la petite bouche. Il fallut que cette pauvre femme criast bien haut et pro-

testast publiquement qu'elle seroit obeysante à son mary, et viuroit avec luy dans la douceur et avec toute sorte d'humilité : Voila qui est bien, dit Charles, pourueu que tu fasses ce que tu dis, autrement tu me donneras occasion de me fascher ; et si ie me fasche, i'iray en Enfer et toy aussi. Puis s'adressant au Pere : Continuè, dit-il, ie suis content, ie l'aymeray tousiours comme ma femme vnique et legitime. Dieu a beny ce mariage visiblement, et nous n'auons point veu de plus sensible changement qu'en cette femme qui est maintenant deuenue un vray aigneau et a des sentimens de deuotion tres-solides et tres-affectueux.

Voicy un autre effet du zele de ce mesme Neophyte qui est tout feu dans les choses de Dieu. Il a quelque connoissance du pays des Abnaquiois et de leur langue, depuis quelques voyages qu'il y a faits. Il a pris la resolution d'y retourner cette année, non pour autre fin que pour leur prescher Iesus-Christ, il nous vient communiquer son dessein. Il n'y a point de Peres chez les Abnaquiois, nous dit-il, personne ne les enseigne, vous autres n'y pouuez pas aller, i'ay pitié de ces pauvres gens qui se damnent : ie m'en vais les voir, ie leur apprendray ce que vous m'avez appris. On luy demanda qu'est-ce qu'il leur enseigneroit ? Là-dessus il fit un Sermon tres-iudicieux qui comprenoit les principaux mysteres de nostre Foy, et les maximes les plus considerables de l'Euangile : Voila, dit-il, ce que ie leur prescheray. Ie n'ay point d'esprit, mais si Dieu se veut seruir de moy, il m'en donnera et nous ferons tous deux des merucilles. Apres cela il s'embarque dans vne pauvreté vrayement Apostolique ; apres deux iournées de chemin son compaignon l'abandonne, et il se trouue seul dans son canot. Il s'en retourne froidement à Sillery en chercher un autre ; il s'embarque derechef et nage fortement pendant deux iours, apres lesquels son canot se rompit ; il s'en reuiet à Sillery en prendre un autre. Cependant quelques Abnaquiois arriuent de leur pays et racontent qu'ils

ont veu en chemin quantité de pistes d'Iroquois : cela n'estonne point nostre Apostre. On luy veut dissuader son voyage en luy proposant le danger où il s'expose, il s'en mocque. Je ne crains pas les Iroquois, ie ne crains que Dieu : s'il veut il me conseruera ; s'il ne le veut pas, il sçait bien pourquoy, ie ne me soucie pas d'estre pris, bruslé et mangé pour vne telle occasion. En suite de cela il se confesse, demande vn Crucifix, le baise et se iette dans son escorce ; il auoit desia esté en toutes les maisons Religieuses pour se recommander à leurs prieres. Dieu le conserue et benisse son dessein ; mais le voisinage des Anglois met de grands obstacles à la conuersion de cette Nation, pour laquelle ce bon Neophyte à tant de zele. Dieu trouuera des voyes que nous ne sçauons pas pour faire entrer la Foy dans cette Nation, et en tant d'autres où l'entrée nous a esté fermée iusques à present.

Ie crois qu'on pourroit faire vn iuste Liure des bons sentimens et actions de cét homme : il est admirable quand on le met à discourir sur les choses de Dieu, il a la conscience extremement tendre ; les seules pensées qu'il a de faire du mal, quoy qu'il les chasse incontinent avec horreur, luy sont criminelles, il pense souuent s'accuser d'vn grand peché, quand il dit vn acte heroïque de vertu qu'il a pratiqué : il s'accusera par exemple comme d'vn grand peché d'auoir eu la pensée de manger de la chair vn Vendredy, n'ayant aucune autre chose, quoy qu'il aye detesté cette pensée, et passé tout ce iour sans rien manger. Ce luy est indifferant de s'accuser en confession ou hors de confession. Il fut inuité vn Samedy au soir à vn festin où il y auoit de la chair : il eut quelque desir d'en gouster, mais il se mortifia bien-tost : il coucha toute la nuit avec sa chair sans y mordre, et le lendemain il ne manqua pas de s'accuser de cette faute innocente. C'est vn plaisir de l'oüyr crier quelquesfois parmy les cabanes quand il appelle les autres aux prieres : car il se glorifie du tiltre de Capitaine des prieres, et

s'acquitte excellemment de cet office. C'est assés de cestuy-cy : nous n'aurions jamais fait, et il est assez conneu par tout.

Il y en a qui pratiquent de bonne grace les œures de misericorde, visitant les malades, les consolant et leur donnant à manger. Vn certain ayant ouy dire l'estat que Dieu fait de cette sorte de bonnes œures, entre soudain dans l'Hospital et y trouuant des malades sans esperance de guerison. Ne perdez pas courage, mes freres, dit-il, ne soyez pas tristes de ce que vous devez bien-tost mourir, cette vie est pleine de misereres. Apres celle-cy vous en aurez vne autre pleine de contentemens qui sera éternelle ; nous mourons tous les iours, et quand nous acheuons de mourir, nous ne mourons pas totalement. Il n'y a que la moitié de nous-mesme qui meure, et la plus basse et chetifue : l'âme ne meurt point, ce n'est que le corps, lequel encore doit ressusciter vn iour : pensés à cela, et vous ne serés pas tristes.

Vn autre leur disoit : Pourquoi vous affligés vous de ce que vous mourez ? votre corps n'est pas à vous, il est à Dieu qui vous l'a donné : vous n'estes pas les maistres de vós vies, c'est Dieu seul qui en est le maistre, il est raisonnable, qu'il en dispose comme bon luy semble. Confessez - vous seulement, mettez vostre âme en bon estat, et puis n'aprehendez rien.

Vne bonne vieille, ayant ouy dire dans vne exhortation que Dieu aggreoit grandement qu'on donnast à manger aux paaures, s'en va incontinent dans sa cabane, prend le meilleur morceau de chair qu'elle eust, et le porte aux malades de l'Hospital. C'est vn acte genereux à vn Sauvage de donner ainsi sa chair gratuitement et pour l'amour de Dieu.

Les Sauvages ayment leurs enfans avec des passions estranges, et la perte qu'ils en font est l'vnique dont ils tesmoignent du ressentiment. Il s'est trouué neantmoins vne femme courageuse qui, apres en auoir perdu trois, et voyant le quatriesme languissant, ne s'estonnoit point : Voila l'vnique enfant

qui me reste, disoit-elle vn iour à vn de nos Peres : i'en ay perdu trois, cestuy-cy mourra bien-tost ; ie suis aagée et sans mary : n'importe, Dieu le veut ainsi, il est le maistre, ie ne laisseray pas de l'aymer et seruir.

Cette mesme femme de laquelle nous parlons a vn zele admirable de la pureté des filles : lors que la ieunesse reuiet de la guerre, elle prend le soin de les ramasser toutes et les enfermer pendant la nuict sous la clef ou dans les maisons que nous leur auons basties à la françoise, ou dans les greniers où ils serrent leurs prouisions. Vn soir comme nous faisons les prieres dans nostre chapelle, elle entre brusquement et nous haste de sortir ; nous trouuames qu'elle nous appelloit au secours contre quelques ieunes gens qui se promenoient pres d'vne maison où quelques filles estoient enfermées : ce fust assez pour les chasser de Sillery, où les moindres soubçons en cette matiere sont criminels.

Vn de nos Peres ayant tesmoigné à vne fille fort innocente, ensuite de quelques discours et rapports, qu'il craignoit quelque chose touchant son honneur, et l'aduertissant d'y prendre garde, elle se mit à pleurer et se retira dans sa cabane, là où ayant raconté à ses parens le sujet de ses pleurs, tous se mirent à pleurer avec elle et passerent toute la nuict en larmes, iusques à ce que le lendemain, le Pere ayant sceu ce qui s'estoit passé, les consola en les assurant qu'il ne doutoit point de l'innocence de cette fille, mais ce qu'il luy auoit dit n'estoit que pour luy faire apprehender dauantage ce qui pouuoit nuire à sa pureté.

Il y en a plusieurs qui s'accusent comme d'vn grand peché de ce que quelques ieunes hommes leur ont parlé de se marier, quoy qu'elles ayent répondu froidement à cela que cette affaire ne despend pas d'elles, mais de leurs parens. Vne bonne femme estant grandement malade, demanda instamment qu'on ne la despoüillast aucunement apres sa mort, mais qu'on la laisse enuelopée dans sa robe de Castor comme elle estoit alors. Vn soir vne troupe de

ieunes filles vindrent crier à nostre porte. Mon Pere, aye pitié de nous. On leur demande qu'est-ce que c'est? Nous auons peur, disent-elles, de quelques ieunes gens qui ne sont pas sages, nous ne sommes pas en assurance dans nos cabanes, ferme-nous à la clef dans quelque vne de ces petites maisons. Il y en a qui rendent compte de leur conscience, s'accusent comme d'vn grand peché de hayr grandement vn homme qui leur a dit quelque parole trop libre. Ces scrupules sont supportables en des filles, et font voir l'estat qu'on fait icy de la pureté, là où auparauant à peine en connoissoit-on le nom. C'est assez de ce sujet ; voycy comme nous traitons ceux qui font quelque faute publique.

Vn Chrestien, d'ailleurs innocent et fort homme de bien, s'estoit enyuré non tant par sa faute que par celle d'vn François qui l'auoit inuité à boire : il fallut qu'il satisfist à Dieu qu'il auoit offensé, et aux hommes qu'il auoit scandalisez. Le Pere Dequen luy fit vne bonne reprimande à la fin de la Messe en presence de tous les Sauvages, luy enioignit de baiser trois fois la terre et de ieusner trois iours consecutifs, ce qu'il accomplit avec humilité et edification de tous les assistans. Outre cela, il fut obligé de payer l'amende qu'on a taxé par le consentement mesme des Sauvages à ceux qui s'enyurent ; il fut au fort pour cét effet, où apres auoir esté derechef repris par Monsieur le Gouverneur de sa faute, il ietta trois Castors à terre : Voila, dit-il, que ie iette ma meschanceté, ie ne suis pas marry de bailler mes Castors, mais ie suis marry de les bailler pour ce sujet, l'ay fasché Dieu et perdu son amitié, c'est ce qui m'afflige et non pas la perte de mes Castors ; c'est la premiere fois que ie me suis enyuré, ce sera la derniere ; celui qui m'a fait boire n'a point d'esprit, mais ie ie ne deuois pas luy obeyr, ie te deuois aduertir : voila ce que ie feray vne autre fois, quand cela m'arriuera. Ces rigueurs sont douces à nos Chrestiens et ne laissent pas neantmoins d'estre efficaces.

Je mettray icy vn ou deux traits pour faire voir le respect qu'ils portent aux choses saintes. Vn Chrestien auoit perdu dans les bois vn Crucifix qu'on luy auoit donné ; il creut auoir offensé Dieu grieuement, quoy qu'il fust innocent dans cette perte. Il part soudain pour venir à Sillery, il rencontre vn de nos Peres : Je suis triste, luy dit-il, j'ay fasché Dieu, haste-toy, ie me veux confesser. Ce crime pretendu le pressoit si fort qu'il en fit vne confession publique sur le champ, n'ayant pas la patience d'attendre qu'il fust aux pieds du Confesseur : J'ay perdu, dit-il, mon Crucifix, depuis cette perte ie suis extremement affligé, que feray-ie pour appaiser Dieu ?

Vne bonne vieille ayant trouué son Chapelet qu'elle auoit perdu : O que ie suis aise, disoit-elle, d'auoir trouué mon Chapelet ! il y a deux iours que ie l'auois perdu ; pendant tout ce temps, il m'a semblé que l'auois mal au cœur, non seulement à cause de la perte que l'auois faite, mais aussi parce que ie ne sentoie plus la croix me battre sur le cœur, comme elle faisoit d'ordinaire lors que ie portois mon Chapelet pendu au col. Ces sentimens monstrent qu'il n'y a plus de barbarie dans ces cœurs, puis que l'amour de la Croix y est.

Je finiray ce Chapitre par l'édification publique qu'ont donnée les Chrestiens de Sillery allant à la guerre contre les Iroquois ; le rendez-vous estoit aux Trois Riuieres, où il se trouua six-vingts Guerriers, parmy lesquels il y auoit quelques mauvais Chrestiens et plusieurs infideles. Les nostres voulurent tousiours cabaner à part pour n'auoir aucune communication avec les meschans. Quelques-vns de ceux-cy firent vn festin de guerre, où ils introduisirent, selon leur ancienne coustume, des filles nues. Ceux des nostres qui s'en doutoient n'y allerent point, les autres qui y allerent innocemment detesterent cette impieté, et en tesmoignerent de vifs ressentimens. Monsieur de Chamflour, Gouverneur des Trois Riuieres, chastia tous ceux qui auoient trempé dans cette faute par vne peine corporelle en les chassant de son Fort, et le Pere Breubeuf

d'vne peine spirituelle en les chassant de l'Eglise. La veille de leur depart, ceux-cy passerent toute la nuict en des festins superstitieux, en des danses et en des cris et hurlemens effroyables, les nostres la passerent dans la Chapelle en priant Dieu et se confessant. Si leur pieté a paru en se disposant à la guerre, leur courage n'a pas moins paru en y allant : voicy le tesmoignage qu'en rend le Pere Buteux, qui les a veus à Montreal et est descendu avec eux aux Trois Riuieres. Ils estoient, dit-il, les premiers à s'embarquer pour aller à la descouuerte de l'ennemy et entrer bien auant dans les bois aux lieux les plus dangereux, ils alloient par tout la teste leuée sans aucune demonstration de crainte ; mais j'ay admiré encore d'auantage la bonté de leur courage, les voyant prier Dieu parmy les infideles sans aucun respect humain. Lors que ie prenois mon Breuiaire pour prier Dieu, celuy qui commandoit dans cette chaloupe et les autres Chrestiens à son exemple prenoient leur Chapelet, qu'ils recitoient deuotement lors que le vent les exemptoit de se seruir de l'auiron. Ceux qui les voyoient dans cette posture, quoy qu'infideles faisoient autant d'estat de leur vertu, comme ils conceuoient de mespris des autres qui ayant esté baptisez ne viuoient pas conformement à leur profession : tant il est vray que la vertu a de grands attraits pour se faire aimer, mesme parmy les barbares.

CHAPITRE VI.

De l'Hospital.

Les Iroquois, qui sont les vrais tirans et les persecuteurs de cette nouvelle Eglise, ont ietté la terreur cette année dans le pays. Ils estoient diuisez ce Printemps dernier en dix bandes esparses çà et là sur la grande Riuiere pour escumer tout ce qu'ils rencontreroient. L'vne de ces bandes prit le Pere Bressany et

les Hurons qui le conduisoient en leur pays au dessus des Trois Riuieres ; vne autre escouade, ayant massacré trois François à Mont-Real, en emmena deux autres captifs, qu'ils ont depuis bruslez dans leur pays au rapport d'vn Huron qui s'est eschappé de leurs mains. Plusieurs Sauvages de la residence de S. Ioseph espouuantez, eurent sujet de craindre que ces ennemis ne descendissent plus bas, et pour cela se retirerent qui deçà, qui delà, ce qui obligea les Religieuses Hospitalieres, avec l'aduis de Monsieur le Gouverneur, des Peres et des habitans, de ceder au temps et de se transporter en leur maison de Kebec, non sans vne grande incommodité, pour ce que cette maison n'auoit encor que les quatre murailles et la couuerture, mais aussi elles emporterent cette consolation avec elles que les Sauvages sains et malades auoient acquis l'habitude et familiarité de cette sainte maison, et perdu la difficulté de les venir trouuer à Kebec en leurs necessitez et maladies.

Noël TekSerimath, Capitaine de Sillery, s'estant retiré aux Trois Riuieres pendant ces bruits, pria le Pere Brebeuf qui y estoit pour lors d'escrire aux Religieuses Hospitalieres que si tost que les semences seroient faites, elles se retirassent à Kebec et y menassent aussi avec elles toutes les femmes, enfans et vieillards iusques à son retour. Cela ne peust pas s'executer entierement, mais quand les Religieuses quitterent Sillery, toutes les femmes Sauvages vinrent à Kebec dresser deux cabanes près de la maison des Religieuses, l'vne pour les hommes qui traualloient au bastiment, l'autre pour les malades, attendant qu'il y eust vne sale faite pour ce sujet, et ne manquerent pas d'enuoyer incontinent deux ou trois de leur gens qui estoient malades et qui ont encore esté suivis de quelques autres. Les Sauvages les visitent à tous propos, et les presentent de paracheuer quelque lieu commode pour passer l'Hyuer, et se garantir des neiges et des glaces.

Leur charité a secouru cette année plus de 35. malades, dont le Ciel en a

pris dix, et outre ces malades, plusieurs Sauvages ont passé les deux ou trois iours en cette maison de misericorde pour s'y faire purger et medicamenter, voulans preuenir quelque maladie dont ils se sentoient menacez. Ce n'est pas là encore tout l'exercice de charité de ces bonnes meres, la maison de Dieu fait du bien aux pauures aussi bien qu'aux malades : plusieurs vieillards, plusieurs femmes et plusieurs enfans leur sont demeurez deux ou trois mois sur les bras pendant l'Hyuer, et fussent morts de misereres sans ce secours. C'est vne necessité, mais aussi vn contentement de s'espuser en ces rencontres. Comme la pluspart de ces pauures gens estoient Chrestiens, ils ont donné vne grande édification aux Religieuses ; en voicy quelques actions particulières.

On a souuent parlé dans les relations precedentes d'vne bonne femme aueugle nommée Helene ; sa mort a donné vne sainte approbation aux actions de la vie qu'elle a menée depuis son Baptesme. Vn excez peu blasmable l'a iettée dans le tombeau : se sentant attaquée d'vne forte fiéure, elle dit aux Meres Hospitalieres : La tristesse que ie ressens voyant la dureté des Algonquins de l'Isle mes compatriotes, et le scandale qu'ils donnent aux autres Sauvages par le mespris qu'ils font de la Foy me fera mourir : si i'entre dans leur cabane pour raconter quelque Histoire Sainte ou pour les inuiter à prier Dieu, ils se moquent de tous les aduis qu'on leur donne, ils mesprisent la priere comme s'ils estoient independans de Dieu ; leur malheur me touche si viuement le cœur que i'en suis triste iusques au mourir : voila, disoit-elle, la cause de ma maladie. Vn grand Sainct dit que toute chose doit auoir sa mesure et sa reigle excepté l'amour qu'on porte à Dieu ; cette bonne âme auoit trop de zele en sa ferueur et estoit trop pressante. J'ay, disoit-elle, vne grande consolation quand ie vay visiter les Sauvages d'icy bas, ils prennent plaisir d'entendre parler de Dieu, ie leur raconte l'Histoire d'Abraham, de Moyses, et les autres que j'ay retenues dans l'instruction qu'on m'a

donnée (en effet elle estoit aussi scauante dans les mysteres du vieil Testament que plusieurs femmes des plus capables de nostre France); ils prennent tous plaisir d'ouyr parler de choses si rauissantes, ils se mettent à genoux tous les soirs et ils prononcent les prieres tout haut, chacun me suit avec beaucoup de modestie; mais ils manquent encore en vn point pour la pluspart, c'est que ie voudrois qu'apres leur priere ils gardassent le silence, qu'ils ruminassent ce qu'ils ont dit à Dieu, et qu'ils s'endormissent en pensant à luy; or vne bonne quantité ne laisse pas de parler et de s'entretenir apres qu'ils ont prié Dieu, cela m'afflige vn petit, car ie voudrois qu'ils fissent encore mieux qu'ils ne font.

Elle adionstoit que depuis qu'elle estoit deuenue auueugle et qu'elle s'estoit rangée à la foy, elle auoit tousiours esté trauaillée de quelque maladie; le diable prenoit de là occasion de luy suggerer cette pensée: Mais d'où vient que depuis que ie connois Dieu et que ie l'aime si particulierement, ie suis tousiours dans les souffrances, et voila des femmes qui se portent si bien et qui le mesprisent? Aussi-tost, il luy venoit vne autre pensée: C'est l'amour de mon Dieu qui fait cela pour m'esprouuer et pour me faire paier mes debtes icy bas, afin que ie ne sois point tourmentée en l'autre vie: voila comme il traite ses amis. Cela luy donnoit des desirs de souffrir, en sorte que ne pouuant ieusner le Carême, et croyant que les souffrances estoient agreables à Dieu, elle luy disoit: Si ie ne puis ieusner, ie peux endurer: ie vous offre les douleurs de ma maladie.

le n'aurois iamais fait si ie voulois rapporter le nombre des prieres que faisoit cette bonne âme; elle auoit vne deuotion amoureuse enuers Nostre Seigneur, elle aimoit cordialement la sainte Vierge, elle s'adressoit souuent à son bon Ange et à sainte Helene dont elle portoit le nom, faisant des colloques avec vn langage qui est bien venu au Ciel; sur tout se voyant charitablement assistée non seulement elle remercioit les Meres qui la seruoient, mais elle ne manquoit point de dire

souuent ces paroles: Mon Dieu, determinez de ma vie, vous estes le maistre; ayez pitié de ceux qui ont pitié de moy, secourez tous ceux qui nous secourent, et sur tout éleuez au Ciel la personne qui a fait bastir cette maison où on reçoit les pauures malades, éleuez-y aussi tous ses amis. MinSkitch, ainsi soit-il.

Elle auoit vne grande deuotion d'entendre la sainte Messe, enuoyant aduertir certain iours les bonnes Meres qu'elle se trouuoit si mal qu'elle ne pouuoit aller seule à la Chappelle, on luy répondit qu'elle n'estoit point obligée d'assister à la Messe dans vne si grande maladie; mais deuant que la response luy fust renduë, deux femmes Sauvages l'estant venuës voir, elle s'y fit traîner et l'entendit à deux genoux, et pour marque que sa ferueur la soustenoit, ses deuotions finies, elle n'en pouuoit plus tombant en deffailance, si bien qu'à peine la peut-on reporter sur son liet d'où elle disoit à Dieu, les iours qu'on ne luy permettoit pas d'aller à la Chapelle: Tu sçais bien que ic suis malade et que ic suis triste de ne pouuoir entrer dans la maison des prieres, et elle prenoit pour lors son Chapelet et se tournant vers l'Eglise le recitoit avec toute l'attention qu'elle pouuoit auoir.

Elle demanda quelle opinion auoit le Medecin de sa maladie; on luy dit qu'il auoit bonne esperance de sa santé: C'est à Dieu, fit-elle, d'en determiner, qu'il fasse ce qu'il voudra, ie ne seray pas marrie de le voir. Comme elle vit que les remedes la tourmentoient sans effect, elle en eut auersion, neantmoins elle les prenoit disant qu'il falloit obeyr.

Elle estoit dans vne ardeur bruslante, la colique la pressoit quelquefois viuement, et si dans ses angoisses il luy eschappoit quelques paroles de chagrin, aussi-tost elle demandoit pardon: C'est le mal, disoit-elle, qui parle, ie veux obeyr à Dieu, priez-le qu'il aye pitié de moy. C'est chose bien remarquable que iamais sa maladie ne l'empescha d'instruire et de parler de Dieu à ceux ou celles qui la venoient visiter, et mesme

encore par fois elle enseignoit quelque chose de sa langue aux Meres qui l'assistoient. Elle auoit de grandes affections de mourir Religieuse ; comme on ne iugeoit pas à propos de luy accorder sa demande, on luy promit pour sa consolation qu'on l'enterrerait aupres de la Mere de sainte Marie, qui est passée de ce monde dans l'estime d'une haute vertu. On luy dit aussi qu'on l'enseveliroit à la Françoisé : cela luy donna vne ioye si sensible qu'elle ne se pouuoit contenir. Elle auoit neantmoins encore vn regret, c'estoit de mourir deuant que les Sauvages fussent retournez de leur grande chasse, desirant leur tesmoigner le contentement qu'elle ressentoit d'auoir embrassé la foy de Iesus-Christ ; elle demanda cette faueur à Dieu, qui luy fut accordée : car ils arriuerent 2. iours deuant sa mort, et l'estant venus visiter elle déploya son zele et sa rhetorique, elle se met sur son seant et les sentant à l'entour de son lict elle leur dit d'une voix ferme : A la bonne-heure que ie vous parle encore vne fois deuant ma mort, j'auois desiré cela tres-ardement, ne croyez pas que ie sois triste quoy que vous me voyez malade et toute mourante, mon cœur est plein de ioye de ce que ie m'en vay au Ciel ; ô que ie remercie Dieu de bon cœur de ce que ie suis baptisée et de ce qu'il m'a fait la grace de croire tousiours en luy depuis que ie suis Chrestienne ! ie meurs dans ce contentement là ; soyez fermes en la foy, ie prieray Dieu pour vous quand ie seray en Paradis, afin que vous perseueriez en son Eglise, priez-le aussi qu'il m'ayde à bien mourir. J'ay vne consolation toute particuliere de ce que mes bonnes Meres m'ont promis que ie serois enterrée aupres de la Religieuse qui mourut il y a 3. ans. A ce discours les Sauvages respondirent à leur ordinaire ; ho, ô, ô, pour marque qu'ils approuuoient tout ce qu'elle auoit dit ; plusieurs luy parlerent en particulier, et tous luy donnant le dernier adieu, s'en retournerent fort satisfaits. Nous sommes grandement fâchez, disoient-ils, de la mort de cette bonne femme, elle scauoit toutes les prieres, elle nous in-

struisoit et nous parloit souuent de Dieu dans nos cabanes ; nous l'aymions tous.

Le Pere Superieur la voyant baisser notablement luy donna le saint viatique et en suite l'Extreme-Onction, et luy recommanda de s'occuper tant qu'elle pourroit dans l'amour de celuy qu'elle alloit voir. Se sentant affoiblir : c'est à ce coup, dit-elle, ie me meurs. Et ioignant les mains et leuant les yeux au Ciel, elle perdit la parole, mais non pas l'oüye, si bien que comme on luy suggeroit quelques actes d'amour et de confiance, elle monstroit en serrant la main des Meres qui l'approchoient, qu'elle prenoit plaisir en ces saintes actions ; elle passa au Ciel dans cette douceur, nous laissant vn riche exemple des bontez de l'esprit diuin. Les Religieuses Hospitalieres, qui aymoient vniquement cette bonne femme pour sa vertu, luy firent vn seruice le plus solemnel qu'elles peurent, auquel assisterent les Sauvages qui se trouuerent pour lors à Saint Ioseph.

Le 12. d'Octobre, vne autre femme nommée Marie SkiSichunSk8e rendit l'âme à Nostre Seigneur dans le mesme Hospital, apres vne maladie de trois mois, causée en partie pour la perte de son mary Chrestien tué par les Iroquois. Sa patience fut insigne : elle brusloit d'un feu qui luy consommoit la langue et le gosier et toute la poitrine, elle dessecha comme vn squelette ; iamais neantmoins elle ne manqua de rendre ses petits deuoirs à Dieu soir et matin, elle n'eust pas cru estre Chrestienne si elle n'eust fait ses prieres. Le Pere Superieur la consolant sur ses angoisses, elle s'escria d'une voix fort dolente : ie n'apprehende point la mort, ie ne me fâsche point de ce que Dieu ordonnera de moy, mais j'ay des regrets bien sensibles de laisser cette pauvre petite orpheline (monstrant vne seule enfant qui luy restoit) sans aucun secours. Le Pere luy promit qu'il l'aideroit, et les Hospitalieres luy firent faire vne petite robe au plus tost, ce qui consola tellement cette bonne Mere qu'elle embrassa son enfant avec des tendresses admirables ; puis la donnant à vne femme

Sauvage, luy dit : Prends-la pour ta fille et ne l'apporte plus, de peur que cela ne resueille mes douleurs. Quelque temps deuant sa mort, elle demanda à se confesser. Je me suis fâchée, disoit-elle, ie desire qu'on me fasse venir vn Pere. Ce fut la dernière confession de sa vie, car bien-tost apres elle perdit la parole, ne laissant pas par vn signe de ses yeux de tesmoigner qu'elle entendoit ce qu'on luy disoit et qu'elle exerceoit les actes qu'on luy suggeroit. Estant encor aux Trois Riuieres deuant qu'elle descendist à l'Hospital, elle dit à vn Pere qui la consoloit : Je m'en vay à saint Ioseph, ie me logeray aupres de l'Hospital, et ie demeureray le reste de mes iours avec les croyans, ie m'approcheray d'Helene qui sçait toutes les prieres (c'est cette bonne femme dont nous venons de parler), elle m'instruit profondement. En effect cette bonne femme aueugle a aidé beaucoup de personnes à voir et embrasser la vertu et les verités de nostre creance.

Vne ieune fille d'une Nation qui tire plus vers le Nord que Tadoussac, estant venuë voir les Sauvages de ce quartier là, tomba malade ; on la fit apporter de 40. lieues loin en cet Hospital, où elle a demeuré 4. ou 5. mois malade. C'est chose estrange que cette âme qui auoit tousiours esté dans la barbarie estoit neantmoins douée d'une douceur si aimable qu'on la gouuernoit aussi facilement qu'un petit enfant ; quoy qu'elle eust des douleurs tres-sensibles et tres-ennuyantes, iamais elle ne se plaignoit, iamais elle ne demandoit rien, elle aggreoit avec vn visage gay et serein tout ce qu'on luy donnoit, ses delices estoient de prier Dieu, et quoy qu'elle fust debile, elle ne vouloit rien prendre qu'elle n'eust entendu la Messe. Ayant desir de communier, elle souffrit beaucoup pour iouïr de cette faueur : car estant bruslée d'une soif qui la consommoit, elle endura toute la nuict cette peine sans iamais vouloir prendre une goutte d'eau, elle en fut si foible que cette communion luy seruit de viatique. Le Pere Dequen la consolant apres la Messe, les Meres s'apperceurent qu'elle defailloit, le Pere

luy donne au plus tost l'Extreme-Onction, et ce petit Agneau lauë depuis peu dans le sang de Iesus-Christ, s'en alla avec son vray pasteur dans le Ciel.

Vn ieune Attikamegue (c'est vne nation qui est au Nord des Trois Riuieres) auoit trois grandes playes mortelles et vne violente fievre qui l'oppressoit de temps en temps ; ces grandes maladies ne luy desroboient point la paix de son âme ny la serenité de son visage. Aux moindres petits seruices qu'on luy rendoit, il tesmoignoit des actions de graces pleines de cœur. Comme il n'auoit pas esté profondement instruit, sa maladie nous ayant obligé de le baptiser promptement, il ne sçauoit que quelques prieres qu'il recitoit si souuent avec son Chapelet, qu'on eust dit qu'il n'auoit rien au monde de plus cher : en effect si dans son sommeil, son Chapelet luy eschappoit, il n'auoit point de repos qu'on ne l'eust cherché et qu'on ne luy eust rendu ; comme on vit que sa maladie luy donnoit le temps d'estre instruit de la Communion, dont il n'auoit point encor eu de connoissance, on luy en parla : mais on n'eut pas si-tost entamé ce discours que le voyla en ferueur, il presse à toute heure ces bonnes Meres de l'instruire ; si quelque Sauvage le vient voir, il luy demande s'il est admis à la Communion ; s'il respond que ouy : Tu sçais donc bien ce que c'est, sied toy là et m'instruy ; car ie veux communier deuant que de mourir. En effect, il mourut le lendemain qu'il eust receu son Sauueur.

Vn nommé Charles K8erasing, fils d'une bonne veufue nommée Charité, estoit seul chasseur de sa famille composée de dix personnes. Il a esté trois ans malade ; enfin s'estant retiré à l'Hospital, iamais on ne l'entendit plaindre, iamais il ne tesmoigna aucune tristesse ny ennuy de son mal ; il estoit tres-bien instruit, c'est pourquoy il n'estoit pas besoin de luy remettre en memoire son petit deuoir. Il perdit la veuë 8. ou 9. mois deuant son trespas, ses douleurs augmentèrent, mais sa patience ne diminua iamais : enfin elles en vindrent à tel point qu'on ne pensoit pas qu'il les

peust supporter deux iours sans mourir, et il les endura encor trois semaines entieres et dauantage. Il prononçoit par fois le S. Nom de Iesus, comme en criant et en se plaignant, dans ses plus grandes presses ; mais aussi-tost qu'on luy parloit de Dieu, il s'arrestoit tout court, prenant vn singulier plaisir dans les discours de pieté, et quelquefois il disoit aux assistans : Encor que vous m'entendiez crier, ie ne suis pas neantmoins fasché, ie ne suis point las de souffrir, c'est la douleur qui a ses saillies, ie veux ce que Dieu veut, c'est à luy d'ordonner de ma vie. Il passa de ce monde munny de tous les Sacremens de l'Eglise.

Le 5. d'Auril, vn nommé Alexis Piminak8aich Algonquin, quitta cette vie pour entrer dans vne autre meilleure et de plus grande durée. Ce pauvre garçon estoit d'vn naturel assez vif, mais la grace tempoeroit bien son ardeur. Vn an ou enuiron deuant son trespas, s'estant rencontré aux Trois Riuieres avec ses camarades qui traittoient avec leur rage ordinaire vn pauvre prisonnier, il se retira doucement d'avec eux ; ils se gausserent de luy, ils luy osterent son Chapelet le mirent en pieces, en vn mot, ils firent ce qu'ils peuvent pour l'induire à tourmenter avec eux ce pauvre miserable ; ce ieune homme s'enfuit et se retira dans nostre maison, suppliant le Pere qui estoit-là de luy donner le couuert et de l'aider à trouuer vne commodité pour retourner avec les croyans de saint Ioseph ; le Pere s'y employa. Ce bon garçon, ne se contentant pas de viure à la façon des Neophytes, qui gagnent le cœur de ceux qui les connoissent, tesmoigna vn desir de passer en France pour apprendre la langue et employer le reste de ses iours au seruice de Nostre Seigneur sans se marier ; la mort le prit dans ce desir et dans l'exercice des vertus Chrestiennes. Il auoit vn grand soin de purifier son âme dans le Sacrement de Penitence, et de s'approcher de son Sauueur autant de fois qu'on luy permettoit ; peut-estre que cét amour luy obtint la grace de iouyr deuant son trespas de tous les Sacre-

mens que Dieu a laissez en son Eglise pour le soulagement et pour la sanctification de ses enfans, et qu'il puisse dans ces diuines fontaines les eaux de grace qui luy donneront vne mort aussi douce que celle d'vn petit enfant.

Vn autre ieune garçon aagé d'enuiron 16. ans, nous a laissé des exemples d'vne patience de fer : vn abcez s'estant formé dans sa teste et en suite estant deuenu paralytique, son pauvre corps commença à se pourrir deuant que d'estre en terre, les vers luy sortoient par les oreilles, sa peau estoit toute déchirée et ses membres s'en alloient quasi en lambeaux. Ie vous laisse à penser de combien de douleurs estoit enuironné ce pauvre garçon ; on ne le pouuoit remuer ny tourner, ny toucher qu'il ne souffrist dans l'extremité, cependant il ne disoit que deux mots Kitak8hsin, vous me faites mal, et il le disoit si doucement qu'on eust dit qu'il parloit pour vn autre. Il n'auoit de l'esprit qu'autant qu'il en falloit pour souffrir patiemment et pour prier Dieu ; la viuacité qu'il faisoit paroistre en santé, et qui auroit donné vn indice d'vne âme colere et impatiente, ne parut plus dans sa maladie, sinon pour demander qu'on luy fist dire les prieres que nous enseignons aux nouueaux Chrestiens. Ayant esté munny de tout le secours qu'on donne aux enfans de Dieu, il nous quitta, chargé des merites d'vne riche patience.

Vne femme desia aagée fut portée à l'Hospital pour y trouuer son salut éternel, car selon les apparences humaines elle couroit des risques d'vne reprobation quasi certaine, si elle n'eust trouué ce refuge. Il faut confesser que Dieu exerce vne estrange prouidence, et qu'il tient des voyes tres-cachées sur ce pauvre peuple : les Peres qui sont venus icy des premiers ont veu cette femme mariée à vn Capitaine de grande autorité parmy ceux de sa Nation, elle auoit vne famille grosse et florissante, vne parenté nombreuse, quantité d'alliances, elle a veu de ses yeux toute cette splendeur reduite au neant, ne laissant apres vne quantité

d'enfans qui luy sont morts qu'une fille aveugle, laquelle ne luy donnoit pas trop de contentement ; ces grands coups deschargez du Ciel sur la teste d'une pauvre femme qui demouroit parmy des impies, lesquels attribuent à nostre creance tous les fleaux et toutes les calamitez qui accablent les Sauvages depuis qu'ils ont receu la Foy, estoient capables non seulement de luy donner de grandes secousses, mais aussi de la terrasser et de la perdre de fond en comble, si elle n'eust esté secouruë ; mais comme elle auoit grandement bien secouru et fortifié ses enfans et ses alliez à l'heure de la mort, ayant un soin qu'ils mourussent en vrais Chrestiens, nostre Seigneur l'a voulu prendre en un lieu où elle fust grandement assistée. Le diable luy liura plusieurs attaques, mais elle auoit cela de bon qu'elle ouuroit aisement son cœur, et nonobstant ses tentations elle prioit Dieu fort volontiers ; sa bonté luy a accordé à la mort ce qu'elle auoit procuré aux autres, nous laissant dans la croyance qu'elle auoit trouuë grace deuant ses yeux.

Cette maison de Charité n'a pas eu soin des grandes personnes seulement, mais elle a soulagé les plus petits enfans, avec cette charge qui est de surcroist en la Nouvelle France qu'il faut nourrir et heberger les meres pendant qu'on secourt leurs enfans, car elles ne les quittent point de veuë. Ces pauvres femmes voyant souffrir ce qu'elles ont de plus cher passeront les journées entieres sans dire un seul mot si on ne leur parle, les enuisageant avec des tendresses affligeantes ; elles mesmes les enseuelissent et les portent en la Chapelle en attendant qu'on les mette en terre, se tenant par force un long-temps deuant l'Autel à prier Dieu. Une Religieuse se persuadant un iour que ces bonnes meres prioient pour leurs enfans, leur dit : Vous n'avez que faire de presenter vos prieres à Dieu pour ces petits innocens, ce sont des Anges deuant sa face. Nous le sçauons bien, respondent-elles, c'est nostre ioye que nos enfans ne sentent point le feu deuant que d'aller au Ciel, nous pensons

aux contentemens qu'ils ont, et nous les supplions en nostre cœur de se souuenir de nous aupres de Dieu.

Comme on faisoit tous les soirs les prieres à l'Hospital, où les Sauvages voisins se trouuoient, quatre ou cinq femmes estant restées apres les autres, dirent à la Mere qui vouloit esteindre les cierges de la Chapelle : Attends un petit, ma Mere, nous n'auons pas acheuë nos prieres : auourd'huy on a enterré une femme Chrestienne, nous voulons prier Dieu pour elle. Leur deuotion dura une bonne heure, ces actions consolent bien fort ces bonnes âmes qui recueillent dès cette vie le fruit de leur charité, ayant veu de leurs yeux quantité de saintes actions qui se sont faites dans leur Hospital.

On a baptisé plusieurs personnes ; entre autres un vieillard y ayant passé l'Hyuer monstra une ferueur extraordinaire à apprendre les mysteres de nostre creance et à faire entrer dans sa memoire les prieres et l'exercice d'un vray Chrestien ; il ne se lassoit point de les dire et redire incessamment. Enfin son assiduité et sa diligence luy obtindrent une faueur dont il ne cognoistra la beauté qu'au Ciel.

D'autres, ayant appris que Dieu aggreoit qu'on luy presentast les premices de toutes choses, prirent les plus beaux faisceaux d'espics de leur bled d'Inde, que nous leur aidons à cultiuer, et les allerent presenter sur l'Autel avec plus de cœur que de compliments.

Les petites filles Sauvages voisines de l'Hospital vont visiter souvent les Religieuses, les suppliant de les instruire : on leur fait reciter le Catechisme, on les interroge, on les fait prier Dieu, et il y en a de si constantes qu'il les faut plustost reprendre d'estre importunes que de manquer de diligence. Comme les Religieuses donnoient certain iour quelque petite recompense à celles qui auoient bien retenu ce qu'on leur auoit enseigné, et qu'on voulust aussi presenter quelque chose à leurs compagnes, elles repartirent, fort bien : Interrogez-nous et nous demandez comme aux

autres, et si nous disons bien, nous prendrons vos presens.

Voilà en quoy ces bonnes Religieuses se sont occupées cette année, voilà leurs exercices outre leur fonctions ordinaires dont elles s'acquittent saintement : si le deffaut des petits soulagemens qu'on a en France, si la pauvreté et la disette, si les incommoditez d'un nouveau pays aydent à faire des saints, elles y auront bonne part.

CHAPITRE VII.

Du Seminaire des Vrsulines.

L'arriué des vaisseaux a augmenté la joye de ce petit seminaire luy rendant saines et sauues deux braues Vrsulines qui se sont moquées aussi bien que les autres des dangers de la mer, et qui pour toutes les fatigues d'un long voyage n'ont jamais tourné la teste en arriere. Le choix de ces deux bons sujets a esté fait par Monseigneur l'Archeuesque de Tours, lequel estant supplié par la Superieure du petit Couuent de Kebec, de leur enuoyer du renfort, douta quelque temps s'il confieroit aux longs dangers de l'Ocean des filles qui viuoient icy dans l'assurance ; mais voyant que le chemin estoit desia frayé et qu'il ne pouoit sans quelque reproche de sa bonté refuser vne demande si raisonnable et si sainte, n'estant pas bien seant de laisser vn tel ourage imparfait, il y voulut luy mesme contribuer ses soins et ses affections. Il se transporte en la maison des Vrsulines de Tours, il escoute celles qui auoient plus de feu et plus de zele pour cette mission, et apres les auoir diligemment et saintement examinées, il donne sa benediction à sœur Anne de Sainte Cecile et à sœur Anne de Nostre Dame, et pour tesmoignages des desirs qu'il a de soustenir ce petit Seminaire, il fait conduire ces deux bonnes filles dans son propre carosse iusques à Poitiers. Ses

affections ne se renferment pas dans l'enceinte de son Diocese, son cœur est plus grand que le Iardin de la France, il fait esperer aux pauures Sauvages vne partie de ses bontez ; mais disons deux mots de l'employ de ces bonnes Ames.

Les Vrsulines ont de petites écolieres Françoises, elles en ont aussi de pensionnaires, et le país se peuplant d'auantage augmentera leur employ ; elles ont des seminaristes sedentaires, elles en ont de passageres tirées des cabanes des Sauvages. Leurs grilles sont par fois visitées des nouveaux Chrestiens et des bons Neophytes qui les vont voir pour entendre parler des choses du Ciel. Il y a des filles en cette maison qui parlent Algonquin, d'autres qui parlent Huron, elles honorent Nostre Seigneur en plusieurs langues, et sa bonté leur donne occasion de debiter la science qu'il leur a départies, leur enuoyant des personnes qui apprennent par leur moyen à le connoistre et à l'aimer.

Cette année vne seminariste qui auoit désiré ardemment d'estre Religieuse est passée de cette vie dans vne meilleure ; elle se nommoit Agnès Chabseksechich. Ses parens l'ayant retirée du seminaire pour se seruir de son petit trauail, comme elle estoit desia grande, il arriua qu'en nauigeant dans leur petits canots elle tomba dans la grande riuere ; son beau frere, l'ayant apperceuë, se iette à l'eau et la retire de la mort, car elle couloit desia à fonds ; il sauua aussi ses compagnes qui estoient dans le mesme naufrage. Or comme on ne rechauffe point cette pauvre fille que le froid d'une saison desia bien rude auoit portée à deux doigts du trespas, elle ne fit que trainsner iusques enuiron les festes de Noël qu'elle prit vne nouvelle naissance en Paradis. Elle donna beaucoup d'edification aux Sauvages dans le peu de temps qu'elle fut avec eux. Comme elle auoit vne belle voix, elle leur chantoit des Cantiques spirituels qu'on luy auoit appris au seminaire, elle se rendoit obeissante et sa deuotion aggreoit extremement à ces bons Neophytes ; quand ceux qui l'assistoient luy eurent

annoncé la nouvelle de sa mort voyans la rigueur de sa maladie, elle rentra dans soy-mesme, puis tirant vn profond soupir : Helas, ie voudrois bien, dit-elle, me pouuoir confesser, ie ne sens rien qui me presse la conscience, mais ie souhaitterois bien fort neantmoins d'estre assistée par quelque Pere. Il n'y auoit pas de moyen pour lors, car ses parens l'auoient menée avec eux dans leurs grandes chasses ; vn ieune François qui accompagnoit cette escoüade de Sauvages Chrestiens pour apprendre leur langue, s'en reuint si édifié et si estonné de tous tant qu'ils estoient, et notamment de la belle mort de cette ieune seminariste, qu'il en consola bien fort tous ses parens qui nous l'ont raconté. Elle produisoit des actes de douleur d'auoir fasché Dieu, mais avec des tendresses si grandes que les Sauvages en estoient touchez ; elle auoit tousiours en main et deuant ses yeux son liure de prieres, car elle lisoit fort bien, et quand sa veuë vint à s'affoiblir, elle se seruoit de son Chapelet pour entretenir ses petites deuotions ; ses parens enterrent avec elle son liure et son Chapelet pour marque de sa pieté et de l'amour qu'elle auoit enuers Dieu et enuers la saincte Vierge. Comme on leur demandoit s'ils n'auoient point de regret de sa mort : Non, dirent-ils, elle est trop bien morte, nous la croyons bien-heureuse, il ne faut pas s'attrister de son bon-heur. C'estoit vn excellent esprit, Dieu luy a accordé de mourir vierge comme elle l'auoit désiré, non-obstant qu'elle eust esté recherchée de quelque François et de quelques Sauvages.

Vne bonne femme Chrestienne, ayant eu deux filles d'vne ventrée, demandoit il n'y a pas long-temps à vn des Peres de nostre Compagnie si les Meres Vrsulines ne voudroient pas bien prendre l'vn de ses enfans, n'ayant pas le moyen de les nourrir tous deux ; le Pere luy repartit qu'il estoit trop petit n'estant encore qu'au maillot : Il est vray, répondit-elle, que les Religieuses n'ont point de lait, mais elles ont tant de charité et tant d'esprit qu'elles trouue-

ront bien le moyen de luy sauuer la vie. Elle disoit cela à mon aduis à raison que les Vrsulines ont eu avec elles trois petites orphelines ausquelles il falloit quasi faire l'office de nourrices. Il y en a vne autre qui n'a que trois ans, et qui a esté trois mois de l'année percluse de tous ses petits membres, si bien qu'elle n'auoit que la langue libre ; vous diriez que la raison a notablement preuenü le temps qu'elle se descouure és autres enfans, et que les benedictions du Ciel luy ont esté données en abondance, elle a esté vouée à Dieu par son pere et par sa mere dès sa premiere naissance : il n'y a rien de si obeyssant, rien de si complaisant, c'est vne humeur composée de sucre et de miel, tant elle est douce, ce qui n'a pas peu seruy pour soulager les peines de ses maistresses, car il falloit qu'ils la tinssent quasi iour et nuict sur leurs bras. Lors que ses douleurs plus pregnantes luy tiroient les larmes des yeux, si on luy disoit, c'est assez pleuré, priez Dieu, elle se mettoit à chanter l'*Aue Maria* ou quelque autre priere. Il arriua que l'vne de ses maistresses fut contrainte de la leuer quatre fois pour vne nuict ; le lendemain matin on luy dit : Charité, c'est ainsi qu'elle se nomme, vous auez bien donné de la peine à vostre mere. Il est vray, dit-elle, mais ma mere est bien patiente, elle m'a fait comme elle feroit à Iesus. Cette enfant qui n'a que trois ans fait plusieurs actions qui la font admirer : les Meres ne chantent quasi rien au Chœur que cette petite innocente ne retienne quelque verset, variant les chants et les entonnant aussi gentiment qu'vne grande personne ; cela console bien fort ces bonnes Religieuses de voir de si gentilles inclinations en des Sauvageons si peu cultiuez depuis tant de siecles.

Comme les seminaristes sedentaires sont vestuës à la Françoisé, demeurant avec les pensionnaires Françoises, on tasche par fois de leur donner de l'émulation : on en a fait communier cette année vne petite bande d'vnes et d'autres ; vne maistresse a pris soin des Françoises, et vne autre a pris le soin

des filles Sauvages ; elles ont employé six semaines à les instruire et à les disposer plus particulièrement à cette première Communion. Ces enfans firent paroître tant d'affection et tant de ferueur que ces bonnes meres en estoient dans l'estonnement, les voyant concevoir et gouter les choses de Dieu d'une façon toute particulière. L'aduoüé, disoit la Mere Superieure, qui les interrogeoit pour reconnoître si elles estoient capables de recevoir ce pain celeste, qu'elles ont surpassé mon attente, les voyant instruites et touchées au delà de mes esperances. Le temps de leur communion approchant, leur maistresse voyant que leur desir augmentoit, leur dit qu'il leur manquoit encor quelque chose pour plaire à celuy qu'elles vouloient recevoir ; ces pauvres creatures se croyans quasi rebutées, demandoient en pleurant ce qu'il falloit donc faire : on leur parle d'une confession generale, qui ne pouvoit pas estre de beaucoup d'années, non seulement pour ce qu'elles sont encor ieunes, mais parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elles sont baptisées, on les instruit là dessus, elles s'y comportent en personnes meures et touchées de Dieu, se confessans avec beaucoup de tendresse et avec beaucoup de ressentiment de leurs pechez ; s'étant ainsi disposées, elles vont trouver leur Maistresse et luy disent : Il n'y a plus rien dans nostre cœur, tout le mal en est dehors, c'est à ce coup que Jesus y viendra. On leur accorde ce qu'elles avoient tant demandé et tant attendu ; de verité Nostre Seigneur ne fait point de distinction du Barbare ou du Grec, il agit en ce Sacrement selon la disposition de nostre cœur. Ces petites âmes en firent paroître les effects : Pleust à Dieu, disoit l'une, que celuy qui m'est venu voir demeurast tousiours avec moy. O que j'ay resseny vn grand desir de iamais ne l'offenser, disoit l'autre ! Fust-il ainsi, adioustoit sa compagne, que iamais ie ne retournasse aux cabanes des Sauvages, j'ay trop peur de fascher Dieu.

A peine auroit-on creu que les filles Sauvages se deussent iamais assuiettir

à tous les exercices d'une classe comme font les Françaises, on n'eust iamais pensé dans les premiers commencemens qu'il eust fallu parler de correction à des enfans qui iamais n'en reçoivent de leurs parens ; cela se fait neantmoins et avec fruit, et maintenant elles s'y accoustument, soit par l'exemple des Françaises, soit que leur esprit se rende petit à petit plus souple. La Mere Superieure en ayant veu quelqu'une commettre vne faute, recommanda à sa Maistresse d'en tirer le chastiment ; la pauvre enfant se monstra plus contrite et plus affligée de sa faute que de la peine : elle se vint ietter aux pieds de la Superieure apres la correction avec des regrets si sensibles qu'il la fallut consoler.

Comme on disoit certain iour aux Seminaristes que les corps des bien-heureux auroient d'autant plus de gloire qu'ils auroient souffert ça bas avec plus de patience, et que la grandeur des souffrances seroit la mesure de leur beauté : Voyla qui va bien, respondirent-elles, les Sauvages seront donc bien releuez au Ciel, car ils souffrent beaucoup, notamment pendant l'Hyuer ; cela nous donne enuie d'estre malades, afin d'endurer dauantage pour auoir plus de gloire. Elles offrent à Nostre Seigneur leurs petits travaux et leurs petites peines, elles dressent leurs pensées et leurs intentions auant que de commencer leurs petits ourages ; que si la chose est penible, elles s'arrestent par fois vn peu de temps pour faire vne petite priere et vne petite eleuation de cœur au Ciel. Eiles passent encore plus auant, car pour entretenir cette ferueur, il y en a tousiours quelqu'une qui reueille les autres, s'escriant tout haut : Faisons tout pour l'amour de Nostre Seigneur, mes sœurs, faisons tout pour son amour. Cette deuotion les tire petit à petit de la paresse et de la liberté qui n'est que trop naturelle aux Sauvages.

Deux Seminaristes, ayant esté enuoyées en quelque endroit, et s'estant arrestées plus de temps qu'il n'en falloit pour la commission qu'on leur auoit donnée, ne respondoient rien à leur

Maistresse qui les tançoit, iusques à ce qu'elle leur vinst à demander à quoy elles auoient employé leur temps : Nous nous sommes arrestées, dirent-elles, à penser et à parler des souffrances du Fils de Dieu, car cela est bien estrange qu'il se soit fait homme pour endurer et pour payer son Pere : il aime bien les hommes, puis qu'il a tant pasty pour leurs pechez. Le pense souuent à cela pendant la Messe, disoit l'une des deux. Et moy, disoit l'autre, i'y pense aussi, et ie me donne à luy, et ie le prie qu'il dispose de moy comme il voudra.

Le n'aurois pas pensé que les Sauvages fussent si constans à prier pour quelques personnes quand ils l'ont entrepris : une ieune fille, aagée peut-estre de douze ans, disoit au Pere qui est retourné cette année de France : Il ne s'est passé iour que ie n'aye prié pour toy. Le Pere ne la croyant pas, luy demande ce qu'elle disoit à Dieu ; aussi-tost sans broncher, elle luy dit promptement : Voicy comme ie luy parle : Mon Dieu, ayez pitié de nostre Pere, conseruez-le, empeschez qu'il ne fasse naufrage par vn trop grand vent ou par de trop grandes vagues, menez-le en son pays, et le ramenez : vous pouuez tout. Voyla toute sa Rhetorique, qui vaut mieux que celle de Ciceron.

Il y a vne ieune Seminariste qui n'a point manqué depuis trois ans de prier Dieu à la sainte Communion pour Madame de la Peltrie, Fondatrice du Seminaire ; les autres font le mesme pour les personnes qui leur font du bien en particulier dont on leur donne auidis. Mais à propos de Madame de la Peltrie, quand ces petites plantes la virent de retour au Seminaire, apres quelque sejour qu'elle a fait à Montreal, elles ne pouuoient contenir leur ioye ; c'est bien pour lors qu'elles la regardoient pour leur vraye Mere qui les a tousiours bien cheries et bien aimées. Or ce n'est pas seulement à l'endroit de ces ieunes enfans que ces bonnes meres employent leur zele : des femmes toutes faites, et mesme encor d'autres personnes les vont visiter à leurs grilles, et les supplient de leur donner quelque instruction ;

d'autres laissent leurs filles comme en depost pendant quelques mois qu'ils vont faire leurs grandes chasses, ce qui les accommode entierement : car ils n'ont point la peine de les traîner apres eux dans les bois, ils sont bien assurez que leurs enfans ne souffriront ny la faim ny le froid pendant qu'elles seront avec ces bonnes meres, et ce qui vaut mieux que tout le reste, ils se resioüysent de ce qu'on leur apprend le chemin du Ciel. Vne pauvre femme voulant à ce propos laisser sa fille avec les autres, cét enfant ne peut demeurer si long-temps esloignée de sa mere ; elle pleure, elle s'afflige, bref on la renuoye à ses parens. La mere s'en attristant, disoit : Ma fille n'a point d'esprit, i'esperois qu'elle m'enseigneroit ce qu'elle auroit appris aupres de ces bonnes Meres pendant cét Hyuer, et me voila frustrée de mon attente. Vne autre sienne parente disoit à l'enfant : Pleust à Dieu que ie fusse en aage d'estre avec les Religieuses, i'aurois plus d'esprit que toy, car ie ne les quitterois pas que ie ne fusse instruite. Pour conclusion ces deux bonnes femmes se rendirent assidués cinq ou six semaines pour venir entendre parler de la doctrine de Jesus-Christ, et puis il fallut suivre ceux qu'elles ne pouuoient quitter.

Vne autre femme baptisée depuis quelques années s'en alla exprez chez les Meres et demanda qu'on l'instruisist du mystere du tres-saint Sacrement. l'ay esté long-temps absente de Saint Ioseph, disoit-elle, ie ne me suis point trouuée aux instructions, i'ay perdu la memoire de ce que ie dois scauoir. A chaque article que luy expliquoit la bonne Mere qui luy fut donnée pour maistresse : Voila iustement ce qu'on m'auoit enseigné, ie n'ay point d'esprit, ie ne scaurois retenir ce qu'on me dit, en verité tu me fais plaisir, ie te remercie. Ah que i'estois affligée autre fois, adioutoit-elle quand quelqu'un de mes enfans venoit à mourir ! ie ne pouuois me consoler en façon du monde ; mais depuis que ie suis baptisée, ie n'ay plus ces ennuis, car ie dy en mon cœur : Dieu a de l'esprit, il est bien sage, il est

bon, il sçait tout ce qu'il fait, peut-estre qu'il voit de loïn que si mon enfant viuoit plus long-temps il ne croiroit plus en luy et qu'il seroit bruslé, voila pourquoy il le prend de bonne heure, laissons le donc faire, car mon enfant n'est pas mal d'estre avec luy; quand i'en voy mourir quelqu'un, ie dy : O Dieu, détermine de moy aussi si tu veux, fais tout ce que tu voudras de mes enfans; tu me veux peut-estre esprouver, tu veux voir si ie croy en toy : quand tu m'affligerois cent fois dauantage i'y croyray tousiours, ie t'aymeray et t'obeiray tousiours, ie veux tout ce que tu veux, et puis m'adressant à mon enfant, ie luy dy : Prends courage, vas-t'en voir Dieu, et quand tu le verras, dis luy : ayez pitié de ma mere, prie-le pour moy afin que i'aïlle au Ciel avec toy, ie prieray pour ton âme afin que tu ne sois pas long-temps en Purgatoire.

Sa maïstresse luy parlant à ce propos des Indulgences qu'on pouuoit gagner avec vne médaille, elle s'escrïa avec autant de ioye comme si elle eust troué vn thresor : Voyla pour la premiere fois que i'entends parler de cette doctrine; en verité, ma mere, disoit-elle, tu me fais plaisir, ie te remercie, ô ce que tu dis est bon! ie m'en souuiendray tous les iours de ma vie, notamment quand ie communieray. Elle prit la médaille qu'on luy donna avec vn sentiment tout plein de reconnoissance : Il ne se passera iour que ie ne prie Dieu qu'il te recompense de la peine que tu as prise de m'enseigner.

Quelques Hurons, estant descendus cét Hyuer à saint Ioseph, ne manquoient iamais de deux iours l'un d'aller visiter celles qui parlent leur langue pour estre instruits en nostre créance, notamment sur l'Adorable mystere du saint Sacrement; ils auoient plus d'une lieuë de chemin à faire pour aller à cette escole; ny le vent, ny la neige, ny le froid, ny le mauuais temps ne les en ont iamais empeschés, et par fois ils demouroient deux et trois heures dans le parloir, nonobstant la rigueur du temps, sans iamais parler d'autre chose que de leur Catechisme, quoy qu'on leur offrit à

manger et qu'on les inuitast de s'aller chauffer dans la maison voisine, rien ne leur sembloit plus pressé ny de plus grande importance que de se faire instruire : la ferueur du disciple aide par fois à rechauffer le cœur de son maïstre.

Le ne finiray point ce Chapitre que ie n'aye encor touché vne autre occupation des Vrsulines de Canada, c'est l'exercice des ceœures de misericorde corporelle; il faut aider les corps qui veulent gagner les esprits. Si-tost que les vaisseaux furent partis, plusieurs Seminaristes passageres se presenterent si pauures et si mal vestuës qu'il fallut leur donner dequoy se couvrir, et ce qu'on leur donna auroit seruy à plus de vingt Seminaristes sedentaires; elles desrobrent aux vnes ce que la charité vouloit qu'on donnast aux autres. Cette année on les a bien empeschées de commettre vn semblable larcin : car on ne leur a point ou fort peu apporté d'étoffes. Le defaut du temporel retarde beaucoup le spirituel.

Ce n'est pas tout, plusieurs Sauvages de l'Isle, de la Nation d'Iroquet, et d'autres endroits s'estans campez assez proche de Kebec, alloient tous les iours en la Chappelle des Vrsulines, où le Pere Dequen leur faisoit l'aumosne spirituelle; on en a baptisé quelques-vns en cette petite Eglise apres les auoir suffisamment instruits. Or comme la misere accabloit ce peuple, l'aumosne spirituelle estant faite, suiuoit la corporelle: les Meres au sortir du Sermon donnoient à manger à quatre-vingts personnes, charité qu'elles ont continuée enuiron six semaines durant. Voicy la reconnoissance de ce bien fait : les femmes venoient encor en d'autres temps visiter les Meres, elles entroient dans la Classe des filles Sauvages, où l'on ne cessoit de leur apprendre à prier Dieu; les hommes entroient aux parloirs pour le mesme suiet, leur ferueur payoit et recompensoit la bonté des Meres, et comme vn bien-fait dispose vn bon cœur à en faire vn autre, ils ne pouuoient renuoyer ces bonnes gens sans vne seconde aumosne : le moyen de voir de grands corps affamez sans les

secourir ; qui donne à Dieu doit ouvrir son cœur et ses mains pour recevoir, il veut estre le Maistre et auoir le dessus en tout. Qu'il soit beny au delà des temps et de l'éternité.

CHAPITRE VIII.

De ce qui s'est passé à l'occasion de quelques Apostats.

Quoy que cette nouvelle Eglise soit dans la ferueur de ses commencemens, elle ne laisse pas pourtant de souffrir des scandales de quelques mauuais Chrestiens, Satan faisant tous ses efforts pour reprendre les places que Iesus-Christ a conquestées sur luy, et se maintenir dans la possession d'un pays où il a regné paisiblement pendant tant de siècles. Nous auons neantmoins sujet de nous consoler dans ce malheur, sur ce que ces scandales ne sont pas soufferts, et que bien souuent ils réussissent à la gloire de Dieu qui les a permis, et à la confusion du Demon qui les a suscitez. La source de tous ces scandales n'est autre que la liberté qu'ont tousiours eue nos Sauuages, et qu'ils voudroient bien retenir, d'auoir autant de femmes que bon leur semble, et de les quitter selon leur fantaisie : d'où vient que de toutes les loix Chrestiennes que nous leur proposons, il n'en est point qui leur semble si rude comme celle qui defend la polygamie et qui ne permet pas qu'on rompe les liens d'un iuste mariage. Comme ils haïssent extremement tout ce qui choque tant soit peu la liberté, ils ont de la peine à plier le col sous vn ioug qu'il n'est pas licite de changer ny de quitter, et ne regardent plus le mariage des Chrestiens comme vn ayde et vn soulagement de la vie humaine, mais comme vne seruitude pleine de desplaisir et d'amertume : c'est ce qui empesche la plupart des infideles d'accepter la Foy, et l'a fait perdre à quelques-vns qui l'auoient desia embrassée. Il y en a plu-

sieurs, grace à Dieu, qui nous donnent toute sorte de contentement sur ce sujet, gardant exactement toutes les loix du Mariage, sans peine et avec la benediction du Ciel. Il s'en est trouué neantmoins deux cette année qui ont causé du scandale en cette matiere, et ont beaucoup troublé la Paix de cette petite Eglise.

Le premier s'appelle Estienne Pigarrich, le second, François Kokseribagsgsch. Celuy-là auant son Baptesme estoit vn des plus fameux Sorciers de sa Nation, et qui donnoit plus de peine à ceux qui trauailloient à sa conuersion ; mais enfin, apres auoir reconneu et embrassé apres plusieurs combats la verité de nostre creance, il la professa avec autant d'ardeur comme il l'auoit auparavant combattuë. C'estoit luy qui appelloit et amenoit les autres aux prieres, qui chastioit les meschans et qui prêchoit nostre doctrine dans les Eglises et dans les cabanes avec vne ferueur et eloquence qui n'auoit rien de barbare. Il continua dans ce zele tandis qu'il fut en la compagnie des Chrestiens de Saint Ioseph ; mais s'estant separé de ceux-cy pour monter aux Trois Riuieres où se trouuoient pour lors les Algonquins de l'Isle ses compatriotes et ceux d'Hiroquet, qui sont deux Nations extremement insolentes, orgueilleuses, pleines de superstitions et de libertinage, il se laissa bien-tost corrompre avec son compagnon par ces mauuaises compagnies ; en sorte que tous deux quitterent leurs femmes legitimes avec l'exercice de la Foy, et prindrent chacun vne concubine.

Le 25. de Decembre, iour de la Natiuité de Nostre Seigneur, le Pere Iean de Brebeuf, qui iusques à lors n'auoit rien peu gagner sur les esprits de ces deux Apostats, enuoye querir Estienne pour l'aduertir que c'estoit le lendemain qu'on solemnisoit la feste du Saint dont il porte le nom, et qu'en ce iour il deuoit mettre fin à ses desbauches, et se remettre dans le deuoir d'un bon Chrestien. Il vient et apres auoir ouy le sujet pour lequel on l'auoit appelé, se retire sans dire autre chose, sinon que

c'estoit perdre du temps que de luy parler de cette matiere. Ce fut neantmoins vn coup de flesche qui luy entama le cœur, et y fit vne playe dont il reuint bien-tost chercher le remede.

Ce fut le lendemain, iour de saint Estienne son Patron qu'il reuint sans estre appellé, et dit au Pere : Je parle tout de bon, ie ne ments point, i'ay resolu de mettre fin à mes desbauches : depuis que i'ay quitté Dieu, ie n'ay pas eu vne bonne heure. Je suis piqué nuict et iour des remords de ma conscience, les flammes que vous nous preschez sont tousiours presentes à mon esprit, ie ne vois iamais de feu, que ie ne me souuienne de celuy d'Enfer, et ie me figure qu'il n'est allumé que pour moy ; mille pensées me troublent l'esprit et me percent le cœur : i'ay esté instruit avec tant de soin, dis-je en moy-mesme, i'ay protesté mille fois que i'aymerois mieux perdre la vie que d'abandonner la priere, l'enseignoies les autres, l'asseurais ceux qui bransloient, l'encourageois ceux qui craignoient, ie chastiois les meschans, et me voyla décheu maintenant et deuenu le plus abominable de tous. Dieu me hait, le malin esprit me possède, et ie ne puis attendre autre chose que de brusler eternellement : dans ces pensées qui ne me quittent iamais, ie m'estime indigne de viure ; il y a trois iours que ie ne mange rien, ie ne scaurois subsister dans cet estat, il faut que demain ie me confesse, et puis ie demeureray avec toy si tu l'agrées, pour m'escarter des occasions qui me perdent ; tu m'obligeras encore de me prester vn habit François, qui me fera souuenir que ie ne dois plus viure en Infidele, mais en Chrestien. Je descendray bien-tost à Saint Ioseph, escrits au Pere Vimont qu'il me reçoie dans sa maison, afin que ie ne sois pas contraint de retourner dans les cabanes de nos gens, où les mauuaises compagnies avec la foiblesse de ma nature acheueroient de me perdre.

Le Pere Brebeuf, esmen de ce discours, luy accorde ce qu'il demande, et le retire dans nostre maison, où estant visité par vn des principaux nommé Salomon,

il luy desclare la resolution qu'il auoit prise, le suppliant de luy pardonner la faute qu'il auoit commise et le scandale qu'il auoit donné, et le louant de ce qu'il croyoit fermement nonobstant les contradictions et mauuais exemples des Infideles, parmy lesquels il conuersoit ; à quoy Salomon respondit fort à propos, louant le dessein d'Estienne et l'exhortant à la persenerance.

Le 28. de Decembre, iour de saint Jean apres auoir passé toute la nuict sans dormir dans la recherche et douleur de ses pechez, il se confessa avec toutes les marques exterieures d'vne vraye penitence, et ayant demeuré en priere hors de la Chappelle iusques apres la Predication, enfin il entre vestu d'vn habit François, se met à genoux deuant l'Autel, baise la terre, puis se leue, et se tournant vers les François et Sauvages, il harangua en cette sorte.

Je suis celuy qu'on appelle Estienne Pigarotûch, celuy qui iadis auoit tant d'affection pour la priere, qui a esté instruit avec tant de soin, qui a esté baptisé des premiers de nostre Nation, qui preschoit la Foy aux autres, qui chastioit les meschans, et qui par apres est deuenu le plus meschant de tous, et s'est changé en vn miserable Apostat : ie n'ay pas honte de confesser ce que vous scaués desia ; mon peché a esté public, ie veux aussi que ma penitence soit publique, et que tous ceux qui croyent sachent que ie deteste mon impieté et que i'ay vn extreme regret du scandale que i'ay donné. Apprenez cela de moy, que c'est vne chose espouventable d'estre ennemy de Dieu et coupable de damnation éternelle : depuis que ie suis en cet estat, ie n'ay iamais dormy en repos et ie n'ay iamais veu de feu que ie n'aye esté troublé de cette pensée : Pourras-tu souffrir le feu d'Enfer, dont celuy-cy n'est qu'vn ombre ? et tu ne le scaurois éuiter mourant dans l'estat où tu es. Si l'apprehension de ce feu donne tant de peine, que sera-ce de le ressentir en effet, et d'estre entouré et penetré de ces flammes ? Je ne merite pas que vous me pardonniez le mauuais exemple et le

scandale que ie vous ay donné : l'espere neantmoins que vous aurez pitié de moy et que vous m'accorderez le pardon que ie vous demande. Le me soumetts entierement à la discretion des Peres qui nous gouvernent pour estre chastié selon qu'ils ordonneront, ie ne refuseray aucune penitence. Vous, tels et tels, qui croyez fermement et qui respectez la priere, l'estime vostre courage et louë la fidelité que vous gardez à Dieu : ne suiuez pas le mauuais exemple que ie vous ay donné, mais continuez à bien faire. Et vous, ieunes gens qui n'estes pas encore baptisez, ou qui deshonoréz vostre Baptesme par vos libertinages, si vous auez suiuy mon exemple et imité mon peché, imitez aussi ma penitence, craignez Dieu, et apprehendez l'Enfer que vous auez merité et que vous ne pouuez éuiter si vous ne changez de mœurs et de vie ; ne desesperez pas de la bonté de Dieu, si quelqu'un en deuoit desesperer, ce seroit moy qui ay tant abusé de ses graces, mais neantmoins l'espere en sa misericorde. Priez Dieu pour moy afin que ie puisse appaiser sa colere que l'ay tant irritée par mes pechez.

Voyla le Sommaire de la harangue de ce Sauvage, dit le Pere Breuef, qui nous a donné ces memoires ; ie suis extremement marry, adiousté-il, que ie ne puisse repeter mot à mot tout ce qu'il dit, mais ny ie n'ay peu le bien comprendre, ny ne l'ay peu bien scauoir des interpretes, lesquels apres auoir repeté ce que dessus, dirent qu'il n'estoit pas possible de redire ce qu'il auoit dit ; et qu'eux et tous ceux qui se meslent de parler la langue des Sauvages ne font que begayer en comparaison de cét homme, et qu'il auoit aussi bien dit comme le Pere de Bressany venoit de bien prescher. Ce que ie puis dire, c'est que sa façon, sa deuotion et toute son action toucha extremement tous les François et tous les Sauvages, et tira mesme les larmes des yeux de plusieurs qui l'escoutoient.

Après que cestuy-cy eust harangué, vn des principaux Chrestiens prit la parole. Mon frere, dit-il, nous sommes

grandement consolez de voir que tu as recouuert l'esprit que les femmes t'auoient osté : ie haïssois ta malice et ne pouuois souffrir le scandale que tu nous donnois, maintenant l'estime et louë ton courage. Ne perds point cœur, repare la faute, souuiens-toy de ce que tu viens de dire, ne mens point ; ie tourne maintenant toute mon indignation contre quelques ieunes gens qui persistent dans leurs desbauches. Mes nepueux, iusques à quand n'aurez vous point d'esprit ? Serez-vous tousiours fols ? Vous mentez quand vous dites que vous croyez en Dieu, ceux qui croyent fermement ne sont pas libertins comme vous estes ; imitez celuy qui vient de parler, il vous a gastez peut-estre par son mauuais exemple, maintenant que sa penitence vous remette dans vostre deuoir ; ce sont ceux de la Nation d'Iroquet qui nous rendent méchans, rapportant icy leurs anciennes superstitions et mauuaises coustumes : fussent-ils bien loin de nous. Prenons courage tous tant que nous sommes, appaisons Dieu, afin qu'il nous fasse part de ses misericordes.

Paul Tesséhats Capitaine des Algonquins de l'Isle, approuua ce que cestuy-cy venoit de dire, et adiosta qu'il falloit parler plus amplement de ces affaires. Apres cela Estienne disoit que tandis qu'il estoit dans sa mauuaise vie, il luy sembloit qu'il estoit lié comme vn prisonnier de quantité de cordes, mais qu'à present il luy sembloit estre en liberté. Il continué dans ces bons sentimens, et parle souuent hautement tant à l'encontre de soy-mesme et de ses desbauches passées, qu'en faueur de la vertu et de la priere, iusques à ce qu'il partist des Trois Riuieres avec tous ses compagnons pour descendre à Sillery.

Ce fut en ce voyage que s'oubliant de ce qu'il auoit promis, et abusant des lumieres et sentimens que le saint Esprit luy auoit donnez, il recheut dans son peché, soit qu'il fust sollicité à cela par les discours et mauuais exemples non seulement des Infideles, mais mesme de quelques mauuais Chrestiens qui l'accompagnoient, soit parce que c'est vn

esprit violent et en qui la mauuaise coustume auoit ietté de profondes racines, tant y a que le Pere Bressany qui estoit party deux iours apres ceux-cy pour descendre à Kebec, les ayant rencontré en chemin et s'estant informé d'Estienne, trouua qu'il auoit repris sa concubine, et ne fut pas satisfait des responses qu'il luy fit.

La malice de cét homme et celle de quelques autres mauuais Chrestiens, infideles et sorciers qui se trouuoient en cette troupe, et s'estoient comportés insollement aux Trois Riuieres, nous fit resoudre avec Monsieur le Gouverneur de leur faire vn mauuais accueil pour leur tesmoigner l'horreur que nous auons des meschans, et leur faire apprehender dauantage leur faute.

La crainte des Iroquois et la famine les contraignoit de descendre à Kebec, où ils esperoient d'estre protégés par le voisinage des François, et receuoir de leur charité qu'ils auoient tousiours expérimentée en semblables occasions quelque soulagement à la faim qui les pressoit. Mais ils furent bien estonnés à leur abord de voir que ceux là qui auparavant leur monstroient vn visage serein et les receuoient à bras ouuerts et ne leur refusoient rien, ne leur paroissoient alors qu'avec des visages courroucés, ne leur parloient qu'avec des iniures, et leur fermoient la porte comme à des excommuniés. Ils se presentent premierement à nostre maison de Sillery, et on les chasse apres vne verte reprimande; ils vont chez les Meres Hospitalieres, et on les renuoye. Ils presentent des malades, et on ne les accepte pas; ils s'en vont par les maisons des habitans, et on leur ferme par tout la porte. Ils veulent entrer dans l'Eglise, et on leur en deffend l'entrée; ils ont recours à Messieurs du Magazin, et on les rebute; ils crient qu'ils meurent de faim, et personne ne leur donne à manger; ils iettent des castors, des colliers de Pourcelaine et tout ce qu'ils auoient de plus precieux pour auoir vn morceau de pain, et on reiette leurs presens. Ils se mettent en estat de cabaner proche des François, et Monsieur

le Gouverneur leur fait faire deffense de s'approcher et d'auoir aucune communication avec les François, iusques à ce qu'ils ayent chassé les deux Apostats et satisfait pour les fautes commises aux Trois Riuieres.

Les Sauvages mesmes qui se trouuerent pour lors à Sillery ne leur firent pas meilleur accueil que les François. Ils ne les voulurent point admettre dans leurs cabanes, quelques-vns se retirerent dans nos maisons pour n'estre pas obligez de conuerser avec eux, les autres s'escarterent parmy les bois pour estre plus esloignez de leur compagnie, pas vn ne leur offrit à manger, ils ne daignoiert pas mesme leur parler, sinon pour leur faire des reproches de leur meschanceté; ils voulurent entrer en des cabanes où il n'y auoit que des femmes, qui n'estans pas assez fortes pour chasser ces mauuais hostes, coururent à nostre maison pour auoir main forte; d'autres se barricaderent dans vne petite maison que nous leur auons basty à la François. Vne femme Chrestienne qui auoit esté abandonnée par vn de ces Apostats, apres vn legitime mariage, ayant appris que son mary la vouloit venir voir, se retranche dans vn coin de cabane, et s'arme d'vn cousteau, resoluë de le tuer s'il s'approche; vne autre à qui l'esprit et l'aage donnoit beaucoup d'autorité, ayant esté visitée par quelques-vns de ces nouveaux venus qui estoient ses compatriotes et ses proches parens, leur dit librement: Vous n'estes point mes parens, depuis que vous auez quitté la priere, ie ne connois point d'autres parens que les vrais Chrestiens, ie haïs vostre malice. Ne craignez-vous pas l'Enfer? il y a si long-temps qu'on vous enseigne et vous n'estes pas encore sages! c'est la superbe et les femmes qui vous empêchent d'auoir de l'esprit: ne vous estonnez pas si les François vous traittent mal, ils haïssent vostre meschanceté, quoy qu'ils ne haïssent pas vos personnes; soyez gens de bien, et ils vous aimeront et assisteront, mais ce qui est le principal, Dieu vous aymera.

Cette rigueur eut vn excellent effet,

et fit que les deux Apostats qui attiroient toute cette haine sur eux et sur leurs compagnons, furent abandonnez de tous les Sauvages, lesquels firent tous vne protestation publique qu'ils haïssoient la meschanceté de ces deux Apostats, qu'ils n'approuoient point leurs actions et qu'ils ne les souffriroient point en leur compagnie ; ceux mesmes de la Nation d'Iroquet qui sont encore quasi tous infideles, se sequestrerent des mauvais Chrestiens, et vindrent trouver Monsieur le Gouverneur, auquel le Capitaine de cette bande fit vne assez iudicieuse remonstrance.

Nous nous sommes grandement étonnez, dit-il, de la façon avec laquelle on nous a traitéz à nostre arrivée : la pluspart de mes gens qui sont icy n'auoient iamais veu les François, et n'estoient venus que dans l'assurance que ie leur donnois, de l'affection que les François nous portoient. Les François, leur disois-je, sont nos freres, ils nous cherissent plus que ne font nos parens mesmes, c'est pour nous qu'ils ont quitté les richesses et les plaisirs de leur pays, c'est vne Nation toute bien-faisante, leur Capitaine nous ayme : allons les voir, mes neveux, ce sont eux qui nous protegeront et qui conserueront ces miserables restes de nostre Nation qui sont eschappées de la rage, de la faim et de la cruauté des Iroquois ; il y a parmi eux des hommes qui enseignent des merueilles de l'autre vie, nous apprendrons leur doctrine, nous croirons comme eux et nous ne ferons plus qu'un peuple. C'est ce que ie leur disois, me persuadant de trouver maintenant les François dans la mesme affection qu'ils auoient tousiours eue pour nous. Mais maintenant qu'ils ne voyent que des visages courroucez, et n'entendent que des paroles d'outrages, et que toutes les portes leur sont fermées, et qu'ils meurent de faim, sans que personne leur porte compassion, ils disent que ie suis vn menteur, que ce ne sont pas ces François bien-faisans, desquels ie leur auois parlé : Ou bien, disent-ils, si ce sont les mesmes, ils ne nous connoissent pas, et comme ils voyent de nouveaux

visages, peut-estre nous prennent-ils pour des Iroquois. Falloit-il que nous vinssions de si loin pour mourir de faim ! que leur auons-nous fait pour estre traittez de la sorte ?

En effet, ie ne seay à quoy attribuer la rigueur qu'on exerce enuers nous : est-ce parce que nous estions avec quelques Algonquins qui ont quitté la priere ? Mais nous n'en sommes pas la cause. Nous detestons leur malice, et si nous estions baptisez comme eux, nous nous garderions bien de tomber dans ces fautes. Est-ce donc parce que nous ne prions pas encore ? et que nous conseruons les anciennes coutumes de nostre país ? mais ce n'est pas nostre faute : pour moy, il y a plus de trois ans que ie demande le Baptesme, et les Peres ne me l'ont voulu iamais accorder ; pour ce qui est de mes gens, la pluspart d'eux n'auoit encore veu les François iusques à present. Ordonne maintenant ce que tu veux que nous fassions, et nous t'obeyrons : regarde nos bras, ils n'ont plus de chair, ce ne sont que des os reuestus de peau ; ce peu d'hommes que tu vois icy à l'entour de moy, sont les restes d'une des plus fleurissantes Nations qui fussent dans ces contrées. Si tu n'as pitié de nous, nous serons bien-tost reduits au neant, et les autres Nations qui sont voysines, et chez lesquelles la bonté et valeur sont dans vne haute estime seauront que nous sommes morts parce que tu n'as pas eu pitié de nous.

En disant cela, il icette vn paquet de vingt Castors, parce que ces peuples ne parlent iamais sans presens. Ce n'est pas là, dit-il, vn present que ie t'offre, voyla bien dequoy pour appaiser vn tel Capitaine ! mais tu verras par là nostre pauvreté, et peut-estre auras-tu compassion de nous.

Monsieur le Gouverneur luy respondit qu'il auoit tousiours eu beaucoup d'affection pour luy et pour sa Nation, dans la croyance qu'il auoit qu'il se feroit Chrestien avec ses gens ; mais que maintenant il haïssoit sa malice et non pas sa personne, parce qu'il le voyoit esloigné des dispositions de la Foy, et

reconnoissoit qu'il ne demandoit le Baptisme que par ceremonie ; qu'il y auoit long-temps qu'on l'instruisoit et qu'on auoit de l'inclination à le baptiser, mais qu'il s'en estoit tousiours monstré indigne, continuant dans ses iongleries et superstitions, et ayant encore depuis peu de iours desbauché vne femme Chrétienne qu'il auoit prise pour femme, ne se contentant pas de deux autres qu'il retenoit ; que s'il desiroit estre amy des François, il falloit qu'il quittast cette femme Chrestienne qu'il auoit desbauchée, qu'il n'en retinst qu'vne des deux autres, avec laquelle il demeureroit tousiours, et qu'il se separast des Apostats ; qu'après cela il seroit bien venu parmy les François, et y receuroit toute sorte de contentement. Luy et ses gens tesmoignerent qu'ils s'accordoient à tout cela par leur ho, ho, qu'ils redoublèrent à la veuë des presens que leur fit M. le Gouverneur. Paul Tessehas, Capitaine des Algonquins de l'Isle, voulut pareillement faire sa paix avec Monsieur le Gouverneur, mais parce qu'il auoit supporté et fauorisé les deux Apostats contre le deuoir auquel l'obligeoit la qualité de Capitaine et de Chrestien, il souffrit la confusion d'estre renuoyé honteusement de la porte du Fort en satisfaction de sa lascheté, ce qui l'obligea à se declarer ennemy des Apostats et faire des soumissions assez fascheuses à vn homme de son humeur.

Cependant les deux Apostats demurerent errans et vagabons sans maison et sans compagnie, mais non pas sans de grands remords de conscience, particulièrement Estienne Pigaronich, comme il tesmoigna vn iour au Pere Dequen, duquel ayant esté accueilly vn iour assez froidement : Hé quoy, dit-il, il n'y a point donc de misericorde pour moy ? Voulez-vous que ie courre dans les bois comme vn Loup-garou, abandonné de Dieu et des hommes ? I'ay manqué, ie l'aduouë, mais pour cela faut-il me ietter dans le desespoir ? Suis-ie vn Ange pour ne pas pescher ? les François ne faillent-ils pas quelquesfois ? Vous nous preschez souuent que Dieu fait misericorde à ceux qui se repentent et con-

fessent leurs fautes : me voila tout prest à confesser les miennes et à les expier par quelque penitence qu'il vous plaira. Pouiquoy me refuserez-vous ce que vous accordez aux autres ? Ce ne sont pas les chastimens dont vous me menacez qui m'effrayent, ce n'est ny la faim, ny la prison, ny le foüet que ie crains, ie suis content de demeurer en prison pendant tout l'Hyuer, faites-moy mourir de faim si vous voulez. Ie ne crains que l'Enfer, où le desespoir me precipite, si vous ne me faites misericorde.

Le Pere luy respond que s'il a bonne volonté de confesser son peché et s'en corriger, il entendra volontiers sa confession, mais qu'il ne peut l'admettre si tost dans l'Eglise avec les autres Chrestiens, à cause du scandale qu'il a donné, et qu'il faut qu'il en fasse plus tost vne penitence publique, et qu'il donne des preuues de sa constance et fidelité pendant les trois mois qu'il doit passer à la chasse de l'orignac dans les bois ; que si au printemps ses compagnons rendent bon tesmoignage de ses deportemens, il sera remis dans l'Eglise, et iouyra de toutes les autres faueurs communes à tous les Chrestiens. Il s'y accorde et prend iour du Pere pour se confesser, mais la mauuaise habitude eut plus de force sur son esprit que la grace : il se presente au iour déterminé et aduouë ingenument que son cœur n'estoit pas bien resolu de quitter son peché, qu'il preuoyoit bien qu'il y retomberoit pendant l'Hyuer, et que dans cet estat, il ne vouloit pas se confesser pour ne se rendre pas plus coupable. Le Pere, ne pouuant gagner autre chose sur son esprit, le renuoye.

En effect il continua dans ses desbauches pendant le reste de l'Hyuer, ce qui fut cause qu'à son retour il ne fut pas mieux accueilly qu'à l'autre fois, et fut contraint derechef de demeurer séparé des François et des Sauvages comme vn excommunié sans oser paroistre que la nuit, ressentant tousiours les mesmes remords de conscience, et ne perdant iamais la memoire de l'Enfer qui le piquoit viuement ; la honte qu'il auoit d'auoir si souuent violé les promesses

qu'il auoit faites si solemnellement, l'empescha à ce coup de se presenter à aucun de nos Peres, il resolut neantmoins de quitter sa concubine et reprendre sa femme legitime, apres quoy il remonta aux Trois Riuieres avec le reste des Sauvages pour aller en guerre, et ce fust là où l'apprehension du danger qu'il alloit encourir, ioincte à la crainte continuelle de l'Enfer qui le suiuoit par tout, fit vn dernier effort sur son esprit, et l'obligea d'aller voir le Pere Brebeuf, auquel il representa apres auoir auoüé et detesté son inconstance et infidelité, le danger où il s'alloit exposer, l'apprehension qu'il auoit du feu éternel, le desir qu'il auoit de bien faire, comme il auoit desia abandonné sa concubine et repris sa femme legitime, qu'il protestoit de n'abandonner iamais plus, et le coniuira apres tout cela de ne luy refuser point l'absolution de ses fautes, et de mettre son âme en repos, s'offrant à toute sorte de penitence.

Le Pere Brebeuf n'osant pas se fier à vn esprit si inconstant, et d'ailleurs desirant luy faire apprehender dauantage sa faute, le renuoye sans le vouloir exaucer. Estienne employe la faueur des François pour ce mesme effect, mais le Pere tient bon : il supplie que puis qu'on ne le veut pas escouter, on luy baille pour le moins vne lettre de faueur pour pouuoir se confesser à Richelieu où à Montreal ; le Pere Brebeuf la luy accorde : il arriue enfin à Montreal, où il rencontra le Pere Buteux, qui nous escrit de la sorte.

Estienne Pigarouïch, estant arriué icy avec le reste de nos guerriers, me vint trouuer incontinent, et me pressa longtemps et fortement d'auoir pitié de son âme : ie luy dis que s'il vouloit se confesser et remettre en son premier estat, il falloit qu'il se sousmist à tout ce que ie luy dirois : Ie le feray, dit-il, et fallust-il me percer de ce cousteau que ie porte. Ce n'est pas, luy respondis-ie, ce que ie desire de toy, ie me contente de cecy. Premierement, que tu cries tout haut hors des cabanes, selon la coustume, que tu as tres-mal fait et que tu desapprouues tout ce que tu as dit et fait au

scandale de la priere et des Chrestiens. Secondement, que tu die hautement et publiquement que tu quittes la compagnie de ceux qui ne prient pas, et qu'en effect tu les quittes et te ranges avec ceux de Sillery qui font estat de prier Dieu. Troisiemement, que dans la Chappelle tu demandes pardon à deux genoux à tous ceux qui sont baptisez, et que tu les supplies de prier Dieu pour toy et te pardonner. Auant que faire ce dernier, il faut que tu te disposes à la confession, et apres l'auoir faite et demandé pardon aux Chrestiens, tu feras en quatriesme lieu la discipline publiquement en satisfaction de tes fautes, pour affliger ta chair et monstrier par effect le ressentiment que tu as de ton peché : voila ce que ie desire de toy. S'il n'y a que cela, me dit-il, assure toy que ie l'accompliray de point en point : il le fit en effect au dela de ce que i'eusse peu souhaiter. Il harangua proche des cabanes, auoüa son peché, protesta qu'il en estoit marry, renonça à la compagnie des meschans, promit de n'adherer qu'à celle des bons ; apres cela il se confessa avec toutes les marques d'vne vraye penitence. Ie n'ay jamais ouy Sauvage mieux parler, ny plus hardiment qu'il fit en l'Eglise l'espace d'vn quart d'heure. La substance de son discours fut à remonstrier l'énormité de sa faute, et l'importance de tenir ferme en la Foy, que cela estoit preferable à toutes les choses du monde, qu'on ne prist pas exemple sur luy, si on ne se vouloit perdre, qu'on ne se fiasst pas trop en soy mesme, et qu'on tinst pour tout assuré, qui si on quitte Dieu, on sera quitté de luy, et qu'on ne pourra retourner à luy si ce n'est par vne particuliere faueur de sa bonté ; qu'au reste on ne creust pas que ce qu'il en faisoit, estoit pour se remettre aux bonnes graces des François, ou pour crainte de la mort temporelle, que ce n'estoit que l'éternelle qu'il craignoit : c'est pourquoy il supplioit et les Peres et les Sauvages de là bas, mesme les Algonquins d'en haut (s'il y en auoit quelqu'un qui eust la Foy dans son cœur), de prier Dieu pour luy ; que Dieu estoit bon, et qu'il esperoit en sa misericorde ; que

desia il s'estoit confessé, mais que pour tesmoigner qu'il quittoit tout de bon sa meschancelé, et la confiance qu'il auoit en soy-mesme, il en donnoit vne marque en iettant son cousteau par la fenestre; qu'il pouuoit dire neantmoins en verité qu'il n'en auoit iamais fait de mesme de la priere, quelque mine qu'il eust faite à l'exterieur, qu'il l'auoit tousiours aymée et conseruée en son cœur, et que de fois à autre en cachette il estoit demeuré long-temps en priere.

Après cette harangue il s'approche de moy, met son chapeau et sa chemise bas, et tenant la discipline qu'on luy auoit baillée auant que d'entrer: Ce n'est pas là, dit-il, dequoy deschirer ma chair, qu'on apporte quelque instrument plus rude: ie ne me feray pas grand mal avec cestuy-cy, ou qu'vn autre prenne la discipline, et qu'il me flatte moins que ie ne feray. Je luy dis là dessus que Dieu desiroit plus la contrition de cœur, que l'effusion de sang, qu'il se donnast seulement cinq coups; ce qu'il fit deuant les Sauvages et François: Voila ce qu'a fait Estienne Pigarouich. De scauoir ce qu'il fera, il n'appartient qu'à Dieu, comme il n'y a que luy qui sçache s'il est vrayement contrit; ce qu'il a fait à l'exterieur semble estre vn tesmoignage assez grand d'vne entiere conuersion, et particulièrement en sa confession, où du commencement il fut si long-temps à pleurer, que ne pouuant parler il fallust luy dire qu'il taschast de reprimer ses larmes. Avec tout cela peut-estre qu'il retombera, il le craint et m'a prié de faire en sorte qu'il ne fust pas où est cette miserable femme qui luy a serui de pierre de scandale: ie luy ay dit que i'en escrirois à vostre Reuerence, et que s'il retomboit là bas, on le mettroit en prison. Il s'est accordé à cela tres-volontiers, et à demander encore pardon à ceux qui sont là bas, en vn mot à faire tout ce qu'on luy dira. A son exemple, le grand sorcier et quelques autres se sont conuertis, et confessez avec beaucoup de satisfaction de leur costé et du mien. Dieu leur donne à tous la perseuerance. A tant le Pere Buteux: ie prie tous

ceux qui liront cecy de recommander à Dieu particulièrement ce pauvre homme duquel nous venons de parler, car il peut seruir et nuire beaucoup à l'auancement de la Foy en ces contrées.

 CHAPITRE IX.

Du Seminaire des Hurons aux Trois Riuieres, et de leur prise avec celle du Pere Ioseph Bressany, par les Iroquois.

Le Seminaire des Hurons que nous entretenons icy a esté cette année extraordinairement heureux, et à parler humainement, extraordinairement malheureux: il a esté à vray dire extraordinairement heureux en ce qu'il a esté composé de six excellens Neophytes, dont les vns se sont singulierement perfectionnez en la Foy qu'ils auoient desia embrassée, les autres l'ont receuë avec de tres-bonnes dispositions, et tant les vns que les autres ont donné et receu toute sorte de satisfaction pendant tout le temps qu'ils ont seiourné avec nous.

Il a esté d'vn autre costé extraordinairement malheureux, en ce que ces pauvres Chrestiens sortans de nos mains sont tombez en celles des Iroquois, pour seruir de proye aux flammes et à leurs estomachs affamez de la chair et du sang de tous ces peuples qui nous escoutent. L'ay dit que ce Seminaire auoit esté en cette consideration extraordinairement malheureux humainement parlant, car nous devons adorer tous les desseins de la Prouidence diuine, et esperer qu'elle tirera sa gloire, et le bien de ces peuples des estranges afflictions dont elle les frappe. Peut-estre que l'accident qui est arriué à ceux-cy n'est qu'vn malheur imaginaire dans nos pensées, et vn veritable bonheur dans celle de Dieu, qui auoit attaché leur predestination à leur prise, et au genre de mort que ces Barbares leur auront fait souffrir. Nous auons sujet

de le coniecturer de la sorte par les témoignages qu'ils nous ont donnéz d'une parfaite probité, tandis qu'ils ont séjourné avec nous.

Quatre d'iceux estoient partis de leur pays dès l'Automne passée, pour venir hyuerner çà bas et y estre instruits à loisir, esperant de profiter beaucoup des bons exemples tant de nos François que des Sauvages Chrestiens, dont ils auoient appris la vertu et les bonnes mœurs par le rapport de leurs compagnons qui auoient hyuerné icy les années precedentes et qui en auoient esté grandement touchez. La crainte des Iroquois, de la faim et de plusieurs autres grands dangers et trauaux qu'il faut souffrir dans vn si long voyage, ne fut pas assez forte pour les empescher de venir chercher cette perle de l'Euangile, qui est preferable à tous les biens de la terre, et qu'on ne sçauroit achepter trop cherement, mesme avec la perte de la vie. Les deux autres estoient deux prisonniers qui vindrent se ietter entre nos mains apres s'estre eschappez de celles des Iroquois, qui les auoient tenus prisonniers, l'vn depuis la prise du Pere Iogues, par qui il fut baptisé, l'autre depuis la funeste défaite des Hurons aupres de Montreal, causée par vne insigne lascheté et trahison des Iroquois, qui ayant attiré les Hurons dans leur Fort sous pretexte de paix et amitié, en massacrerent les vns, et firent les autres prisonniers, à la reserue de fort peu qui se sauuerent tout nuds à Montreal.

Ces six Hurons se rendirent par vn heureux rencontre aux Trois Riuieres, au commencement de Nouembre apres s'estre saueuz de diuers hazards. Ils y trouuerent le Pere Brebeuf qu'ils cherchoient, et qui les receut dans nostre maison, et prit le soin de leur instruction et nourriture, assisté puissamment des liberalitez de Monsieur le Gouverneur, qui n'espargne rien en semblables actions, comme aussi de celle de Monsieur de Chamflour qui commande au Fort et habitation des Trois Riuieres, et mesme des reuerendes Meres Hospitalieres, qui estendent bien souuent leur

charité hors de l'enceincte de leur Hospital, particulièrement en faueur des Hurons.

Incontinent apres leur arriüée, ils s'appliquerent à apprendre les prieres et le Catechisme avec vne ardeur qui ne pouuoit prouenir que du saint Esprit ; les plus auancez aydoient les plus reculez, et ceux qui estoient plus ignorans reconnoissoient volontiers les plus sçauans pour leur maistres ; ils passoient dans ces commencemens la meilleure partie de la nuit à dire et repeter continuellement ce qu'ils auoient appris pendant la iournée. L'vn d'eux, qui auoit l'esprit plus grossier, et la memoire moins heureuse que les autres, desesperoit quasi au commencement de pouuoir rien apprendre ; neantmoins aydé de la grace de Dieu, et encouragé par les paroles du Pere et par les bons exemples et discours de ses compagnons, il perseuera si heureusement à se faire instruire, qu'il apprit non seulement les prieres et le Catechisme, mais encore plusieurs autres choses, non sans vn grand estonnement de soy-mesme. Ils assistoient tous les Dimanches au Catechisme qu'on faisoit aux François en la Chapelle, et bien qu'ils fussent assez aagez, ils auoient neantmoins vne singuliere satisfaction de respondre publiquement de ce qu'ils auoient appris pendant la semaine avec l'admiration des François et de nos Sauvages : enfin ils profiterent tant en l'espace de deux mois, et donnerent tant de tesmoignage de leur bonne volonté, que le Pere qui les instruisoit iugea à propos de confesser le Baptesme à ceux qui ne l'auoient pas encore receu, et suppléer les ceremonies aux autres ; ce qui se fit au grand contentement de ces bons Neophytes.

Depuis ce temps-là iusques au iour dedié à la memoire du glorieux saint Ioseph, ils se disposerent à la sainte Communion par des frequentes Confessions, et par vne telle innocence et probité de vie, que bien souuent le Pere qui gouuernoit leur conscience estoit obligé de leur faire redire des pechez de la vie passée pour auoir quelque matiere

d'absolution ; car apres s'estre examinez diligemment, vn chacun disoit ingenuëment et sans vanité : Pour moy, ie ne me souuiens point d'auoir offensé le souuerain Maistre de nos vies. Comment pourrions-nous l'offenser icy parmy tant de bons exemples et instructions ? Ce n'est point icy où demeure le méchant Oki, c'est dans nos villages que le Demon et le peché regnent ; si nous pouuions tousiours demeurer avec vous, nous serions heureux et nous espererions de conseruer tousiours l'innocence de nostre Baptisme ; c'est pour cela que nous sommes descendus icy, afin d'apprendre par vos discours et exemples à seruir Dieu : nous n'aurions point d'esprit si nous l'offensions parmy tant de faueurs que nous receuons de luy, car c'est luy qui nous fait tout le bien que vous nous faites.

Pendant tout l'Hyuer ils farent troublez de songes espouuantables, capables de les effrayer et les faire tomber dans leurs anciennes superstitions, s'ils n'eussent esté bien fermes en la Foy ; mais en cela comme en toute autre chose, ils auoient vne pratique familiere d'offrir tout à Dieu et se resigner entre ses mains : Seigneur, disoient-ils, vous estes le souuerain Maistre de nos vies, faites-en ce qu'il vous plaira, ie vous offre tout ce dequoy ces songes me menacent : ie suis prest de l'accepter, si vous en ordonnez de la sorte, il ne me peut arriuer que du bien en suivant vos ordres, car vous estes mon Pere, et vous m'aymez parfaitement. Ils ieusnerent tous six le Caresme tout entier, dans le desir qu'ils auoient de satisfaire à Dieu pour leurs pechez passez, et dans cette même consideration qui leur estoit fort familiere, ils taschoient à supporter ioyeusement toutes leurs peines. S'ils alloient à la chasse, s'ils alloient pescher sous les glaces, s'ils entreprennoient quelque voyage, ce qu'ils ont fait plusieurs fois pour nous faire plaisir pendant les rigueurs de l'Hyuer : Mon Dieu, disoient-ils, nous vous offrons cette peine et tout le mal que nous allons souffrir, c'est pour vous plaire et pour satisfaire à vostre iustice, pour nos pechez. Quel-

qu'vn d'eux ayant esté par deux fois mal traité par vn de nos François, il ne s'en vengea point et ne respondit aucun mot, ny ne s'en plaignit à personne, mais dit seulement en son cœur : Mon Dieu, j'accepte volontiers ce desplaisir, et ie vous l'offre de bon cœur en satisfaction de mes pechez, et à vostre gloire ; peut-estre luy ay-ie donné occasion de se fascher, encore bien que ie n'aye eu aucunement l'intention de le faire. C'est ainsi que ces braues Seminaristes que Dieu alloit disposant doucement à la mort ou à l'esclauage, s'entretenoient pendant l'Hyuer dans la pratique de plusieurs saintes et vertueuses actions.

Enfin le Printemps estant venu, et la riuere commençant à estre vn peu libre par le depart des glaces, ils resolurent de s'embarquer pour retourner en leur pays, promettans d'y parler hautement en faueur de la Foy, et de rendre leurs parens et compatriotes participans du mesme bonheur qu'ils auoient receu aupres de nous. En effect, il y auoit de grandes apparences qu'ils eussent fort auancé la Foy dans leur pays, estant desia quasi tous hommes faits et de bon esprit, bien instruits et grandement zelez pour la conuersion de leurs gens, parmy lesquels quelques-vns d'eux auoient beaucoup d'autorité, et particulièrement vn qui auoit esté desia choisi pour estre Capitaine de guerre ; outre cela ils deuoient parler auantageusement des François et de nos Peres, qui les auoient chargez de beaux presens et tesmoigné toute sorte d'affection. Mais toutes ces esperances ont esté vaines, et si nous n'en auons d'autres plus solidement establies sur la prouidence de Dieu, nous aurions sujet de craindre que l'accident arriué à nos Seminaristes ne gastast tous nos affaires dans les Hurons, au lieu de les auancer, ces peuples se pouuant figurer par tant de mauuais éuenemens ausquels nous donnons ce semble quelque occasion, que nous leur apportons tous ces malheurs, et que nostre compagnie est fatale à leur ruine et desolation ; s'ils n'ont pas ces pensées, c'est par vne speciale Pro-

uidence de Dieu qui pousse nos affaires en confondant nos inventions et industries, et en nous ouvrant d'autres voyes que nous ne connoissons pas. Tant y a que nos Neophytes s'embarquerent dans trois canots le 27. d'Avril avec le Pere Joseph Bressany Italien de Nation et natif de la Ville de Rome, que nostre Reuerend Pere General nous auoit enuoyé icy il y a deux ans, et vn ieune garçon François qu'on enuoyoit pour seruir nos Peres ; on ne croyoit pas qu'il y eust encore grand danger sur la riuere, et nos Hurons particulierement estoient dans cette pensée, que les glaces n'estans pas encore entierement parties, les Iroquois n'auroient pas eu le loisir de venir de leur pays, outre qu'ils s'imaginoyent que la Paix auroit desia esté concludé entr'eux et les Iroquois, suiuant vn pourparler qu'on auoit commencé sur ce sujet auant qu'ils partissent de leur pays ; ce qui nous obligea à hazarder plusieurs paquets pour nos Peres des Hurons, dans la necessité qu'ils souffrent apres tant de pertes.

Toutes ces assurances n'empescherent pas que le Pere et les Hurons ne se disposassent comme des personnes qui deuoient bien-tost mourir ; tous estoient resolu indifferemment à la vie ou à la mort, mais plus tost à la mort qu'à la vie, la diuine Prouidence leur donnant interieurement quelque presentiment de ce qui leur deuoit arriuer, non sans quelques indices exterieures, car le canot du Pere Bressany fit naufrage à vne lieuë des Trois Riuieres, en vn lieu où il n'y auoit aucun danger, et en vn beau temps ; le voisinage de la terre sauua tout ce qui estoit dedans, mais cét accident les arresta, et les obligea de coucher au deça de l'entrée du Lac, d'où estant partis le lendemain ; le froid et les grandes neiges qui tomberent les retarderent beaucoup et ne leur permirent pas de passer la riuere Marguerie, esloignée de six lieuës des Trois Riuieres ; où les Hurons ayant tiré quelques coups de fuzil sur des Oultardes, se firent reconnoistre par trente Iroquois qui n'estoient pas loin de là, et qui leur dresserent vn embuscade au

de là de la riuere, derriere vne pointe, laquelle ils deuoient doubler : si bien que le troisieme iour apres leur depart, le canot où estoit le Pere Bressany et qui alloit le premier, estant arriué à cette pointe, se vid incontinent attaqué par trois canots Iroquois, à la veuë desquels le Pere commanda qu'on ne combattist pas, la partie n'estant pas esgale ny en hommes ny en armes. Les ennemis s'approchent et se saisissent du Pere et des deux Hurons qui l'accompagnoient, et les declarent leurs prisonniers.

Cependant les deux autres canots Hurons taschent de se sauuer à la fuite, et desia ils estoient si esloignez qu'ils pensoient estre hors du danger, lors qu'ils apperceurent apres auoir doublé vne autre pointe, deux autres canots Iroquois bien armez qui les attaquent. A cette rencontre, vn de nos Hurons nommé Bertrand Sotrioskon voulut se seruir de son fuzil, mais il fut preuenü par vn Iroquois qui le coucha roide mort dans son canot, et espouuanta si fort les autres qu'ils se laisserent prendre sans autre resistance.

Les ennemis mettent pied à terre avec leurs prisonniers, rompent tous les paquets où estoient les necessitez de nos Peres, qui n'ont rien receu depuis trois ans, deschirent les lettres qu'on leur enuoyoit, partagent le butin esgalement et se jettent sur le corps de celui qui fut tué, luy arrachent le cœur de la poitrine, luy enleuent la cheuelure, luy coupent les leures et les parties les plus charnues des cuisses et des iambes, les font bouillir, et les mangent en presence des prisonniers ; mais tandis que ces Barbares traitoient ce corps de la sorte, il est croyable que Dieu couronnoit son âme de gloire dans le Ciel en recompense de sa Foy, pureté et innocence de laquelle le Pere qui gouuernoit sa conscience rend ce tesmoignage, que depuis son Baptesme il n'auoit iamais offensé Dieu griefuement, et qu'il auoit pratiqué plusieurs actions genereuses de vertu.

Ils ne firent alors aucun outrage au Pere Bressany, ny aux autres prison-

niers, qu'ils emmenerent en leur pays, à la reserve d'un qui se sauua à demy chemin, c'estoit Henry Stontrats homme meur d'aage et d'esprit, et tres excellent Chrestien, qui nous a raconté toutes les circonstances de leur prise, et nous a asseuré que les Iroquois n'auoient point encore despoüillé ny lié le Pere Bressany, et qu'ils luy auoient laissé son Breuiaire, et tout le petit meuble qu'il portoit sur soy, mais neantmoins qu'on menaçoit de le brusler à l'entrée du village, ayant esté donné en la place d'un fameux Iroquois tué fraîchement à Montreal par les François; à quoy ce bon Pere estoit tres-bien resolu, et s'en alloit, au rapport du Huron qui s'est eschapé, ioyeux et content, consolant et animant grandement ses compagnons. Il adiouste que depuis la fin de l'Huyer, en moins d'un mois, dix bandes de guerriers Iroquois estoient parties de leur pays pour venir en guerre contre les François, Algonquins et Hurons: les deux premieres estoient allées au Sault de la Chaudiere, lieu fameux par les embuscades des Iroquois et defaites des Hurons; la troisieme au pied du long Sault; la quatrieme au dessus de Montreal; la cinquieme dans l'Isle mesme de Montreal, et celle-cy estoit composée de 80. guerriers qui furent trois iours en embuscade guettant les François de cette habitation, lesquels les ayant aperceus et attaquez genereusement, enfin apres vne longue resistance en laquelle ils tuerent quelques-vns de ces Barbares et en blessèrent plusieurs, furent contrainsts de se retirer, apres auoir perdu cinq hommes de trente qu'ils estoient, dont trois furent tuez et deux emmenés prisonniers qui depuis furent bruslez tous vifs pendant quatre iours avec des cruautez espouuantes; la sixieme bande composée de 40. guerriers auoit marché vers la riuere des Prairies, où elle surprit vne bande d'Algonquins qui furent tous emmenés prisonniers, la pluspart incontinent bruslez au village des Iroquois; la septieme est celle qui a pris le Pere Bressany et nos Hurons, dans laquelle outre les Iroquois il y auoit six Hurons et 3. de la Nation

des Loups, qui sont naturalisez Iroquois; la huitiesme est vne compagnie de 30. qui rencontra nos prisonniers en chemin, et coupa vn doigt à Henry qui depuis s'est sauué, et vn autre à Michel Atioksendoron, et espouuanta le Pere sans luy faire neantmoins aucun mal. Cette bande qui venoit en guerre aux Trois Riuieres deuoit laisser vne lettre qu'elle auoit receuë du Pere Bressany au bout d'un baston sur le bord du grand fleuue, mais on n'a rien trouué sinon le canot du dit Pere qui auoit esté donné à cette bande, et depuis fut laissé et reconnu pres des Trois Riuieres. La neuuiesme est vne autre qui a paru à Richelieu, et la dixiesme est allée du costé des Hurons, outre plusieurs autres qui sont parties ou qui partiront par apres, voila ce que rapporte ce Huron eschapé, lequel s'estant embarqué peu de temps apres avec quelques autres fraîchement descendus de leur pays, est tombé de-rechef avec tous ses compagnons entre les mains des Iroquois, lesquels ne manqueront pas de le faire mourir à leur façon, tant parce qu'il auoit desia esté destiné à la mort dés sa premiere prise, qu'en vengeance d'un autre Iroquois tué à Montreal, tant à cause de sa fuite, qui est vn crime parmy eux qu'ils ne pardonnent pas.

Telle a esté l'issuë de nostre Seminaire des Hurons, qui nous seroit bien sensible, tant à cause de la perte de ces bons Neophytes que nous cherissions tendrement pour leur vertu, qu'à cause des grandes esperances que nous donnoit leur zele, pour l'auancement de la Foy, n'estoit que nous auons vne grande confiance en la prouidence de Dieu, qui fera reüssir cét accident et au bien de ces paaures prisonniers et à celui de leur nation, par des voyes que nous ne scauons pas: nous ne pouuons neantmoins que nous ne regretions la perte du Pere Bressany, excellent ouurier en ces Missions, et duquel nous attendions beaucoup, si toutesfois on peut regretter avec raison la condition d'une personne qui souffre avec plaisir de grandes choses pour vne si belle occasion. Il a pleu à Nostre Seigneur de

nous rendre le Pere Iogues, il nous a osté le Pere Bressany, sa volonté soit faite, il est le Maistre de nos vies et de nos libertez. Ce nous sera tousiours vn grand honneur de les pouuoir sacrifier à sa gloire.

Nous estions pour estre priuez de la connoissance de tout ce qui est arriué au Pere Bressany depuis sa prise, si nous ne l'eussions appris d'une personne digne de foy, qui a esté tesmoin oculaire de tout ce qu'il a souffert pendant sa captiuité. Cette premiere rencontre dont il est fait mention cy-dessus, s'étant ainsi passée, les Iroquois trauererent le Lac de saint Pierre et menerent coucher les prisonniers en vn lieu bien humide, mais fort retiré, où le Pere avec ses compagnons, tous liez et garrottez, passerent la nuit sans autre abry que le Ciel, et autre liet que la terre, ce qui leur fut ordinaire toutes les nuits pendant le voyage. Le lendemain on le fit embarquer, et apres deux iours de nauigation ils rencontrerent vne autre bande d'Iroquois, qui tout ioyeux de cette prise, deschargerent quelques coups de bastons sur le Pere, et le menacerent de quelque plus rude traitement. Ceux-cy ayant raconté aux autres la mort d'un de leurs compagnons des plus considerables, arriué à Montreal, furent cause qu'on n'espargna plus le Pere, qui apres deux iours de nauigation se mit à terre, et chemina six iours pieds nuds au trauers des bois, des brossailles et des marets, à ieun iusques vers les quatre heures du soir qu'on faisoit halte pour prendre vn peu de repos ; mais on n'en donnoit guere au Pere, qui tout mouillé de la pluye, des neiges fonduës, des torrens et des fleues qu'il falloit trauerer, estoit obligé à toutes les charges de la cuisine : on l'enuoyoit à l'eau et au bois, et s'il ne faisoit bien, ou s'il n'entendoit ce qu'on luy disoit, les coups de baston ne luy manquoient pas, non plus qu'à toutes les rencontres qu'il faisoit des Chasseurs et Pescheurs. Les six iours expirez, il se fallut embarquer sur le Lac des Iroquois, qu'ils trauererent en 8. iours, puis ayans mis pied à terre

cheminerent encore trois iours, le quatriesme iour qui estoit le quinzieme de May, sur les trois heures du soir estant encore à ieun, ils arriuerent à vn lieu où il y auoit pres de 400. Sauuages cabanez pour la pesche. A deux cents pas enuiron loin des cabanes, le Pere fut despoüillé tout nud, et les Sauuages s'estans rangez en haye de part et d'autre, armez de bastons, on luy commanda de marcher le premier au milieu de cette troupe : il n'eut pas plus tost commencé à leuer le pied, qu'un des Iroquois prit sa main gauche, et avec vn cousteau y fit vne grande fente entre le doigt annulaire et le petit doigt, et puis les autres deschargerent sur luy vne gresle de coups de bastons et le conduisirent de la sorte iusques aux cabanes. Là ils le firent monter sur vn eschaffaut, esleué de terre d'enuiron six pieds, tout nud, trempé dans son propre sang qui couloit quasi de toutes les parties de son corps, exposé à vn vent froid qui glaçoit le sang sur sa peau, et luy commanderent de chanter pendant le festin que l'on fit à ceux qui auoient amené les prisonniers ; le festin acheué, les guerriers se retirerent et laisserent le Pere avec ses compagnons entre les mains des ieunes gens, lesquels les firent descendre de l'eschaffaut, où ils auoient esté deux heures exposez à la risée de ces Barbares. Estans descendus, on les fit danser à leur mode, mais parce que le Pere ne le faisoit pas bien, ils le frappoient, ils le piquoient et luy arrachioient les cheveux ; cinq ou six iours se passerent dans ces passe-temps. Quelqu'un par compassion luy ayant ietté quelque lambeau de sostanne pour se couvrir, il s'en seruoit le iour, mais sur le soir on luy ostoit, et s'amassant autour de luy, l'un le piquoit d'un baston fort aigu, l'autre le brusloit avec vn tison, d'autres le cauterisoient avec des calumez tous rouges de feu, les enfans iettoient sur luy de la cendre chaude et des charbons ardents, puis le faisoient marcher à l'entour du feu, où ils auoient fiché de petits bastons pointus, et semé de la cendre rouge et du feu ; d'autres luy arrachioient la barbe et les cheveux,

et chaque nuit on recommençoit ce beau ieu, et on luy brusloit à la fin quelque ongle ou quelque doigt, enuiron l'espace d'un demy quart-d'heure ; vn soir on luy brusloit vn ongle, vn autre soir le premier artere d'un doigt, vn autre le second, ainsi ils luy appliquèrent le feu aux doigts plus de dix-huict fois, et luy percerent le pied gauche avec vn baston, et cependant il falloit chanter ; ce petit ieu duroit bien iusques à deux heures apres minuict, et lors ils le laissoient-là à platte terre en lieu où la pluye tomboit en abondance, n'ayant pour couuerture qu'une petite peau qui ne couuroit pas la moitié de son corps : vn mois entier s'est passé de la sorte.

De ce lieu il fut conduit au premier Bourg des Iroquois, et souffrit plus en ce voyage qu'au precedent, estant blessé, foible, mal vestu, peu nourri, et la nuit exposé à l'air et lié à vn arbre ; de sorte qu'au lieu de dormir il ne faisoit que trembler de froid. Estant arriué au premier Bourg, il y fut receu à grands coups de bastons qu'on luy donna sur les parties du corps les plus sensibles ; mais les coups furent si grands qu'il tomba par terre à demy mort ; ils ne laissoient pas pourtant de le frapper sur la poitrine et à la teste, et l'eussent assommé si vn Capitaine ne l'eust traîné sur l'échaffant qu'on auoit dressé comme en la premiere rencontre. Ce fut icy qu'on luy couppa le poulce gauche et deux doigts de la main droite, luy ayant auparauant fendu la main entre le second doigt et celui du milieu ; en mesme-temps suruint vne grande pluye accompagnée de tonnerre et d'esclairs, qui donna sujet aux Sauvages de s'enfuir, et ainsi le laisserent-là tout nud. La nuit s'approchant, on le fait venir dans vne cabane, on luy brusle le reste des ongles et quelques doigts des mains, on luy tordit ceux des pieds, on le força à manger de l'ordure et le reste des chiens, sans luy laisser aucun repos.

Après qu'on l'eust tourmenté de la sorte dans ce Bourg, on le mene à vn autre esloigné de deux ou trois lieuës, où estant arriuez, on luy fait souffrir

derechef les mesmes tourmens, et de plus on le pend par les pieds avec des chaisnes, et puis l'ayant despendu, on luy lie des mesmes chaisnes les mains, les pieds et le col ; sept iours se passerent de la sorte, et y adiousterent de nouueaux tourmens, car ils le firent souffrir en des lieux et en des façons que la bien-seance ne permet pas d'écrire. On luy versoit du sagamité sur le ventre, et puis pour manger ce sagamité on appelloit les chiens, qui le mordoient en le mangeant. Toutes ces souffrances le mirent en tel estat qu'il deuint si puant et infect que chacun s'esloignoit de luy comme d'une charogne, et on ne l'approchoit que pour le tourmenter, il estoit plein de pus et d'ordure, et les vers fourmilloient dans ses playes : apres tout, à peine pouuoit-il trouuer quelqu'un qui luy donnast vn peu de bled d'Inde cuit dans l'eau. Les coups qu'il auoit receus luy auoient causé vne apostume à la cuisse qui luy empeschoit son repos, qui d'ailleurs estoit bien trauersé par la dreté de la terre sur laquelle il estendoit son corps qui n'auoit plus que la peau et les os ; il ne scauoit comme il pourroit ouurir son apostume, mais Dieu conduisant la main d'un Sauvage qui auoit dessein de luy donner trois coups de cousteau, fit en sorte que ce Sauvage le frappa iustement dans l'apostume, d'où il sortit du pus et du sang en abondance et ainsi le guerit. Qui eust iamais creu qu'un homme peut tant souffrir sans mourir, abandonné *in terra aliena, in loco horroris et vastæ solitudinis*, sans langue pour se faire entendre, sans amis pour se consoler, sans Sacremens et sans aucun remede pour adoucir ses maux. Il ne scauoit pas pourquoy les Sauvages differoient tant sa mort, si ce n'estoit peut-estre pour l'engraisser deuant que de le manger, mais ils n'en prenoient pas les moyens. Enfin le 19. de Iuin, les Iroquois s'assemblerent de tous les Bourgs au nombre de 2000. dans le Bourg où estoit le Pere, qui croyoit que ce iour seroit le dernier de sa vie ; apres l'assemblée, il pria le Capitaine qu'on luy changeast le tourment du feu en vn

autre, que pour la mort il la receuroit volontiers. Non seulement tu ne souffriras pas le feu, luy repartit ce Capitaine, mais qui plus est tu n'en mourras pas, la resolution en est prise. Je ne sçay comme ils la prirent, mais bien sçay-je qu'eux-mesmes s'estonnoient apres de leur resolution sans sçavoir pourquoy, comme les Hollandois et le bon Coasture qui fut pris il y a deux ans avec le Pere Jogues, et qui n'a veu le Pere Bressany qu'apres sa deliurance, l'ont rapporté.

Cette resolution prise, ils le donnerent avec toutes les ceremonies du pais, à vne bonne femme, dont le grand pere auoit esté tué autrefois dans vne rencontre par les Hurons ; cette femme le receut, mais ses filles ne le pouoient souffrir, tant il faisoit horreur. Je ne sçay si ce fut cela qui porta la mere à songer à sa deliurance, ou bien quelque compassion qu'elle eust de luy, ou plus tost que le voyant inutile au trauail pour la mutilation de ses doigts, elle se persuada qu'il luy seroit à charge ; tant y a qu'elle commanda à son fils de le mener aux Hollandois, et tirant d'eux quelque present le remettre entre leurs mains, ce que le fils executa fidelement.

Mais auparauant que de partir le Pere eut cette consolation de baptiser vn Huron qu'on menoit au supplice, qui luy demanda avec instance le Baptesme auparauant que de mourir, ce que le Pere luy accorda, sçachant qu'il auoit receu de nos Peres vne suffisante instruction ; mais il ne se peut faire si secrettement que les Iroquois ne s'en apperceussent, c'est pourquoy ils l'obligerent de sortir et de l'abandonner. Apres qu'il fut mort, ils apporterent ses membres en la cabane où estoit le Pere, et les ayant fait cuire, les mangerent en sa presence, et mirent la teste du mort à ses pieds, luy demandant : Hé bien, que luy a seruy le Baptesme ? Si le Pere eust peu s'expliquer en leur langue, ce luy estoit vne belle occasion pour les instruire ; ce luy fut neantmoins vne consolation bien sensible de s'estre trouué là si à propos pour le bon-heur de ce pauvre Sauvage. Il partit peu

apres en compagnie de ce ieune Sauvage fils de cette bonne veufue, qui le mena aux Hollandois, lesquels le receurent avec beaucoup de bien-veillance et contenterent le Sauvage au dessus de ses esperances, donnerent des habits au Pere, et apres l'auoir retenu quelque temps pour reparer ses forces le firent embarquer. Il arriua à la Rochelle le quinzieme de Novembre de l'année 1644. en meilleure santé qu'il n'eust iamais, depuis qu'il est de nostre Compagnie.

CHAPITRE X.

De la prise de trois Iroquois.

Vne escotiade de soixante Hurons estant descenduë vers les François à dessein de combattre les Iroquois s'ils les auoient à la rencontre, arriua iusqu'aux Trois Riuieres sans trouver aucun ennemy ; mais ils n'y furent pas long-temps qu'on leur rapporte que quelques canots auoient paru dans le Lac de saint Pierre qui n'est qu'à deux lieuës au dessus des Trois Riuieres ; ils y courent aussi-tost accompagnez de quelques Algonquins qui voulurent estre de la partie ; n'ayant trouué que des marques et des vestiges de l'ennemy, ils montent plus haut et donnent iusqu'à Richelieu, qui est sur l'emboucheure de la riuiere des Iroquois. Estans arriuez en cette habitation, quelques-vns se reposerent, d'autres se doutans que les Iroquois ne seroient pas loin, s'embarquerent la nuict sur cette riuiere pour les aller chercher. Ils passent au trauers des sentinelles Iroquoises sans estre aperceus : trente Iroquois estoient comme en garde au dessous de leur gros, pour descourir si quelques François ou quelques Sauvages de nos allies ne paroïtroient pas sur l'eau ou sur la terre. Comme la nuict estoit obscure, ils ne descourirent point ces ieunes guerriers qui montoient contre le courant de la

riuiere pour aller descourir l'ennemy ; ils entr'ouïrent neantmoins quelque bruit, ces Hurons s'estans donc auancez, apperceurent quantité de feux dans les bois ; ayant reconnu qu'ils estoient ennemis, et coniecturans au nombre de leurs feux que la partie n'estoit pas esgale, ils se retirerent vn peu pour consuller ce qu'ils feroient. Faisans halte, ils entendirent derriere eux deux canots qui voguoient à force de rames ; ils furent bien estonnez, comme ils ne les auoient pas veus passans au milieu d'eux.

C'estoit l'embuscade de ces trente Iroquois, qui se doutans qu'il y auoit quelqu'vn sur la riuiere, en vouloit auoir connoissance ; voila donc nos Hurons entre le gros de leurs ennemis et ces deux canots bien armez. Ils tournent visage contre ceux-cy, et se battent à coups d'Arquebuses et de flesches sans grand effect, pource qu'il estoit nuit, ces deux canots se retirans avec leur gros. Vn Huron qui auoit esté pris en guerre par les Iroquois et qui auoit pris party avec eux, les quitta à la faueur de la nuit, et courant sur le bord de la riuiere, appelle les Hurons, qui estoient en doute s'ils retourneroient au combat. Apres quelque desfiance de cét homme, ils l'approchent ; il s'escrie qu'il est de leur Nation, et qu'il desire se sauuer avec eux : Combien estes-vous icy, leur demanda-il ? Nous ne sommes que soixante, respondent les Hurons ; sauuez-vous, repart-il, car outre les canots que vous auez rencontrez, qui faisoient trente Iroquois, il y en a vne centaine cachez tout proche d'icy. Il ne comptoit pas ceux qui estoient espars çà et là par brigades du long de la grande riuiere. Vn autre Huron qui s'estoit caché sur le bord du bois, et qui auoit presté l'oreille aux Iroquois, leur dit que dix de cette bande de trente s'estoient destachez pour aller à la chasse des François ; ces dix chasseurs estoient tout proche du Fort de Richelieu, cachez derriere des brossailles et des arbres, où ils attendoient que les François sortissent le matin pour aller visiter des rets tenduës bien proche de leur fort. Ces guerriers

sçachant cela, s'en vont pour reconnoistre cette embuscade ; l'ayant decouuerte, ils taschent de l'environner ; mais ces espions se voyans descouverts, se leuent comme vne volée de Perdrix effarées. N'ayant pas ny l'aisle, ny les pieds assez forts pour se sauuer tous, il en tomba trois entre les mains de nos Hurons, lesquels en donnerent vn aux Algonquins, qui commencerent à le traicter d'vne façon estrange ; comme il y auoit quantité d'ennemis à l'entour de Richelieu, ne croyant pas estre en assurance, ils s'embarquerent tous tant Hurons qu'Algonquins pour descendre aux Trois Riuieres, où ils amenerent leurs prisonniers en triomphe. Le 26. de Iuillet sur les 4. heures du matin, on vit des Trois Riuieres vn canot qui suiuoit le courant de l'eau, et s'estant approché à la portée de la parole, on entendit la voix lugubre d'vn Algonquin qui crioit que l'vn des Hurons qui estoient venus en guerre, estoit mort ; mais il s'estoit trompé. Il est bien vray que l'vn de ces trois Iroquois, lors qu'on le prit, auoit donné vn coup de cousteau au Huron qui le saisit, et qu'on croyoit que le coup fust mortel, mais il ne l'étoit pas, quoy qu'il eust le poulmon fort offensé et qu'il en sortist vne partie, que le chirurgien couppa, et chose estrange, l'ayant iettée par terre, vn Huron la ramassa, la fit griller et la donna à manger à cét homme blessé, qui l'aualla en chantant : voila vne medecine bien extraordinaire.

Bien-tost apres, on ouyt de loin des voix d'allegresse ; on vit paroistre sur la grande riuiere douze ou quinze canots, qui s'en venoient doucement au gré de l'eau, portant enuiron quatre-vingts soldats qui frapportoient de leurs auirons sur le bord de ces canots, chantans tous ensemble, et faisans danser les prisonniers à la cadence de leurs voix et de leur bruit ; ils estoient tous assis dans ces petits batteaux d'escorce, excepté les trois pauures victimes, qui paroisoient par dessus les autres, qui chantoient aussi courageusement que les victorieux, faisans paroistre au bransle de leur corps et au regard de leurs yeux

que le feu et la mort qu'ils attendoient, ne leur faisoient point de peur.

Tout le monde sortit pour voir ce Triomphe de Sauvages ; la joye possedoit l'âme des vainqueurs, et la douleur affligeoit les vaincus. Ayant tous mis pied à terre, on les mené dans les cabanes des Algonquins : quelques-vns se jettent sur celuy qu'on leur auoit donné, ils luy arrachent les ongles, luy coupent plusieurs doigts, luy bruslent les pieds avec des pierres ardentés. Monsieur de Chamflour qui commande en cette habitation, leur enuoye dire qu'ils s'arrestent, qu'il faut donner aduis à M. le Cheualier de Montmagny, Gouverneur du pays, de la prise de ces prisonniers, et que l'affaire est d'importance.

A peine peut-on empescher la rage de ces esprits vindicalifs au dernier point ; car ce pauvre miserable ayant esté donné en la place d'un braue Algonquin pris et bruslé des Iroquois ; tous ceux qui aimoient cét homme mort ; deschargeoient leur colere sur ce demy-viuant.

Monsieur le Gouverneur estant arrivé, assembla les principaux Algonquins ; mais comme leur vengeance auoit desia destiné cette victime au feu, ils responderent que c'estoit fait de sa vie, que le bucher estoit desia préparé, qu'ils le traiteroient à la façon qu'ils sont traitez par les Iroquois quand ils tombent entre leurs mains ; en effet, il auroit esté bruslé la mesme nuict, si Monsieur de Montmagny ne leur eust fait parler d'un bon accent. On arresta donc la violence de leur fureur, et tacitement on conseilla aux Chrestiens de représenter à leurs compatriotes l'importance de l'affaire, et qu'on pouuoit traiter de paix par l'entremise de ces captifs, que la paix estoit le bien et le salut de tout le païs. Cette premiere furie estant apaisée, ils se rendirent plus traitables.

On parle aussi aux Hurons de rendre leurs prisonniers ; mais ils font la sourde oreille. Quelques Sauvages voyans les desirs de Monsieur le Gouverneur, luy font entendre leur façon de deliurer leurs prisonniers : ils luy presentent trente-deux ou trente-trois brins de

paille, disans qu'un pareil nombre de presens parleroit plus efficacement pour la deliurance de ces prisonniers, que les bouches les plus éloquentes du monde, et que c'est ainsi que se comportoient ceux qui vouloient faire la paix. En effet, les festins, les presens et les harangues font tous les affaires des Sauvages. Monsieur de Montmagny voyant cela, fit estaller dans la cour du fort par un beau iour, trois grands presens, composez de haches, de couuertures, de chaudieres, de fers de flesche et de choses semblables ; là dessus, il fait appeller les Chefs et les principaux des Algonquins et des Hurons, qui estoient pour lors aux Trois Riuieres. Ayans pris place chacun de son costé, il leur fit expliquer par son Truchement ce que vouloient dire ces presens. Il les auoit desia fait presser puissamment, et leur auoit représenté par de fortes raisons qu'il estoit tres important qu'ils fissent la paix avec leurs ennemis, et que l'unique moyen estoit de renuoyer un de ces captifs, qui disposeroit ses compatriotes à un bon accord et à une bonne paix entre toutes ces Nations. Les Algonquins qui s'estoient montrez si fascheux au commencement, firent apporter leur prisonnier qui ne pouuoit plus marcher, et l'un de leurs Capitaines prenant la parole, dit qu'ils vouloient viure en bonne intelligence avec les François, veu mesmement que plusieurs d'entre eux estoient de mesme creance, qu'ils ne pouuoient rien refuser à Monsieur le Gouverneur, qu'ils nommoient leur Capitaine, que ce n'estoit pas les presens qui les portoit dans cette obeissance, mais le desir que le païs fust libre, et que tous les peuples iouissent d'une profonde paix. Ils ne laisserent pas de prendre ce qui estoit destiné pour la deliurance du prisonnier ; vray est que la pluspart de ces dons n'estoit pas pour eux, mais pour essayer les larmes des parens de celui à l'âme duquel deuoit estre sacrifiée cette pitoyable victime, qui se voyant eschappée du feu qu'on luy auoit préparé, denoroit des yeux son liberateur, repetant plusieurs fois ce nom que ces peuples luy ont donné,

Onontio, Onontio, c'est à dire, grande montagne, grande montagne, repandant sa ioye et produisant toutes ses actions de graces par vn seul mot, qui en vaut dix mille.

Quant aux Hurons, la veuë des presens ne les toucha point ; au contraire, ils tesmoignerent de la tristesse, estans fâchez de ne pouoir accorder ce qu'on leur demandoit avec tant de presse et tant de raisons. Vn de leurs Capitaines se leuant, s'escria tout fâché : Je suis homme de guerre et non pas vn marchand, ie suis venu pour combattre, et non en marchandise ; ma gloire n'est pas de rapporter des presens, mais de ramener des prisonniers, et partant ie ne puis toucher à vos haches ny à vos chaudieres ; si vous auez tant d'enuie d'auoir nos prisonniers, prenez-les, l'ay encore assez de cœur pour en aller chercher d'autres ; si l'ennemy m'oste la vie, on dira dans le païs qu'Onontio ayant retenu nos prisonniers, nous nous sommes iettez à la mort pour en auoir d'autres. Celuy-cy ayant ietté son feu, vn autre Capitaine qui est Chrestien, nommé Charles, parla bien plus modestement. Ne te fâche pas, Onontio, dit-il à Monsieur le Gouverneur ; ce n'est pas vne desobeissance qui nous fait agir de la sorte, mais la crainte de perdre l'honneur et la vie. Tu ne vois icy que de la ieunesse, les anciens de nostre païs determinent des affaires ; si on nous voyoit retourner au païs avec les presens, on nous prendroit pour des marchands auaricieux, et non pas pour des guerriers. Nous auons donné parole aux Capitaines des Hurons, que si nous pouuions prendre quelques prisonniers, que nous les leur remettions entre les mains : tout de mesme que ces soldats qui t'enuironnent te rendent obeissance, aussi faut-il que nous autres rendions nos deuoirs à ceux de qui nous dependons. Le moyen de souffrir le blasme de tout vn païs, qui sçachant que nous auons pris des prisonniers, ne verra que des haches et des chaudieres. Les presens que tu nous fais sont plus grands qu'il ne faut pour mettre ces hommes en liberté, et ton desir seul suffiroit

pour les auoir si la crainte d'estre tenus pour des âmes lasches et pour des étourdis qui n'obeissent pas à ceux qui les commandent, ne nous portoit à les conduire iusqu'au païs. Vous me direz que les Algonquins ont donné leur prisonnier, et que nous pouuons donner les nostres ; ie responds que les principaux des Capitaines Algonquins sont icy, que ceux qui concluent leurs affaires sont presens, et qu'ils ne dependent de personne, et ainsi leur action ne peut estre improuuee ; mais la nostre sera condamnée, et on nous regardera comme des gens sans esprit d'auoir déterminé d'vne affaire de telle consequence sans auoir consulté les anciens du païs. Vous monstrez par vos raisons, que la paix est desirable, que c'est le bien du païs que la riuiere soit libre : nous sommes dans les mesmes pensées ; c'est pourquoy nous n'auons fait aucun mal à nos prisonniers, nous les traitons doucement, desirant de les auoir pour amis ; nous esperons bien que nos Capitaines ne contrarieront pas les volontez d'Onontio, ils accorderont quelque chose à nos desirs ; quand nous leur dirons que nous voulons la paix, ils ne nous feront pas rougir ; mais si nous traitions cette affaire sans leur auoir représenté ces prisonniers, ils nous couuroiroient le visage de honte. Il n'y va pas seulement de nostre honneur, mais encore de nostre vie ; le bruit est que la riuiere est pleine d'ennemis, si nous en rencontrons de plus forts que nous, aussi-tost nous ferons leuer debout nos prisonniers et nous leur ferons déclarer tout haut le bon traitement qu'Onontio leur a fait, les grands presens qu'il a offerts pour leur deliurance, et les bonnes volontez que nous auons pour eux ; ils tesmoigneront que nous ne leur auons fait aucun mal, que nous les menons au païs pour traiter de la paix, et ainsi nos captifs nous sauueront la vie dans ce mauuais rencontre.

Cette harangue prononcée d'vne façon affable et serieuse, fortifiée de toutes ces raisons et de plusieurs autres, qui sont eschappées de ma memoire, fit répondre à Monsieur le Gouverneur qu'il

n'auoit que faire des prisonniers sinon pour traiter la paix, et que si les Hurons la vouloient traiter, qu'il estoit content, mais qu'ils ne manquassent pas de parole en choses si importantes.

En suite de ces discours, on fit venir les deux autres prisonniers ; on leur fait ietter les yeux sur ces presens qu'on faisoit pour leur deliurance ; on leur declare combien grande estoit la bonté des François, et qu'Onontio les traittoit bien d'une autre façon qu'ils n'auoient traité ses gens qu'ils auoient pris : ayans aduoué que cela estoit vray, l'un d'eux se leue au milieu de toute l'assemblée, et auançant deux pas avec ses liens, il enuisage le Soleil, puis rabbaissant ses yeux sur les assistants avec vn regard tout plein d'assurance, il s'écrie parlant à Monsieur le Gouverneur : Ce sera ce Soleil, ô Onontio, qui rendra tesmoignage de tes bontez en nostre endroit, et qui descourrira par tout tes liberalitez. Puis se tournant du costé de son pays : Escoutez moy, dit-il, vous qui commandez dans le país des Iroquois, vous Capitaines de ma chere patrie, prestez moy l'oreille, soyez bons et courtois doresnauant, et taschez de reconnoistre par effect ce que les François ont offert pour ma deliurance, et encore que ie meure, ne soyez pas ingrats. Non, non, repartit vn Capitaine Huron, tu n'en mourras pas ; comme nous ne sommes point dans la volonté de t'oster la vie, tu ne dois pas estre dans le desespoir de iouir bien-tost de la liberté ; tu arriueras sain et sauf dans le país des Hurons, et tu en sortiras sans souffrir aucun mal ; nous esperons te ramener icy avec ton compagnon, afin d'applanir la terre, et de rendre douce toute la grande Riuiere. Prenez tous deux courage, et n'oubliez iamais ce que les François ont fait pour vous.

Le resultat de ces conseils ou assemblées fut, qu'on creut que si les Hurons entreprenoient de traiter la paix, qu'ils le feroient plus efficacement que les François, ayant plus de connoissance que nous des façons d'agir des Sauvages ; la seule vengeance et la rage de quelque

particulier est à craindre, car vne fantaisie fera descharger vn coup de hache sur ces prisonniers, et voila toutes les esperances de la paix à bas, Dieu veuille conduire cette affaire pour sa plus grande gloire.

Enfin ces Hurons estans prests de retourner en leur país, Monsieur le Gouverneur, voyant que les Iroquois prenoient ou massacroient quasi tous ceux qui descendoient vers les François, leur donna plus d'une vingtaine de braues Soldats du nombre de ceux que la Reyne a fait passer cette année en ce país cy, lesquels sont montez avec eux pour hyuerner dans leurs bourgades, et pour leur seruir d'escorte l'an prochain quand ils voudront descendre à Kebec. Croiriez vous bien que quelques-vns de ces Soldats, qui auoient esté autrefois assez mauuais garçons, nous tesmoignerent que ce n'estoit pas le lucre ny l'esperance d'aucun gain qui leur faisoit entreprendre vn voyage où ils trouueront à qui parler pour les difficultez du chemin ; mais ils protestoient que le desir de trauailler de leur mestier pour la Foy et de donner leur vie pour vn si grand suiet, les portoit à se confier à ces barbares ; il est vray que le R. Pere Iean de Brebeuf est remonté avec eux, il entend la langue Huronne, il les soulagera beaucoup, aussi bien que le Pere Leonard Garreau et le Pere Noël Chabanel, qui s'en vont en ces quartiers là pour aider à la conuersion des Algonquins, voisins des Hurons, qui demandent instamment qu'on les enseigne ; mais on ne peut pas satisfaire à tous ces paaures peuples ; les Iroquois, et les grandes dépenses en vn país si esloigné apportent de grands obstacles au salut de ces âmes abandonnées.

CHAPITRE XI.

Des bons deportemens des Atikamegues.

De toutes les nations que nous cultivons icy, nous n'en reconnoissons point

qui ait plus d'inclination et de disposition à la Foy, que celle des Atikamegues. Quoy que ce soit la moins instruite, c'est celle neantmoins qui nous donne de plus solides marques d'une bonté vrayement Chrestienne. Le petit nombre des ouuriers Euangeliques que nous auons icy, et la multitude des Residences et Missions qui nous occupent, n'a pas permis qu'on les allast voir en leur pais, et depuis deux ans qu'ils partirent de Sillery, ils n'ont paru qu'aux Trois Riuieres et en passant. Neantmoins dans ce defaut d'instruction et assistance spirituelle, ils ont conserué la Foy et la ferueur de leur pieté, le saint Esprit suppleant à nostre defaut et leur seruant de Maistre, comme il est aisé à iuger par les bons sentimens et actions dans lesquelles ils ont perseueré depuis leur depart de Sillery. En voicy quelques particularitez.

Aucun d'eux n'a oublié les prieres qu'on leur auoit enseignées, et ceux là mesme qui ne les scauoient pas, les ont apprises. Ils ont gardé les Dimanches aussi religieusement que s'ils eussent esté parmi les François. Dés le Samedi au soir on donnoit l'ordre pour solemniser ce saint iour avec tout le respect possible. Vn des principaux Chrestiens crioit hautement par les cabanes qu'un chacun fist sa petite prouision de bois, et preparast tout ce qui luy estoit necessaire pour le iour suiuant, afin qu'on ne fust pas obligé de le violer par aucun trauail qui fust defendu. Le Dimanche matin, ils s'assembloient tous dans vne cabane, et pendoient à vne perche plantée au milieu, vn Crucifix en bosse, qu'un chacun adoroit les genoux en terre et les mains iointes, avec autant de respect comme s'ils eussent esté deuant l'Autel où se garde le saint Sacrement. Ils disoient là deuotement tout ce qu'ils scauoient de prieres, apres lesquelles ils recitoient ensemble hautement tout le chapelet, et puis vn chacun se retiroit chez soy. Que si quelqu'un n'auoit rien à manger, il eust plus tost ieusné tout ce iour que d'aller à la pesche ou à la chasse, bien qu'on leur eust enseigné que Dieu ne les obligeoit

pas à ces rigueurs. Vne bonne femme ne pouuant discerner de deux iours quel estoit celuy du Dimanche, pour ne se tromper pas, ne trauailla point pendant ces deux iours, et s'imposa cette penitence pour vne faute innocente, de reciter à chacun de ces deux iours deux fois le chapelet, et les passer tous deux sans rien manger.

Vn autre Sauvage donna aussi assez à connoistre l'estat qu'il faisoit du saint Dimanche, et le desir qu'il auoit de l'honorer. Passant vn saut avec sa famille, il fut emporté par la violence du courant, et eut bien de la peine à se sauuer avec ses enfans ; son meuble et par consequent tout son bien fut englouty dans les ondes. Ce n'est pas ce qu'il regrette le plus ; son papier qui luy seruoit de Calendrier pour reconnoistre les Festes, luy est plus à cœur que tout le reste. Mais c'en est fait, il est perdu, que ferons-nous, dit-il à sa femme qui n'estoit pas encore Chrestienne ? Ayons confiance en Dieu, taschons de prendre quelques Castors en chassant, et puis nous descendrons aux Trois Riuieres ; le Pere qui y est nous donnera vn autre Massinahigan, aussi seray-ie bien aise de me confesser par mesme moyen. En effet il vient, et rencontrant le Pere Buteux sur le bord de leur fleuee : le viens de bien loin, luy dit-il, c'est pour te demander vn autre Massinahigan, celuy que tu m'auois donné a esté perdu dans mon naufrage. On luy en donne vn autre, il se confesse, et s'en retourne content.

Vne femme Chrestienne de la mesme nation, estant interrogée comment elle faisoit parmi les bois pour suppleer à la Messe qu'elle n'entendoit pas : le me persuade, dit-elle, que ie suis tantost dans l'Eglise de Sillery, tantost en celle de l'Hospital, vne autre fois en celle des Ursulines, et puis à celle de Quebec avec les François, et dans cette pensée ie recite mon chapelet, disant à Dieu que si i'estois presente en quelqu'un de ces lieux, i'assisterois à la Messe par effect comme i'y assiste par desir : qu'il scait bien que ie me prine de cette consolation pour son amour et celuy de

mes compatriotes, lesquels ie ne pourrois instruire comme ie fais, si ie ne les suiuis dans les bois, et ainsi ie le prie de m'aider comme il feroit si effectivement l'assistois à la Messe dans l'vne de ces Eglises où ie suis presente par desir et par pensée.

Vne autre estant surprise d'vn grand mal de gorge qui l'empeschoit de proferer aucune parole, disoit à Dieu dans le fond de son cœur : Toy qui sçais tout, tu vois bien ma pensée. Si ie desire recouurer ma santé et la parole, ce n'est pas pour mon plaisir, mais afin de pouuoir respondre aux prieres avec les autres, et principalement pour pouuoir enseigner ce que ie sçay aux autres qui ne le sçauent pas. C'est pour cela que ie te demande d'estre guerie. Tu feras pourtant ce que tu voudras. Tout cecy nous assure que la Foy est bien anant dans ces cœurs, puisque le zele de la gloire de Dieu et le respect des choses saintes y est graué si profondement. En voicy vne autre marq.ue.

Ces bons Sauvages estans partis au milieu de l'Hyuer de Sillery, s'en allerent chassant dans les bois, et s'approchant tousiours de l'emboucheure de leur fleuue, où estant arriuez, ils se trouuerent meslez avec plusieurs autres qui n'estoient pas encore Chrestiens, et dont quelques-vns mesme n'auoient iamais oüy parler de la Foy. Le nombre des mescreans estant beaucoup plus grand que celui des fideles, il semble qu'il deuoit auoir plus de force et d'autorité ; neantmoins cettuy-cy preualut en sorte que les mescreans se laisserent persuader par les discours et exemples des bons, à quitter leurs tambours, iongeries, festins à tout manger, et à venir tous ensemble aux Trois Riuieres pour se faire instruire. Ils descendirent donc au nombre de trente-cinq canots bien fournis. La premiere chose que firent les Chrestiens fut d'entrer dans nostre Chapelle et y amener les autres ; apres quoy ils demanderent de tenir Conseil avec Monsieur des Rochers, qui commandoit pour lors au fort des Trois Riuieres, et avec le Pere Buteux, auquel le Capitaine parla en cette sorte.

Escoute ma parole, toy qui sçais bien le Massinahigan ; tiens, regarde ce que tu vois là, ce sont les lettres que l'enuoye au Capitaine des François qui est à Quebec. Mes ieunes gens les porteront, mais toy qui as plus d'esprit qu'eux, escriis-luy ce que ie te diray. L'an passé, il nous fit vn beau present pour nous donner de l'esprit ; nous en auons receu vn peu. Nous voulons respondre à son present embrassant la Foy, et nous luy tesmoignons que ce que nous disons est veritable par cette lettre que tu luy enuoyeras (c'estoit vn paquet de Castors). Il poursuit : On nous a fait plaisir de nous enseigner et baptiser cet hyuer passé, nous en faisons des remercimens et demandons la continuation de ce bien par cette autre lettre (c'estoit vn autre paquet de soixante-quatre Castors). Vous auez pitié de nous, adiousta-il, les ennemis troubloient nostre riuiere par leurs courses, vous la bouchez par le moyen des forts que vous bastissez contre les Iroquois. Voila dequoy affermir ces forts, et en disant cela il iette vn autre paquet de Castors. Il ne reste plus, dit-il, qu'à viure comme freres et ne se pas quereler, puisque nous prions tous. Mais parce que cela est difficile quand il s'agit de traite, voila des peaux pour adoucir les esprits. Et il iette vn quatrième paquet de Castors.

Nous répondismes à tous ces presens, et luy fismes entendre qu'on ne les enseignoit pas sous espoir de quelque recompense, au contraire qu'on desiroit les assister corporellement aussi bien que spirituellement. Je le sçay bien, dit-il, mais ce n'est que pour vous faire voir que nous ne mentons point, lors que nous disons que nous voulons fortement embrasser la Foy. Je parle au nom de tous ceux qui sont icy, qui sont de mesme aduis que moy.

Si les paroles de ce Capitaine promettent beaucoup, ses actions ne le démentent pas. Il auoit esté fort mal traité par vn soldat François, qui l'auoit poussé, renuersé et traîné par terre ; cette iniure faite à vn Sauvage de credit parmy ses gens, deuant qui cela se

passoit, luy deuoit estre sans doute fort sensible selon la nature, et s'il n'eust eu la Foy bien auant dans le cœur, ne pouuant se venger de son ennemy, il s'en fust pris à la religion, comme ont fait quelques autres en semblables occasions, qui l'ont abandonnée par despit, au moins pour quelque temps. Mais l'affection qu'il portoit à la priere et l'estime qu'il en faisoit luy fit souffrir cet affront genereusement, et remporter vne glorieuse victoire sur soy-mesme. Il s'adressa au Pere Buteux, et luy demanda s'il scauoit bien ce qui luy estoit arriué. Oüy, respondit le Pere, ie le sçay. Il est vray, repliqua-il, qu'on m'a fait tort, mais la Foy que j'ay dans le cœur, et que ie desire conseruer, m'empesche d'en auoir aucun ressentiment. Je pardonne volontiers à ce soldat, il n'a pas d'esprit, il ne faut pas pour cela que ie luy ressemble, ny que ie quitte la priere, ou que ie pense que tous les François ne valent rien, parce qu'un n'est pas bon. Mon cœur est en paix. Assure toy que ie n'ay aucune mauuaise pensée; si ie suiuios mon naturel ie ferois vn mauuais coup, mais ie ne veux pas fascher Dieu. Ceux qui connoissent l'humour des Sauvages, et combien la vengeance leur est naturelle, admireront cette action et adouneront que la grace de Dieu fait d'estranges changemens dans leurs cœurs.

La femme de ce mesme Capitaine nous a grandement edifiez. Elle estoit frappée d'une dangereuse maladie; se trouuant dans cet estat dans les bois, elle pria son mary de la porter aux Trois Riuieres, où estant arriuée, elle fit appeller le Pere Buteux, auquel elle tint ce discours: Tu vois en quel estat la maladie m'a reduite; elle ne me laisse rien de libre que la parole, de laquelle ie me sers, non pas pour te demander quelque chose, mais seulement pour me confesser. C'est à ce dessein que j'ay désiré qu'on me portast icy. Depuis mon Baptesme, ie n'ay eu gueres de santé, mais ie n'ay iamais creu pour cela que mon mal prist sa source de la priere, comme disent quelques-vns qui

n'ont pas d'esprit. Je crois fortement, et le mal que ie souffre ne me fera iamais quitter la Foy. Je seray malade tant qu'il plaira à Dieu. Si tu connois que la mort s'approche de moy, ne me cache pas la verité, ie ne crains pas la mort. Mais ie seray bien aise de scauoir si elle est proche, afin que j'apprenne ce qu'il faut faire pour bien mourir. La plus grande plainte qu'elle faisoit pendant qu'elle fut aux Trois Riuieres, estoit de ce qu'on ne la visitoit pas assez souuent pour l'enseigner et disposer à la mort. Elle venoit tous les iours à la Messe, quoy qu'avec de grandes difficultez, tantost se trainant par terre, d'autres fois s'appuyant sur son baston, ou se faisant porter par sa fille. Il fallut luy defendre absolument de se donner cette peine, pour le moins les iours ouuriers. Il a pleu à nostre Seigneur de luy prolonger la vie pour l'exemple des autres et pour meriter dauantage. Aussi est-elle grandement vtile à ceux de sa nation, ayant vn soin tres-particulier de les faire prier Dieu par tout où elle se trouue. L'adieu qu'elle dit au Pere Buteux à son depart fut pathetique. Adieu donc, luy dit-elle, ie m'en vay mourir dans les bois, ie ne te reurray iamais plus que dans le Ciel, ie te recomande ceux de nostre nation. Ne viendras-tu iamais dans nostre pais pour les instruire? que t'auons nous fait pour nous abandonner de la sorte? Il y a si longtemps qu'on t'inuite, tous nos gens desirent de croire. Il ne tient qu'à toy qu'ils ne soient tous baptisez. Prends courage, viens chez nous, et au plus tost; ayes pitié de tant d'âmes qui se perdent, prie Dieu pour moy. Je n'ay plus qu'une demande à te faire, c'est que tu fasses communier ma fille. Il me semble que ie m'en irois plus contente et de ce lieu et de ce monde, si ie la voyois participer à ce Sacrement: elle n'est plus folle comme elle estoit auant son Baptesme; ne crains pas, elle est toute autre. En effet elle disoit vray. Cette fille auant son Baptesme estoit extremement remuante et volage, maintenant sa modestie est admirable et l'a fait iuger digne de ce Sacrement, qui

est le pain des grands et le vin qui fait germer les Vierges.

Il ne restoit plus en cette famille qu'un ieune homme de vingt ans à baptiser, on n'osoit luy confier ce Sacrement, apprehendant ce qui est à craindre en tous les autres ieunes hommes, qu'il ne se mariast contre les loix de l'Eglise, mais enfin son importunité luy fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Pere Buteux estoit pour lors assez occupé, et feignoit encore de l'estre dauantage. Il le renouoyoit souuent à dessein pour l'esprouer ; cela ne le rebutoit pas, il reuenoit cinq et six fois le iour pour estre instruit, et ne s'inquietoit point quand on le faisoit attendre, s'occupant pour lors à dire son chapelet et repeter à part ce qu'on luy auoit appris, et persistoit demandant tousiours la mesme chose. Quand sera-ce que ie seray baptisé ? Je ne partiray pas d'icy, ny mon oncle, (c'estoit le Capitaine de cette nation) que ie ne sois baptisé. Il le fut, et le zele qu'il a monstré cet hyuer à enseigner ses compatriotes a fait voir que c'est l'esprit de Dieu qui le pousoit à demander si fermement le Baptesme. Il s'est rendu catechiste parmy ceux de sa nation, et son zele et capacité a suppléé au défaut de son aage pour exercer cette fonction.

Les plus considerables de cette nation suiuent le branle de leur Capitaine et de sa famille. Ils s'apperceurent que quelques ieunes folastres d'une autre nation entroient la nuict dans leurs cabanes ; ils prièrent le P. Buteux d'empescher ce desordre. Dis-leur de nostre part, firent-ils, que nous ne prions pas à demy, ou par feintise, et partant que nous ne scaurions supporter les libertez de leurs ieunes gens. S'ils veulent faire mal, que ce soit parmy ceux de leur nation et non pas chez nous, où nous auons droit d'empescher ces desordres. Dieu et le Diable ne s'accordent pas bien dans vne mesme cabane. Fais en sorte que leurs Capitaines fassent vne criée publique pour arrester l'insolence des ieunes gens.

Ils ne se contentent pas d'empescher le mal quand l'occasion s'en presente,

ils procurent encore du bien aux autres peuples, soit en les enseignant et exhortant par eux mesmes, soit en nous les amenant pour estre instruits. Quelques-vns de la nation des Ouramanichek estant descendus ici en traite, les principaux des Atikamegues les amenèrent incontinent chez nous. Escoutez, leur dirent-ils, ce qu'on vous dira, et sçachez que c'est la chose la plus importante de toutes celles qui vous touchent. C'est ce que nous estimons, et que vous deuez estimer vniquement : ne vous estonnez pas si vous ne conceuez pas d'abord ce qu'on vous dira ; on vous repetera souuent la mesme chose, et enfin vous aurez de l'esprit si vous en voulez auoir. Je crois que ceux-cy porteront des nouvelles de la Foy plus haut vers le Nord, à plusieurs autres peuples qui ne nous sont pas encore conneus, et avec lesquels ils traitent.

La bonté de Dieu est admirable dans les changemens qu'elle fait tous les iours dans les cœurs de ce peuple. Vn Sauvage n'auoit iamais voulu permettre autrefois qu'on baptisast vn de ses enfans ; craignant que le Baptesme ne luy causast la mort. Estant arriué quelque temps après aux Trois Riuieres, il fit de grandes instances au Pere Buteux pendant plusieurs iours pour le baptesme de trois de ses enfans. Vne femme pareillement qui auoit d'autrefois rebuté le mesme Pere et empesché de baptiser vn de ses enfans qui mourut sans baptesme dans les bois, vient par après le presser d'elle mesme pour estre baptisée avec quatre autres de ses enfans. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

Paul Ouetamourat, craignant que luy et ses gens ne retournassent à leurs superstitions qu'ils auoient quittées à Sillery, ordonna qu'on n'appellast point festin quand ils s'inuiteroient mutuellement, et qu'on ne mangeroit pas ensemble, mais qu'un chacun ayant receu sa part dans son plat, se retireroit chez soy. Il y auroit à craindre, disoient-ils, que le Diable ne nous trompast, et d'un festin d'amitié ne nous induisist peu à peu à vn festin de superstition. Le bon homme ayant rencontré vn ieune garçon

de ses parens malades, le prit et le porta par des saults et precipices effroyables iusques aux Trois Riuieres, où il le mit entre les mains du Pere Buteux pour receuoir de luy le Baptisme, auquel luy-mesme l'auoit desia tres-bien disposé. Il parla souuent et incita par son exemple les autres vieillards à parler publiquement en faueur de la Foy, et neantmoins il n'estoit encore que Catechumene. Mais il desiroit avec tant d'ardeur d'estre baptisé, que le Pere Buteux estant entré vn iour dans sa cabane, et l'ayant trouué extraordinairement triste et affligé, comme il luy en demandoit la raison : N'ay-ie pas suiet, dit-il, de m'attrister ? tu m'auois promis de m'enseigner souuent, et tu ne m'as pas dit mot auioird'huy. Que sçay-ie ce qui m'arriuera ? peut-estre les Iroquois sont-ils proches. Je suis en danger de mourir sans baptesme, ou de le receuoir avec fort peu de connoissance et de fruit, si tu ne te hastes de m'enseigner. Il fallut luy donner cette consolation, et le baptiser avec ses deux filles, dont l'aînée est d'vn naturel grandement porté à la deuotion, qu'elle a communiquée à son mary, le rendant autant affectionné à la priere qu'il en estoit esloigné auparauant, et aliene. Elle se seruit d'vne sainte tromperie pour haster son Baptisme, persuadant au Pere qu'elle s'en iroit bien tost dans les bois. Voy tu bien, luy dit-elle, ie me dispose à partir au premier iour, ie commence à plier mes escorces, ie mourray sans baptesme, et tu en auras du regret aussi bien que moy. Attends, luy dit le Pere Buteux, tu n'as pas plus de haste que ton Pere. Je sçay les prieres mieux que luy, repliqua-t-elle, pourquoy l'attendrois-ie ?

Si on eust accordé le Baptisme à tous ceux qui le demandoient, ils seroient desia quasi tous baptizez. On n'a peu neantmoins le refuser à vne bonne femme, qui à vray dire semble vne autre sainte Monique, ayant autant de zele pour le baptesme de son fils que celle-là en auoit pour la conuersion de S. Augustin. Aussi en vint-elle à bout, et fut baptisée avec son fils, auquel pendant les cere-

monies elle repetoit souuent : Prends courage, mon fils, fais bien, dis en ton cœur, ie renonce à toutes mes meschancetez, ie ne veux pas aller dans les feux, ie desire estre bien-heureux et amy de Dieu. A mesme temps furent baptizez trois ieunes garçons, dont le dernier estoit vn petit orphelin, le plus ieune de tous, mais non pas le moins feruent. Et comment, disoit-il, pourquoy ne seray-ie pas baptisé ? ie sçay les prieres, ie suis avec mon grand frere où l'on prie Dieu, ie ne suis descendu icy que pour estre baptisé, à quoy tient-il que ie ne le sois ? Il plaida sa cause si efficacement qu'il la gagna.

Voicy deux ou trois marques de la bonté du baptesme de quelques adultes. L'estois suiette, disoit vne femme, auant mon baptesme à dire de mauuaises paroles ; depuis quatre à cinq mois que ie suis baptisée, ie ne sçache pas d'en auoir dit qu'vne, et encore ce fut par surprise et sans dessein. Cette mesme femme discourant vn iour avec vne autre de la cruauté des Iroquois, et du danger qu'il y auoit de tomber entre leurs mains : Il en sera, dit-elle, ce qui plaira à Dieu. Auant mon baptesme, ie n'estois iamais sans peur ; maintenant mon cœur est en assurance, n'importe que ie sois prise, bruslée et mangée : cela passé, après cela ie iouïray d'vne vie qui ne passera iamais.

Vne autre demandant au Pere Buteux quelque remede contre vne fluxion qui l'incommodoit fort ; estant interrogée s'il luy seroit fascheux de mourir maintenant : Ouy, dit-elle, non pas que ie craigne la mort, mais parce que i'ay si mal seruy Dieu iusques à present. C'estoit vn acte d'humilité en cette femme, car elle est vne excellente Chrestienne. Vne autre à qui on demandoit si elle aimoit Dieu et la priere plus que la vie, respondit qu'ouï. Car dit-elle, si quelqu'vn me vouloit tuer ou faire quitter la priere, ie luy dirois : Tue moy, à la bonne heure, i'iray au Ciel.

Il arriua trois ou quatre diuerses fois pendant que le Pere instruisoit dans nostre Chapelle les Sauvages, qu'on donna l'alarme, comme si les Iroquois

eussent paru. Le Pere sortit pour voir ce que c'estoit, et les auditeurs demeureroient attentifs à repeter ce qu'on venoit de leur enseigner sans jeter seulement la veuë dehors, et attendoient paisiblement le retour de leur Maistre.

Ils abhorrent tellement leurs anciennes iongleries, qu'un Chrestien malade s'estant mis à chanter la nuit en resuant, les autres qui l'entendirent, l'esucillerent soudain, luy disant qu'il faisoit mal d'obeïr au Diable.

Vn ieune homme battit sa femme à cause de quelque desobeïssance, et luy fit sortir le sang des narines : le Pere Buteux en estant aduertý l'enuoye querir, il respond qu'il falloit attendre qu'il eust expié sa faute, ce qu'il feroit le lendemain dès qu'il seroit iour, estant pour lors trop tard pour le faire. En effet, le lendemain il fut se confesser de grand matin, et s'offrit à en faire vne penitence publique, et d'estre fouetté ou bastonné publiquement par la main des François, qu'il auoit scandalisez par cette action. Il en fut quitte à meilleur marché, et se reconcilia chrestienement avec sa femme. Voila vne petite partie des bons sentimens et actions des Atikamegues, qui sont communs à plusieurs Chrestiens de cette nation. Depuis ces remarques que nous venons de coucher, ils ont passé quasi vn an tout entier sans estre instruits qu'vne ou deux fois fort legerement et en passant, nos Peres estant occupez ailleurs : ils ont neantmoins continué dans leur ferueur, comme nous escrit le Pere Brebeuf qui les a veus ce Printemps aux Trois Riuieres. Les Atikamegues, dit-il, sont descendus icy en nombre de neuf canots la veille de Pentecoste. Ils scauoient bien que le lendemain estoit vn Dimanche qu'on respectoit extraordinairement. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils demanderent de prier Dieu dans nostre Chapelle et de se confesser. Le Capitaine mesme demanda de communier, disant qu'il s'y estoit préparé durant tout l'hyuer. Vn ieune homme se confessa par trois diuerses fois, craignant tousiours d'auoir oublié quelque chose. Ceux qui ne sont pas encore

baptisez demandent fort instamment le Baptesme. Ils promettent de descendre encore icy sur la fin de Septembre, et desirent de rencontrer vn Pere qui les instruisse. En voila assez pour verifíer ce que l'ay dit au commencement de ce Chapitre, que cette nation a de grandes inclinations et dispositions à la Foy.

CHAPITRE XII.

De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.

Le Pere Buteux succeda l'Esté passé au Pere Dequen dans le soin de cette Mission ; le Pere Dequen l'a cultiüée cette année. Voicy les memoires du Pere Buteux, qui n'ayant pü estre couchés dans la dernière Relation pour estre vennés trop tard, ne doiuent estre obmises dans celle-cy.

Arriuant à Tadoussac, il trouua vn bon nombre de Sauvages Chrestiens et Payens. Ceux-là estoient dans l'attente d'vn de nos Peres pour iouir du bien de la sainte Messe et des Sacremens, la plus grande part de ceux-cy desiroient voir des Peres qu'ils n'auoient pas encore veus, et dont ils auoient tant oüy parler. Les Chrestiens et Catechumenes continuoient dans les exercices de pieté, comme à prier Dieu soir et matin, reciter le Chapelet, chanter des Cantiques spirituels, s'assembler trois fois à la Chapelle les Dimanches et les Festes, et autres semblables fonctions spirituelles, qui les entretiennent en deuotion. Le respect, l'obeïssance, la ferueur et l'assiduité avec laquelle ils s'acquittent de ces saints exercices est telle, que les François qui les ont veus, mesme les Heretiques les ont admirez, et ont dit qu'on ne croyoit pas en France ce qu'ils ont veu de leurs yeux. Entre autres, vn Capitaine d'vn nauire de la Religion pretendüe, estant entré par curiosité dans la Chapelle pour y voir prier les Sauvages, fut si surpris les voyant

fléchir les genoux et faire le signe de la Croix, qu'il se mit luy mesme à genoux et fit le signe de la Croix avec eux. Descendons plus en particulier.

Nous auions souuent désiré que ceux qui ont quelque autorité particuliere parmy les Sauvages, et que l'aage ou la valeur rendent considerables, embrassassent la Foy et en fissent vne genereuse profession, pour la persuader plus facilement à la ieunesse, qui suit ordinairement les sentimens de ceux qui luy commandent. Nostre Seigneur a exaucé par tout nos desirs, et nous fait voir maintenant avec plaisir des Capitaines Barbares, qui n'auoient eu iusqu'à present d'autorité qu'en faueur du vice et de la cruauté, deuenir des Apostres et Predicateurs tres-zelez pour la gloire du Dieu qu'ils ne commencent qu'à connoistre. En voicy vn exemple.

Le Pere Buteux ayant fait vn discours aux Sauvages pour leur enseigner ce que Dieu demandoit d'eux, et ayant insisté particulièrement sur ce que Dieu desiroit que les Capitaines qui tiennent sa place eussent son honneur en recommandation, empeschant le mal qui le deshonne, vn Capitaine se leue et luy dit : Attens, Pere Buteux, ne sors pas, escoute moy, ie veux parler, et vous ieunes gens, escoutez. Voicy la resolution que j'ay prise dés mon baptesme, et que ie renouuelle maintenant : ie veux aimer tant que ie viuray celuy qui a tout fait, ie veux m'abstenir de tout ce qu'il defend, et veux que tous ceux qui me reconnoissent pour Capitaine s'en abstiennent. Escoute toy mesme, Pere Buteux, et regarde ce que diront et ce que feront nos ieunes gens. Si quelqu'un deshonne la priere par quelque parole ou action mauuaise, ordonne toy mesme le chastiment, et ie le feray subir à celuy qui sera coupable, ils l'accepteront d'eux mesmes si ie le commande, et quand la faute meritera qu'un autre y mette la main, si mesme il en faut venir iusques là que de les pendre, comme l'on fait en France, ie le feray moy mesme si aucun autre ne le veut faire. Quelque faute que mes gens commettent contre Dieu, ie les puniray

comme le Capitaine des François puniroit les siens. Escoutez, mes neveux, escoutez, mes freres, ieunes et vieux, ie le dis, ie le feray, et rien ne m'en empeschera, non pas mesme la crainte de la mort : il faut mourir tost ou tard, si ie meurs de cette façon ie ne mourray pas d'une autre, et pourrois-je mourir d'une mort plus glorieuse, qu'en defendant l'honneur de nostre grand Capitaine ? Ie ne diray iamais comme quelques yuroghes, que la priere fait mourir ; si bien que ie veux mourir pour la defense de la priere. Voila ce que ie dis et ce que ie pense, pensez y de vostre costé. Du discours que le Pere vient de nous faire, j'ay pris ce qu'il auoit dit pour moy, et y ay respondu. Voyez ce que vous auez à faire touchant ce que luy et moy venons de dire pour vous.

Cette harangue animée d'une voix extraordinairement forte, et assistée de la grace du S. Esprit qui l'auoit inspirée, fit vne merueilleuse impression dans les cœurs des auditeurs, autant qu'on pouuoit iuger de l'estonnement qui paroisoit sur leur visage. Vn François qui estoit present et n'entendoit rien de ce qui se disoit, fut neantmoins autant attentif que tout autre, rauy du zele du Predicateur, et de l'attention des auditeurs. En effet ceux qui connoissent la liberté des Sauvages, et la peine qu'ils ont à souffrir toute sorte de violence, s'estonneront de la hardiesse de cet homme, et du silence des autres, mais non pas ceux qui scauent ce mot de l'Apostre, *vbi spiritus Domini, ibi libertas*, et qu'il n'y a point d'empire sur les cœurs ny plus doux ny plus fort que celuy de la grace.

Vne femme dangereusement malade demandant quand elle se confesseroit, le Pere luy determina le iour, et l'asseurait qu'il iroit la confesser dans sa cabane ; mais elle ne l'attendit pas, et ne pouuant cheminer, se traïna sur le ventre iusques à la Chapelle. Le Pere la voyant hors d'haleine, luy demanda pourquoy elle estoit venuë : le respecte, dit-elle, la Confession, ma cabane n'est pas vn lieu conuenable à la sainteté de ce mystere, j'auray icy plus de deuotion.

Mais, repliqua le Pere, tu te mets en danger de mourir ? Hé bien, dit-elle, à la bonne heure que ie meure, le Baptesme a effacé de mon esprit toutes les apprehensions de la mort, puisque tu nous enseignes qu'il y a vne autre vie, d'où sont bannies toutes les souffrances, et où se rencontre toute sorte de plaisirs, ie n'aurois point d'esprit si ie craignois la mort.

La sœur de cette bonne femme auoit vne petite fille griefuement malade. Le Pere luy demanda : Quelle est ta pensée voyant ta fille mourante ? Quelle pensée pourrois-ie auoir, dit-elle, sinon qu'elle est à Dieu, et qu'il en disposera comme il luy plaira. C'est ta fille, luy dis-ie, elle t'appartient plus qu'à moy, ie te l'offre de bon cœur. Ie ne te demande point qu'elle viue, ny qu'elle meure, mais que tu fasses ce que tu veux. Si elle vit, à la bonne heure, elle croistra, elle aura de l'esprit, ie l'enseigneray, elle croira en toy, elle t'aimera. Si elle meurt, à la bonne heure, elle est baptisée, elle est encore innocente, elle te verra au Ciel et sera bien-heureuse. C'estoit bien assez pour vne pauvre femme baptisée depuis cinq iours, mais le S. Esprit est vn grand Maistre, et il semble qu'il se plaist particulièrement à se communiquer à ces bonnes âmes dans lesquelles il trouue la simplicité qu'il aime tant, et qui est vne excellente disposition à ses lumieres. Ayes bonne volonté, disoit cette mesme femme à vne sienne compagne, et Dieu t'aidra. Le iour que ie fus baptisée, ie ne scauois pas mon *Credo*, ie n'auois peu l'apprendre, ie priay Dieu, et le lendemain m'estant esueillée, ie le dis toute seule. Celuy qui l'instruit de la sorte interieurement, la renforce pareillement contre les aduersitez, et luy donne autant de courage qu'il luy en faut pour supporter vne extreme pauvreté, et la perte qu'elle a faite depuis peu de son mary et de trois petits enfans.

Vne autre, voyant le Breuiaire du Pere, luy disoit vn iour : Deuine ce que ie pense, j'ay enuie de desrober, ie voudrois scauoir ce que tu sçais, et tout ce qui est dans ton liure, si ie te pou-

uois desrober tout cela, ie ne cesserois de prier Dieu. Mais quoy, luy dit le Pere, ne sçais-tu pas bien ton chapelet ? Oüy dea, respondit-elle, ie le sçay bien. Ne le dis tu pas ? Ie le dis trois fois chaque iour, le matin pendant la Messe, après midy, et le soir auant que de me coucher. C'est assez, luy dit le Pere, continuë. Aussi ferai-ie ; mais si outre cela ie scauois quelque autre chose, ô que ie serois aise ! Ainsi ne te lasse point de m'enseigner.

En voicy vne autre qui n'est pas moins feruente, elle a vn zeile admirable pour le respect qu'on doit porter aux choses saintes, et ne scauroit souffrir qu'on parle tant soit peu pendant les prieres, ou qu'on y commette la moindre immodestie. Lors que le Pere confessoit, elle se tenoit à la porte de la Chapelle, et disoit à ceux qui entroient pour se confesser : Escoute, ne cache rien, dis tout, et sois bien marry d'auoir offensé Dieu : voila comme il faut dire tes pechez, et la posture en laquelle tu te dois mettre. Après leur confession, elle les faisoit mettre à genoux et escoutoit ce qu'ils disoient, pour voir s'ils scauoient les prieres, et s'ils ne les scauoient pas, elle les disoit avec eux pour les leur apprendre. Vn iour comme le Pere se plaignoit qu'il n'auoit rien à mettre de l'eau benite pour la Chapelle, cette bonne femme incontinent après la Messe, s'en va faire vn petit bassin d'écorce, qu'elle pendit à vn clou à l'entrée de la Chapelle. Ie croy que Dieu agrea son present autant que celuy des Princes, la bonne volonté suppleant le prix que luy estoit la matiere.

Sa fille fut contrainte de s'en aller dans le Sagné à la sollicitation des parens de son mary. Elles ne se separerent pas sans pleurer ; le suiet de ces larmes estoit que la fille seroit priuée d'instruction, des sacrements et de la consolation d'assister aux prieres communes. Sa mere luy procura tout son petit meuble de deuotion, vn papier pour reconnoistre les festes, et les iours d'abstinence de chair, deux chapelets, afin que si elle en perdoit vn, elle pust se seruir de l'autre, et luy ayant re-

commandé l'affection à la priere, luy dit adieu.

Le saint Esprit mene les hommes par diuerses voyes. Vn Sauvage Chrestien apprehendant la compagnie de quelques Infideles, qui peut-estre luy eussent donné occasion d'offenser Dieu, s'en alla tout seul avec sa femme chasser tout l'Hyuer dans les bois. Vn autre au contraire par principe de charité se iette dans vne compagnie meslée de Chrestiens et infideles pour aaancer la gloire de Dieu, travaillant à la conuersion des meschans, et retenant les bons dans leur deuoir. Je te viens dire adieu, dit-il au P. Buteux, iusques au Printemps, et me recommander à tes prieres, ie vois bien le danger où ie m'expose me separant de toy. Il me semble, lors que ie me vois esloigné de vous autres, que ie suis comme vn enfant grandement foible qui n'est soustenu de personne. Neantmoins ie me resous à suivre nos gens, pour tascher à les conseruer dans leur deuoir, et disposer ceux qui ne sont pas encore baptisez à se rendre dignes du Baptesme. Pour cet effect ie te demande premierement vn Crucifix deuant lequel nous puissions faire nos prieres, de la bougie pour brusler en l'honneur du Crucifix, vn papier où tu marqueras les iours ausquels on doit s'abstenir de chair, les Dimanches et les Festes, et particulierement la nuit de Noël, afin que nous la passions en prieres, vn chapelet, car bien que l'en aye vn, ie le puis perdre dans les bois, ou quelque autre peut perdre le sien : que si tu scais quelque autre chose necessaire, donne-la moy, et enseigne moy comment ie me dois comporter. Ce bon ieune homme disoit cela quasi la larme à l'œil, et avec vne tendresse de deuotion tres-particuliere. Voicy vn autre trait de ce mesme ieune homme assez remarquable. Lors que les vaisseaux furent arriuez à Tadoussac, le Pere Buteux s'adressa à luy pour l'enuoyer à Quebec en porter la nouvelle, luy representant les offres qu'on faisoit à celuy qui entreprendroit ce voyage, et luy tesmoignant qu'il seroit bien aise que cela luy escheust, puis

qu'il estoit assez mal couuert. A ce discours il s'arreste vn peu, et puis regardant le Pere : le feray, luy dit-il, tout ce que tu voudras. Mais que penses-tu me voyant ainsi mal vestu ? Tu te figures peut estre que c'est par necessité, ou faute d'industrie à prendre des Castors ? Tu te trompes, ie n'ay encore dit mon dessein à personne qu'à toy. Sçache que ie suis bien aise d'estre mal vestu, afin de n'auoir pas suiet de vaine gloire, et pour estre mesprisé, et imiter Iesus-Christ qui a esté si pauure. Mais ie m'estonne fort que toy qui nous enseignes qu'il faut aimer la paureté, tu me parles neantmoins d'auoir vne bonne robe, et de me la procurer, comme si c'estoit vne meilleure chose d'estre bien vestu que de l'estre pauurement. Si donques ie t'obeis, c'est à cause que Dieu me le commande, et non pas pour aucune autre consideration.

Il s'imagina que la couronne que nous portons sur la teste influoit beaucoup pour faire prier Dieu les autres, et estoit necessaire à ceux qui se meslent d'instruire. Il s'en fit faire vne semblable aux nostres, et prenant vn foüet de corde s'en alloit par les cabanes appellant les autres aux prieres, et frappant ceux qui n'obeissoient pas promptement. Je fais, disoit-il, l'office des Peres, allons viste, il est temps de prier Dieu. C'estoit bien en effect ce que faisoient nos Peres d'appeler les Sauvages aux prieres, mais non pas de frapper. Aussi n'estoit-il pas necessaire : car à peine auoient-ils oüy la voix du Pere qui les appelloit, qu'ils respondoient incontinent, ho, et le Capitaine sortant de sa cabane redoubloit la criée et se faisoit promptement obeir.

Quoy que les Capitaines des Sauvages soient fort mal obeis de leurs gens, pource qu'ils n'vsent point de violence, cettuy-cy neantmoins s'est acquis tant d'autorité depuis son Baptesme, que personne ne luy ose refuser l'obeissance. Vn ieune homme n'executoit pas vn iour assez promptement ce qu'il luy auoit commandé, Hé comment, luy dit-il, tu pries et tu n'obeis pas. Viens

ça que ie te donne trois coups de baston sur le dos. Cettuy-cy s'approche, les reçoit paisiblement et s'en va faire ce qui luy estoit commandé.

Le Pere desirant qu'on portast la brique qu'on auoit amenée pour bastir la maison de Tadoussac, le Capitaine commanda à tout son monde de traîner. Quelques-vns se chargeant trop, le Pere les en voulut aduertir et moderer leur ferueur : Laisse nous faire, dirent-ils, c'est la pratique de ce que tu nous disois hier lors que tu nous exhortois de faire des mortifications pour nos freres qui ne sont pas baptisez, à l'exemple des François qui en font tant à nostre occasion. Cecy fait voir que les ames des Sauvages sont capables de la perfection autant que celles des Europeans. En voicy vne autre marque.

Le Pere Buteux auoit fait vn petit discours de la pureté d'intention qu'il faut auoir en toutes ses actions. Vn iour après il ouït quelques femmes qui s'entretenoient sur ce sujet. As-tu bien retenu, disoit vne, ce qu'on nous disoit hier? Oüy, dit l'autre, mais neantmoins l'ay beu vne fois sans faire le signe de la Croix, et offrir cette action à Dieu. Et moy, dit vne autre, j'estois à demy chemin pour aller querir du bois, lors que ie n'auois pas encore pensé à Dieu. Je n'ay pas manqué à cela, disoit celle qui auoit fait l'interrogation, mais ie n'ay pas remercié Dieu en retournant du bois, et l'ay encore ioué auiourd'huy vn peu de temps sans offrir cette action à Dieu.

Parmy ces bons Chrestiens il s'en trouua d'autres qui n'auoient encore iamais veu aucun de nos Peres, et oyant discourir le Pere qui les enseignoit des choses de la Foy, s'escrierent, ô que ce que tu nous dis est admirable ! et à quoy pensons nous ? Il y a si long-temps que nous viuons et nous n'auons pas encore connu celuy qui nous a faits. Ce n'est pas tout, dit le Pere, il faut quitter vos tambours, vos pierres et vos iongleries. Pour moy, dit vne bonne vieille, ie n'ay point de tambour, ny de pierre, ie n'ay qu'vn embrion de Cerf seiché. Le manitou me le donna cet hyuer passé

durant vne grande maladie, de laquelle il m'a guery. Ce n'est pas le bon manitou, dit le Pere, si tu veux estre baptisée, il faut brusler cet embrion, et reconnoistre vn autre conseruateur de ta vie, qui est le Dieu que nous prêchons, et qui te bruslera éternellement si tu ne crois pas en luy. Tiens donc, dit-elle, le voila. Brusle-le toy mesme, et baptise moy. Elle le fut avec sept ou huit autres de sa cabane.

Tous les autres ne se rendent pas si aisement, il y en a que Dieu pousse dans son Eglise à coups de bastons. Tesmoin, vn ieune garçon qui estoit l'vnique qui restoit à baptiser d'vne grande famille : il demandoit bien le Baptesme, mais ses actions démentoient ses paroles. Il alla à Miskou au printemps, où la traite de la boisson se permet au grand preiudice de la Foy. Il s'enyure avec quelques autres ; vn de la bande entre en furie, fait le Demon deschainé, menace de tuer, frappe tous ceux qu'il rencontre, renuerse les cabanes, personne ne luy respond, il prend vne arquebuse, la leue en haut et en descharge trois ou quatre grands coups sur la face de celuy dont ie parle : il luy abbat quatre ou cinq dents, luy casse la machoire d'vn costé, luy fend la leure et luy couure tout le visage de sang et de playes. On croit que c'en est fait, et le pis est que luy mesme estant yure ne connoist pas son malheur. Enfin il reuiet à soy, on le panse si bien qu'il en guerit, mais en telle sorte qu'il demeurast défiguré, sans que ceux qui l'auoient connu le peussent reconnoistre, non pas mesme à la voix. Voila vn effect de l'yurognerie, qui fut pourtant heureux en luy, et peut-estre vn effect de sa predestination. Car reconnoissant la main secreta qui l'auoit frappé, il commença à le redouter, et se mit dans l'estal qu'il falloit pour receuoir le Baptesme, que M. de Courpon Admiral de la flotte honora, comme il auoit fait plusieurs autres, de quelques coups de canon.

La protection diuine esclate sur nos Neophytes aussi bien que la iustice. Vne ieune femme baptisée à mesme

iour s'en alla le lendemain avec vn autre et vn petit enfant emmailloté chercher des fruicts du pais. A son retour son canot renuerse, que fera-t-elle? de laisser perir son enfant, ce luy est vne affliction plus sensible que de perdre la vie; de le vouloir sauuer, c'est perdre la mere et l'enfant. Elle se recommande à Dieu, et se met à nager d'vne main et à pousser de l'autre la planche où estoit lié l'enfant à leur mode, qui par malheur auoit la face tournée et plongée dans l'eau. Dieu eut pitié de tous deux, quelques François qui n'estoient pas loin courent au secours et sauuent ce petit Moyse. La mere le porte soudain à l'Eglise, et remercie celuy dont elle et son fils tiennent la vie.

Le finiray ce Chapitre par le raisonnement d'vn Sauvage, qui peut-estre desabusera quelques personnes de France qui veulent faire passer nos Sauvages pour des hommes qui n'ont rien d'humain que la face. D'autres qui en font vn peu plus d'estat, les comparent à certains bons paisans qui demeurent muets lors qu'on parle d'autre chose que de leurs bœufs et de leur charruë. Nous auous couché dans cette Relation et dans les precedentes plusieurs de leurs discours et harangues qui tesmoignent le contraire. Je le confirmeray icy par vn petit discours philosophique d'un Sauvage non encore baptisé. Le Pere Bateux parloit vn iour dans vne cabane de l'immortalité de l'âme, apportant des raisons de conuenance, tirées mesme de quelques-vns de leurs principes: comme de ce qu'ils disoient autres fois que les âmes des trespassez vont habiter dans vn village au Soleil couchant, où elles chassent aux Castors et aux Eslans, font la guerre, et font les mesmes operations qu'elles faisoient en cette vie par le ministere des sens. Après ce discours, ce Sauvage qui n'auoit encore iamais ouï parler nos Peres de cette matiere, prenant la parole: Dequoy te mets-tu en peine, dit-il, de nous prouuer cela? Il faudroit estre fol pour en douter. Nous voyons bien que nostre âme est autre que celle d'vn

chien: celle-là n'a de l'esprit que par les yeux et les oreilles, et ne connoist rien sinon ce qui tombe sous ses sens; mais l'âme d'vn homme connoist plusieurs choses qui ne s'apperçoient point par les sens, et ainsi elle peut agir sans le corps et sans les sens. Que si elle peut agir sans le corps, elle peut estre sans le corps. Doncques elle n'est pas corporelle, et partant immortelle. Je n'examine pas la verité de toutes ces consequences, ie rapporte seulement la suite de son raisonnement, qui ne prouenant que de la seule force du sens commun de cet homme, sans aucune estude, est suffisant pour faire croire que les Sauvages que nous cultiuons ne sont pas des satyres errans par les bois, et que la parole du Prophete est veritable, que Dieu a imprimé dans les âmes les plus barbares vn caractere de raison qui est vn rayon emané des lumieres de sa face. Voila ce qui se fit l'an passé de plus remarquable en cette Mission: voyons maintenant quels fruicts on y a recueilly cette année.

CHAPITRE XIII.

Continuation de la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.

On cultiue cette pauvre petite vigne pendant l'Esté afin qu'elle porte du fruit pendant l'Hyuer. C'est à dire qu'vn Pere de nostre Compagnie se trouue en ce quartier là si tost que ces peuples s'y assemblent, pour les instruire, iusques à ce qu'ils s'en aillent à leurs grandes chasses et à leurs grandes pesches de Castor et de l'Eslan, et des autres animaux qui leur seruent de nourriture; l'Hyuer ils en mangent la chair, et l'Esté ils en vendent les peaux aux François qui viennent trafiquer en ces contrées.

Si tost que le cours de la riuere a esté libre, et que les glaces n'en ont plus fermé le passage, vne escoüade de

Sauuages de Tadoussac s'en vint à Kebec dans vne chaloupe, pour demander et pour emmener vn Pere avec eux, tant pour entendre de confession les nouveaux Chrestiens, que pour enseigner ceux qui ne l'estoient pas encore, en vn mot pour leur enseigner le chemin du Ciel. Le Pere Jean Dequen leur fut accordé ; ils l'enleuent dans leur bateau, et l'emmenent au plus tost, pour la maladie d'vn Capitaine qui ne vouloit point mourir sans Baptesme. Cet homme n'étoit pas proprement de Tadoussac, il y auoit deux ans que les Chrestiens nouvellement regenez dans le sang de Jesus-Christ luy auoient fait vn present afin qu'il amenast ceux de sa nation qui sont plus auant dans les terres pour entendre parler de l'Euangile ; le peu de connoissance qu'on luy donna de cette doctrine toute celeste le fit resoudre de se venir presenter luy mesme tout malade qu'il estoit. Si tost qu'il vit le Pere, le voila plein de ioye, et encore qu'il eust la mort entre les dents, comme l'on dit, il voulut estre porté à la Chapelle afin de recevoir le Baptesme avec toutes les saintes ceremonies, conuiant tous ses gens de s'y trouuer pour rendre vn tesmoignage public de l'estat qu'il faisoit de la Foy et de la priere. Voila par où le Pere commença sa Mission.

Le Capitaine de Tadoussac ne fut pas moins content de sa venuë que ce bon Neophyte. Il fit le soir vne belle harangue en ces termes : Réioüissons-nous tous, voila nostre Pere arriué, il est avec nous, vous sçauiez combien il nous aime, il ne sera pas icy pour vn peu de temps, nous en ioüirons tous. Que tout le monde assiste aux prieres tous les iours, et à l'instruction qu'il nous donnera, confessions nos pechez nous qui sommes baptisez, et puis tâchons de marcher droit, ne l'attristons point pendant qu'il est avec nous. Tout ce monde répondit à ce discours par vn cry public, pour marque qu'ils auoient volonté d'obeir au desir de leur Capitaine, et de ioüir du bon-heur qu'ils receuoient de la presence du Pere.

Après cette commune réioüissance, les Sauuages commencerent à rendre

compte de tout ce qui s'estoit passé pendant leur grande chasse de l'hyuer. Ils ont coustume de demander vn papier ou vn Calendrier pour reconnoistre les iours qu'on respecte : c'est ainsi qu'ils nomment les Dimanches et les Festes. Ils disoient donc que leur coustume estoit d'estendre ces iours-là et de mettre en veuë vne belle grande image dans la plus belle cabane, d'allumer deux cierges comme on fait dans nos Chapelles, de s'assembler tous et de chanter des Hymnes et des Cantiques spirituels, de faire leurs prieres à haute voix, et de reciter leur chapelet, et de prester l'oreille à ceux qui leur parlent quelquefois de la priere, c'est à dire de la doctrine de Jesus-Christ. Si quelqu'un a commis quelque defaut qui soit venu à la connoissance des autres, il est assuré que le Pere en sera aduertý : c'est pourquoy ils s'en accusent les premiers, et si par quelque negligence ils ont manqué à ces prieres publiques, ils s'en confessent avec autant de regret comme feroient de bonnes ames qui auroient manqué à la sainte Messe. Ces bonnes gens racontoient qu'ils auoient fait rencontre d'vne troupe d'Algonquins, dont quelques-vns auoient esté baptisez vn petit à la haste, lesquels les inuiterent à des festins superstitieux, mais ces Neophytes n'y voulurent iamais assister. Ils s'estonnoient que ces gens qui se disoient Chrestiens ne se mettoient point à genouil le soir et le matin pour prier Dieu, et ce qui les indigna bien fort, fut que dans le debris de leurs cabanes delaissées ils trouuerent des images qu'ils auoient iettées là, ou du moins oubliées ; ils les ramasserent et les rapportèrent au Pere Dequen avec vne grande reuerence. Il ne se faut pas precipiter ny trop haster de baptiser les Sauuages, ny croire à la ferueur de quatre iours.

Après que le compte des choses qui s'estoient passées publiquement depuis qu'ils n'auoient veu aucun Pere fut rendu, il fallut descendre plus en particulier ; ils se preparent tous à la confession. La France ne sçauroit croire avec quelle candeur, netteté et connoissance

de leurs fautes les Sauvages se confessent, c'est ce que nous n'eussions quasi osé esperer. Les parens amènent leurs enfans pour iouïr de cette benediction ; ils les instruisent de ce qu'ils doivent dire, leur remettent leurs fautes en memoire, ils leur font faire la penitence qu'on leur donne.

Certain iour vne bonne femme disoit à sa fille, en sorte que le Pere qui n'étoit pas loin le pouuoit entendre : Allez vous confesser, ma fille, dites tout, n'oubliez rien, accusez-vous que vous estes vne opiniastre, que vous aimez trop à iouïr, que vous n'estes pas assez portée à prier Dieu soir et matin ; allez, soyez triste d'auoir offensé Dieu, et ne le fâchez plus.

Vn bon Sauvage, voyant que son fils assez ieune ne se mettoit point à genouïl après la confession, se douta qu'il auroit oublié ce qu'on luy auroit ordonné pour la penitence ; il s'en alla tout simplement le demander au Pere afin d'en faire resouenir son fils, et de luy faire accomplir : le Pere ayma la candeur et la bonté de ce Neophyte, et donna l'instruction necessaire à son fils.

Vne bonne mere, ne voyant pas sa fille parmi les autres qui s'alloyent confesser, l'alla querir et luy dit qu'il ne falloit pas qu'elle fust priuée de ce bonheur. Sa fille, quoyque mariée, ne fut point honteuse de cet aduertissement que luy donnoit sa mere ; elle s'en va à la Chapelle, et encore que ces bonnes gens soient assez portez à recevoir les Sacremens, sa mere ne sortit point de l'Eglise qu'elle n'eust veu de ses yeux sa fille au pied du Confesseur.

Le Pere, ayant ouï de confession tous les Chrestiens, et ayant repeu de la sainte communion tous ceux qui en estoient capables, s'occupa fortement à leur imprimer dans l'esprit la crainte de Dieu, et à engendrer Iesus-Christ dans l'ame de ceux qui ne l'auoient pas encore receu dans les eaux du Baptesme. Il a baptisé quarante personnes dans le peu de temps qu'il a esté à Tadoussac. Les meres apportent elles mesmes leurs enfans, et si quelque Sauvage arriue de quelque endroit plus esloigné, les

femmes plus deuotes prennent garde s'il n'y a point dans la troupe quelques enfans qui ne soient pas encore baptisez, afin d'en donner aduis au Pere. Quelques-vns d'entre eux ne scauroient souffrir qu'on laisse vn enfant sans baptesme, tant ils ont peur qu'ils ne meurent sans ce Sacrement ; d'autres disent par vne charité erronnée, qu'il ne se faut pas haster, que ces enfans seront peut-estre meschans, et que Dieu se fâchera qu'on leur aie donné le Baptesme. Ils adioustent que leurs parens n'estans pas Chrestiens feront peut-estre des superstitions, et commettront des crimes qui causeront la mort à leurs enfans, et puis on accusera le Baptesme, on criera que la Foy tuë les hommes, et que la priere est mauuaise. Le Pere les apaisa aisement, leur faisant voir la grande necessité de ce bain celeste.

Toutes les personnes adultes qui ont esté purifiées dans ces eaux salutaires ont receu vne pleine instruction, elles ont tesmoigné de grands desirs de viure conformement aux loix de Iesus-Christ et de son Eglise. On n'accorde pas ce Sacrement de salut et de lumiere à tous ceux qui le demandent. Il y a trois ans qu'vn certain iongleur presse qu'on le baptise, il sçait toutes les prieres, il a connoissance des principaux articles de nostre croyance, il est venu depuis peu à Sainet Ioseph pour se lier avec les principaux de cette Residence ; mais comme on se défie de son esprit assez leger, et que l'on craint la cheute, on luy a tousiours refusé ce qu'il demande.

Tadoussac est le premier port où s'arrestent les vaisseaux qui viennent de France. C'est icy où les Sauvages virent arriuer le Pere Paul le Ieune qui retournoit vne autre fois de France, où les affaires de ces pauvres peuples l'auoient fait repasser. Dieu sçait avec quelle ioye et avec quel contentement ils le receurent. Ceux de Tadoussac l'allerent aussi tost visiter dans le nauire qui le portoit. Noël Negabamat, l'vn des principaux Capitaines des Sauvages de Kebec l'allant embrasser, luy fit cette petite harangue vrayement Chrestienne : Voila qui va bien, mon Pere, que tu sois de

retour, ie suis descendu exprez de Kebec pour te voir ; ayant appris des premiers vaisseaux que tu deuois retourner, ie me suis mis en chemin pour te voir le premier ; nous auons tous prié pour ton voyage, nous disions à celui qui a tout fait : Conserue nostre Pere, ouure les oreilles de ceux à qui il doit parler en son pais, et dirige ses paroles afin qu'elles aillent tout droit, et que pas vne ne soit perduë. C'est luy qui t'a conduit, c'est luy qui t'aramené, c'est luy qui a calmé la mer : ô que nous sommes contents de ce que tu parois encore vne fois en nostre pais ! Cela consola fort le Pere, qui mettait pied à terre augmenta sa ioye, voyant cinq Sauuages que le Pere Dequen luy presenta pour les faire enfans de Dieu. Madame de la Pelterie, qui s'estoit transportée à Tadoussac pour voir la ferueur de ces Neophytes, fut la marraine de quelques-vns ; les deux Vrsulines nouvellement arriuées, descendans du vaisseau pour la premiere fois depuis qu'elles s'estoient embarquées à la Rochelle, furent extremement consolées de voir de leurs yeux ce qu'elles auoient souhaité depuis vn long-temps avec tant d'ardeur.

L'excederay la longueur d'un Chapitre si ie m'estends dans les doux sentimens de pieté de ces nouvelles plantes, et dans la ferueur de leur deuotion. On a de coustume de les appeller le matin à la sainte Messe, et de les assembler vne autre fois deuant la nuit pour leur faire reciter quelques oraisons et notamment le chapelet. Le Pere Dequen leur faisoit reciter fort posément, et à chaque dizaine leur faisoit chanter vn Cantique spirituel, si bien que cela tirant en longueur, il se voulut contenter de leur en faire dire la moitié, de peur de les ietter dans le dégoût ; mais ces bonnes gens s'en apperceuans s'écrierent : Il semble que nous ne soyons Chrestiens qu'à demy : disons tout, mon Pere, disons tout, ne seruons pas Dieu à demy. Oüy mais, repart le Pere, quelques-vns d'entre vous sont peut-estre pressez de quelque affaire : Que ceux-là sortent qui sont appelez ailleurs, ré-

pondirent-ils ; pour nous c'est la raison que nous n'obmettions rien de nos prieres. Comme cette deuotion leur est fort agreable, elle se communique iusques aux plus petits enfans, lesquels voyans quelque fois leurs parens sortir de leurs cabanes sans leurs chapelets, leur crient qu'ils ne l'oublient s'ils vont à la maison de priere.

Quelques Sauuages que nous appellons du Sagné, pource qu'ils viennent voir les François par vn fleuve qui porte ce nom, ayans veu prier leurs compatriotes, pressoient si ardemment et si importunément qu'on leur enseignast à prier celui qui a tout fait, que le iour mesme de leur depart ils venoient trouuer le Pere, et se mettant à genouïl avec vne simplicité toute rauissante, ils luy faisoient reciter les prieres pour les grauer plus auant dans leur memoire ; les ayant recitez deux ou trois fois, ils les rouloient dans leur esprit, portant leur bagage sur le bord de l'eau où ils se deuoiient embarquer ; s'ils oublioient quelque mot, ils quittoient tout et s'en courroient au Pere, ils se iettoient vne autre fois à genouïl, demandant qu'on leur fist encore dire les prieres. Vn Chrestien de Tadoussac, les ayant veus dans cette ferueur, leur dit : Prenez courage, mes amis, si vous aymez la priere, celui qui a tout fait ne vous abandonnera pas ; allez à la bonne heure, priez-le tous les iours, sur tout n'ayez plus de communication avec les Demons, et taschez de retourner icy au printemps prochain, afin que vous soyez bien instruits.

Le Pere instruisant vne autre escoïade d'une petite nation venuë du profond des terres, leur monstroit l'image d'une ame damnée. Vn bon Neophyte, l'ayant oüy discourir sur ce suiet, poussé d'un zele du salut de ces bonnes gens, s'écrie : Donnez moy, mon Pere, donnez moy cette image et me laissez parler. Il la prend, et s'adressant à tout l'auditoire : Regardez, leur dit-il, ce tableau, vous ne connoissez pas celui que vous y voyez dépeint : c'est vn Magicien, c'est vn batteur de tanfbour tel que vous estes pour la pluspart. Voyez-vous

comme il est enchainé. Regardez ces flammes qui l'environnent et qui le bruslent, il est tout plein de rage et de fureur : voila comme vous serez, voila comme vous traitera le Demon à qui vous obeissez. Le Capitaine de cette escoüade, espouuanté de ce discours, luy repartit tout haut : Il est vray que ie me suis meslé autrefois de ce mestier, mais ie l'ay ietté par terre, l'ay bruslé mon tambour et tous les instrumens dont ie me seruois, j'ayme la priere, et vous declare que ie veux estre instruit avec mes gens.

Vne bonne femme Chrestienne, estant bien auant dans les bois avec vn sien fils attaqué d'vne maladie qui donnoit de l'exercice à la Mere aussi bien qu'à l'enfant, consola bien fort le Pere, luy expliquant comme le pauvre ieune homme estoit party de cette vie pour aller au Ciel. Je disois souuent à mon fils, racontoit cette pauvre mere : Prends courage, mon enfant, souffre patiemment tes douleurs, tu les vas bien-tost changer en des contentemens éternels, ne crois tu pas en Dieu ? ne te souuiens tu pas bien qu'on t'a enseigné qu'il y a vne autre vie, et que ceux qui aiment Dieu seront bien-heureux ? Je m'en souuiens tres-bien, repartit le malade, mais hélas ! ie suis bien triste de ne me pouuoir confesser, ah ! que ie me confesserois volontiers s'il y auoit icy quelque Pere ! Ne t'afflige pas, mon enfant, Dieu te fera misericorde, aime-le, il est tout bon, sois marry de l'auoir fashé. J'ay vne grande esperance en sa bonté, repliquoit ce pauvre garçon, ie mourray dans cette esperance qu'il aura pitié de moy. Et iettant ses yeux sur cette pauvre mere qui s'affligeoit voyant que son fils l'alloit quitter : Ne vous fachez point ma mere, luy disoit-il dans ses douleurs ; ne pleurez point ma mort, puisque ie vay dans vne meilleure vie que celle que ie quitte, recommandez mon ame à Dieu afin qu'elle ne s'écarte point du bon chemin. Enfin ce bon enfant estant mort, les Sauvages qui estoient là presens l'enterrent ; ils se mirent à genoüil sur sa fosse, firent leurs prieres et reciterent leurs cha-

pelets pour le soulagement de son ame.

Le Pere qui les instruisoit, s'estant trouué mal, se ietta sur son lict, c'est à dire sur vne peau d'Ours estenduë sur la terre. Vn Chrestien le venant visiter fit en son endroit vne partie des choses qu'il luy auoit veu pratiquer visitant les malades, il se mit à genoüil au cheuet de son lict, leue les yeux au Ciel et presente cette priere à Dieu d'vne voix assez haute : Toy qui as tout fait, tu vois bien que nostre Pere est malade : or sus guery le donc, car nous auons besoin de luy, c'est luy qui nous instruit et qui nous enseigne comme il faut croire en toy. Cela dit, il prend son chapelet et le recite en l'honneur de la sainte Vierge, mais comme il estoit vn peu long, et que le Pere auoit besoin de repos, sa maladie prouenant peut-estre d'vn trop grand trauail, il congedia ce bon Neophyte, et le remercia de sa visite.

Quelques Sauvages ayant oüy parler des œures satisfatoires et des penitences et macerations du corps, dirent qu'il falloit aussi qu'ils appaisassent Dieu, que ceux qui estoient baptisez le faisoient : les vns choisirent le ieusne, les autres se chastierent eux mesmes et se battirent avec des espines, pour payer celuy qui a tout fait, comme ils parlent, et pour se venger de ceux qui l'ont offensé. Ces penitences furent particulieres, mais en voicy vne publique.

Comme il n'est pas possible d'arrester l'auarice de quelques François, lesquels nonobstant les defenses et les dangers d'estre chastiez, ne laissent pas de vendre de l'eau de vie ou du vin aux Sauvages ; aussi est-il tres-difficile d'empescher que ces barbares qui ne sont point accoustumés à ces boissons ne s'enyurent par fois. Quelques Chrestiens estans tombez dans ce desordre, le Pere les voulut publiquement chastier pour donner exemple aux autres. Il est bon, en ces premiers commencemens, de punir les pechez publics par quelque penitence publique ; pour faire entendre aux Infideles que l'Eglise ne souffre point ces defaults. Quant aux François et aux autres Chrestiens qui n'attribuent

point les fautes à la doctrine et à la Religion, mais aux personnes qui les commettent, on se contente de leur donner des penitences en particulier ou en secret. On fit donc tenir ces bonnes gens par trois iours consecutifs à la porte de la Chapelle, avec defenses d'entrer dedans, comme estant indignes de communiquer avec les autres ; on les voyoit à genouïl hors de l'Eglise. Et quand on auoit instruit ceux qui estoient entrez, on faisoit prier ces penitens hors de l'Eglise, ils ne manquerent iamais tous ces iours là de se trouver soir et matin au lieu qu'on leur auoit destiné ; cela donnoit de l'edification aux Sauvages et de l'edification aux François, qui venans à la Messe et les rencontrans à genouïl auprès de l'Eglise, benissoient Dieu de leur constance. Il y auoit entre autres vn Catechumene, qui pour l'aprehension qu'il auoit que sa faute ne l'empeschast d'estre receu au S. Baptesme, se monstroït beaucoup plus feruent que les autres. Il se fit Chrestien le iour de S. Ignace, et le nom de ce grand Sainct luy fut donné. Se sentant obligé de la faueur que le Pere luy auoit faite, il le vint trouuer après son baptesme, et luy dit en luy faisant vn petit present : Tu me fais vn tres-grand plaisir, ie n'ay pas moyen de le reconnoistre, le peu que j'offre part d'vn tres-bon cœur. Si j'auois de grands biens ie les voudrois tous donner pour recevoir le S. Baptesme. Le Pere le remercia et luy fit entendre qu'vn tel present ne demandoit aucune recompense.

Les mariages à la façon des Chrestiens passent pour des miracles chez les Infideles, c'est vn ioug bien dur et bien fascheux aux hommes de chair. Les Chrestiens s'y accommodent petit à petit. Les ieunes gens y ont bien de la peine. Ceux qui ont la Foy plus forte pressent les autres de les retarder iusques au printemps que le Pere viendra en Mission ; et quand il est avec eux on recherche ceux qui sont en disposition de se lier ensemble, afin que cela se fasse deuant son depart : les parens ont cette deuotion de faire tenir leurs enfans debout dans la Chapelle, c'est à

dire de les faire marier en face de l'Eglise. Et pource que l'espoux et l'épouse sont debout l'vn auprès de l'autre deuant le Prestre, s'ils veulent scauoir quand quelqu'un se mariera, ils demandent quand on le fera tenir debout à l'Eglise.

Vn ieune garçon et vne veufue estans amenez à l'Eglise pour se marier, les publications estoient faites, il ne falloit plus que leur consentement en presence du Curé et des témoins ; comme on le demanda au garçon, il ne voulut iamais respondre. Le Pere ferme son liure, declare tout haut qu'il n'y a rien de fait, qu'ils ne sont point mariez, personne ne s'en estonne, chacun s'en retourne chez soy.

Vn Capitaine ne garda pas ce profond silence, car comme on luy eust demandé son consentement, et qu'il l'eust donné, sa femme comme plus vergongneuse ne respondit pas assez viste, il luy dit : Prenez garde à ce que vous direz, ie ne vous dissimule point mes humeurs, ie suis vn homme prompt et colere, ie me fais seruir, ie veux que ma femme m'obeisse : ne vous engagez pas mal à propos, considerez si vous voulez me prendre avec ces qualitez. Cette femme ayant donné son consentement verifia le Prouerbe qui dit, que qui espouse vn mary espouse ses humeurs. Au reste cet homme est d'vn tres-bon naturel.

Il est temps de terminer ce Chapitre. Le Pere estant occupé dans cet employ, aussi saint qu'il est penible, fut rappellé à Kebec. Les Sauvages, en ayant eu le vent, s'en plaignent : Pourquoi nous quittes-tu ? tu es nostre Pere iusques à nostre depart, voila tant de monde à instruire, nous sommes tes enfans, ne nous abandonne pas. Enfermons-le dans la Chapelle, disoient quelques-vns, iusques à ce que la chaloupe qui l'attend soit partie. Fût-il ainsi qu'il s'éleuât vn vent qui le contraignist de rester avec nous. Enfin il se fallut separer, avec promesse de se reuoir quand il plairoit à nostre Seigneur.

CHAPITRE XIV.

De la creation d'un Capitaine à Tadoussac.

Le desir de l'immortalité regne dans les esprits des Sauvages aussi bien que dans l'ame des nations plus policées ; quand vn homme de merite parmy eux est enléué par la mort, ils le resuscitent et le font reuiure à la façon qu'on a remarqué dans les Relations precedentes. Voulant donc retirer du tombeau vn de leurs Capitaines, voyez les ceremonies qu'ils garderent.

On donne auides aux nations voisines de se trouuer, si elles l'ont pour agreable, au lieu où se doit faire cette action, ou bien on prend vn temps où ordinairement ils s'entreuisent. Le monde estant assemblé, on dresse vn beau festin dans la plus grande cabane, où tous les principaux Sauvages sont inuitez. Pendant que le festin se prepare, on crée le Capitaine en cette sorte.

Celuy qui est le Maistre des ceremonies tient auprés de soy quelques personnes plus remarquables qui luy seruent d'officiers, ils étallent premierement et mettent en veuë les presens qu'on doit faire aux Capitaines des nations qui se trouuent à cette creation. Ils estendent par après quelques peaux d'Eslan bien passées, et bien douces, et bien peintes à leur mode, pour seruir de siege ou de trône à ce nouveau Capitaine. Cela fait, celuy qui le doit creer l'enuoye querir par deux de ses officiers, ils le vont prendre dans la cabane où il s'entretient avec quelques-vns de ses proches en attendant qu'on le fasse venir ; l'vn des deux le prend par la main et le conduit au lieu qui luy est préparé, l'autre luy oste modestement la robe qu'il porte, et le couure d'une autre bien plus belle et plus riche, il luy passe au col vn grand collier de porcelaine, luy met en main vn beau calumet et luy presente du petun pour en vser. Tout cela se fait si grauement et dans vn si profond silence, qu'on

prendroit ces hommes pour des statuës qui se remuent sans parler.

Le Capitaine estant reuestu selon sa qualité, vn troisieme officier richement couuert et peint par le visage selon leur coutume, se leue tout debout, et faisant l'office d'un Herault declare le suiet de toute la ceremonie. Que tout le monde demeure en paix, s'écrie-t-il, ouurez vos oreilles et fermez vos bouches, ce que ie vay dire est d'importance. Il s'agit de resusciter vn mort et de faire reuiure vn grand Capitaine. Là dessus il le nomme et toute sa posterité, il rapporte le lieu et le genre de la mort, puis se retournant vers celuy qui doit succeder, il rehausse la voix : Le voila, dit-il, couuert de cette belle robe. Ce n'est plus celuy que vous voyiez ces iours passez, qui se nommoit Nehap. Il a donné le nom à vn autre Sauvage, il s'appelle Etouait (c'estoit le nom du defunct), regardez-le comme le vray Capitaine de cette nation, c'est à luy à qui vous devez obeir, c'est luy que vous devez escouter, et que vous devez honorer. Pendant que ce Herault discoure, tous les assistans sont dans vne grande retenue, on ne dit pas vn mot, ce nouveau Capitaine se tient dans vne grauité qui ne sent rien de son barbare.

Bref cet homme, poursuivant son discours, adresse sa parole aux principaux des diuerses nations, et touchant les presens qui leur sont destinez et posez en vn lieu eminent, il leur dit, nommant les Capitaines les vns après les autres : Vn tel, ce collier de porcelaine fera entendre à vostre nation qu'il y a vn Capitaine dans Tadoussac, et que Etouait est resuscité. Monstrant vn paquet de Castors, il dit à vn autre : Ce present qui vous est destiné publiera dans vostre pais que nous auons vn Chef, et que la mort n'a point exterminé le nom d'Etouait. Ce Herault toucha autant de presens qu'il y auoit de Chefs de diuerses nations ; mais remarquez qu'ils n'estoient pas tous égaux, les vns estoient plus riches que les autres, comme il y a des nations plus ou moins estimées parmy eux. Le discours acheué, le Herault s'assit comme pour se

reposer, et vn autre officier prit ces beaux dons et les distribua selon qu'ils auoient esté destineez. Cela fait, le Herault reprend la parole : Resioüissons-nous, la premiere action de nostre Capitaine est de nous inuiter tous au festin. Et en disant cela, il leur monstre les chaudieres remplies de bled d'Inde, de pruneaux et de raisins. On se met à chanter et à danser, chacun selon la coustume de sa nation, les Capitaines finissant leurs chansons, disent vn petit mot à la louange de celui qu'on vient de resusciter ; l'vn s'escrie : Prenons courage, ce braue homme sauuera le país. L'autre adiouste, que sa liberalité bannira la paureté et fera viure longtemps ceux qui seront sous sa conduite. Resioüissez vous ieunes gens, chantoit vn autre, vous auez vn braue Capitaine qui vous enseignera à dompter nos ennemis. Le Pere se trouuant en cette ceremonie, fut honoré d'vn present aussi bien que les autres, c'est pourquoy il voulut dire son petit mot. C'est maintenant, fit-il, que Iesus-Christ sera honoré dans Tadoussac, et qu'il sera reconnu dans ces vastes forests, puisque le Capitaine est Chrestien, et qu'il fait plus d'estat de sa Foy que de sa vie. Il poursuiuit son discours qui fut escouté avec vn grand silence et avec vne approbation de toute l'assistance.

Le Capitaine qui iusques alors n'auoit point ouuert la bouche que pour y mettre son Calumet ou son petunoir, qui sert d'entretien et de contenance aux Sauvages, dit à toutes les nations qui estoient là presentes : Je ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites, ie ne meritois pas le nom d'vn homme qui ne deuoit pas mourir, d'vn homme que vous aymiez tant, et que vous honoriez d'vn si grand respect. Cet homme auoit deux conditions qui me manquent, il estoit liberal et tout plein d'esprit et de conduite, vous me donnez cette seconde qualité par vos bons conseils, et ie m'efforcera de trouver la premiere par mon industrie : si celui qui a tout fait me donne quelque chose, ie vous assure qu'il sera plus à vous qu'à moy. Ces quatre paroles estant

prononcées, on commence le festin ; on fait entrer les femmes et les filles, on danse, on se resioüit, on mange, tout se passe sans debat, sans dispute, sans insolence. Pour conclusion, vn vieux Capitaine enfoncé dans les montagnes du Nord, qui paroissoit à Tadoussac pour la premiere fois, animant sa parole fit cette petite harangue : La faim et la misere a tué vne partie de mes gens dans les grands froids où nous habitons, mais nous ne craindrons plus doresnauant, le Capitaine Etouait va bannir tous nos malheurs par ses liberalitez. Je porte les marques de ses bontez (il monstroit le collier qu'on luy auoit donné), ie le feray voir à ceux qui sont eschappez de la mort pour leur donner enuie de se venir ranger sous vn si braue Capitaine. Puissiez vous viure longues années, braue Capitaine, puissiez vous conseruer ceux qui sont sous vostre conduite.

Cette harangue finie, chacun se retire en son quartier, et ce Capitaine resuscité voulant commencer sa charge fit venir à soy les principaux de sa nation et quelques paaures veufues, et sur l'heure mesme leur donne ce qu'il auoit de meilleur en sa cabane. A l'vn il donne vne couuerture, à l'autre vne robe de Castor, à celui-cy vn Calumet, à ces autres vn sac de bled d'Inde, aux paaures femmes quelques peaux de Castor pour se faire des robes. Il donna à quelques guerriers son espée, son poignard et son pistolet, et puis les congedia avec ces trois mots : Tandis que ie viuray, ie vous assisteray et vous aideray de tout mon pouuoir. Voila les reuenus des charges des Seigneurs et des principautez des Sauvages.

*Au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus,
en la Prouince de France.*

MON REVEREND PERE,

La premiere coppie de la Relation de nos Peres des Hurons de l'an passé, ayant esté surprise par les Iroquois, la seconde me vint trop tard entre les mains pour l'enuoyer à vostre Reuerence, les vaisseaux estant desia partis: ie l'enuoye cette année, avec vne nouvelle Lettre venuë de leur part, touchant ce qui s'est passé depuis de leurs

affaires en general: La presente n'estant à autre fin, ie me recommande tres-humblement à ses SS. SS. et prieres,

De V. R.

Tres-humble et tres-obeysant
seruiteur en N. Seigneur.

BARTHELEMY VIMONT.

De Kébec, ce 1. de Septembre, 1644.

RELATION

De ce qui s'est passé de plus remarquable en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus

AUX HURONS

PAYS DE LA NOUVELLE FRANCE,

DEPVIS LE MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1642. IVSQVES AV MOIS DE IVIN
DE L'ANNÉE 1643.

*Adressée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus,
en la Prouince de France.*

MON REVEREND PERE,

La premiere piece qui l'an passé nous vint de France, fut le tableau d'un Crucifix, qui nous donna en mesme temps ces deux pensées, que nous deuions nous disposer et nostre Eglise à quelque Croix plus pesante qu'à l'ordinaire, et en suite qu'il falloit esperer que le sang du Sauueur du monde répandu pour ces barbares aussi bien que pour nous, leur seroit plus abondam-

ment appliqué, en vn mot que nos croix iointes à celle de Iesus-Christ auanceroient le salut de ces peuples. La suite de cette Relation fera voir à V. R. que nos pensées n'estoient pas beaucoup esloignées des desseins de Dieu; qu'en effet il nous a esprouez, qu'il nous a rauy ce qui paroissoit icy haut de plus florissant pour la foy, que nos meilleurs Chrestiens sont morts, les vns de maladie, les autres massacrez par les ennemis; et que ce qui estoit de plus choisi a esproué la cruauté des

Iroquois, avec le Pere Isaac Iogues et deux autres de nos François. Mais aussi V. R. y verra en mesme temps que Dieu a tiré nos auantages de nos pertes, que nostre Eglise y est accreue et en nombre et en sainteté; que plusieurs Capitaines et gens d'autorité ont pris le party de la Foy; que le feu est aux quatre coins du païs, et que le Christianisme y trouue plus d'honneur et plus de respect que iamais. Je prie nostre Seigneur de ne nous pas épargner ces croix, de nous en enuoyer quantité de semblables, et nous éprouuer iusqu'au sang, pourueu qu'il n'en tire pas moins sa gloire, et que nos vies consommées en son saint seruice aillent tousiours luy augmentant ce Royaume des cœurs qu'il s'est acquis par le merite de son sang. Ce sont les desirs de tous nos Peres qui sont icy, et à quoy nous auons besoin des prieres de toute la France. Nous supplions V. R. de nous les procurer, et d'y ioindre plus particulièrement les siennes et ses SS. SS.

De V. R.

Tres-humble et obeissant ser-
uiteur en nostre Seigneur,

HIEROSME LALLEMANT.

Des Hurons, ce 21. de
Septembre 1643.

CHAPITRE PREMIER.

De l'estat du païs.

Le fleau de la guerre qui cy-deuant a emporté bon nombre de ces peuples, a continué si fortement depuis vn an, qu'on peut dire que ce païs n'est qu'une image de massacres.

A peine auois-je terminé la precedente Relation, qu'une troupe de barbares Iroquois, ayant surpris vne de nos bourgades frontieres, n'y pardonna à

aucun sexe, non pas mesme aux enfans, et reduisit le tout en feu, à la reserue d'une vingtaine de personnes, qui trouuant iour au milieu de ces flammes et des flèches ennemies, nous vint apprendre en mesme temps leur ruine, que la venuë de cet orage qui disparut auant le leuer du soleil. C'estoit le bourg le plus impie et le plus reuolté contre les veritez de la foy de toutes ces contrées, et qui plus d'une fois auoit dit aux Peres qui les alloient instruire, que si tant est qu'il y eust vn Dieu vengeur des crimes, ils le désoient de leur faire sentir son courroux, et qu'à moins que cela ils refusoient de reconnoistre son pouuoir.

Quasi en mesme temps nos Hurons partoient en armée pour aller au rencontre de quelque autre troupe ennemie. Ils consultent vn fameux Magicien pour receuoir ses ordres. Ce suppost de Satan se fait bastir vn tabernacle tenebreux de deux ou trois pieds de hauteur et autant de largeur, le remplit de cailloux enflammez de feu, et se iettant au milieu de cette fournaise, commande qu'on l'y tienne enfermé iusqu'à ce que son Demon luy ayt donné response. Il chante ou plus tost heurle là dedans, comme vne ame damnée, toute l'armée Huronne dansant autour de luy et rendant l'echo de sa voix, afin qu'elle soit entendue iusqu'au plus profond des Enfers. En fin le magicien change de ton, et s'escrie d'un accent tout rempli de ioye: Victoire! victoire! ie voy les ennemis qui viennent à nous du costé du midy, ie les voy qui prennent la fuite, ie vous voy tous mes camarades qui les prenez captifs. A ce mot vn chacun se prepare et cherche plus ardemment des cordes pour lier l'ennemy, que des armes pour le combattre. Iamais ce magicien ne parla plus assurement, iamais on ne rendit plus volontiers à son Demon les hommages qu'il desiroit, et iamais les infideles ne triompherent avec plus d'insolence qu'à ce iour, que leur impieté l'emportoit au-dessus de la foy de quelques bons Chrestiens qui les auoient repris d'auoir recours à des Demons impuissans de les assister. Ils

partent au mesme moment et courent du costé du midy, suiuant l'aduis du magicien.

Les seuls Chrestiens s'arrestent longtemps sans parler, ne pouuans se résoudre d'obeyr à vn conducteur si impie. Enfin l'vn d'eux des plus feruens s'adresse à Dieu au milieu de ces crys de victoire. Mon Seigneur, luy dit-il, il s'agit icy de vostre honneur, c'est vous seul qui estes le maistre de nos vies, et qui disposez des victoires : si les promesses du Demon se trouuent veritables, luy seul en tirera sa gloire, et vostre nom en sera blasphemé. Je vous offre ma vie pour estre tué de l'ennemy plus tost que de me voir victorieux en cette façon. Après cela il s'adresse aux autres Chrestiens, et quoy que le plus ieune de la troupe, son zele luy fait prendre l'autorité de leur parler. Mes freres, leur dit-il, nous pecherions de suivre la route qu'a monstrée le Demon, tirons plus tost vers l'occident d'où plus souuent les ennemis abordent : si Dieu nous veut fauoriser, le diable n'aura point de part à sa gloire ; si nos camarades infideles ont le sucez qu'ils se promettent, renonçons y tous de bon cœur, plus tost que de rien deuoir à leur impieté. Aussi-tost il est obey, les infideles suiuant leur route d'vn costé, les Chrestiens vont de l'autre.

Je ne sçay si Dieu eut esgard aux prieres de ce ieune Chrestien ; quoy qu'il en soit, sans qu'il luy en coustast la vie, les Infideles et leur Demon se trouuerent confus : ils rencontrèrent en effet l'ennemy, mais ils n'en tuerent pas vn seul, la perte entiere ayant esté de leur costé, et la peur les ayant tellement saisis, que quoy qu'ils fussent six fois en plus grand nombre, toute l'armée se dissipa, et là se terminerent les desseins de leur guerre.

En suite de cela, tout le long de l'esté ce n'estoient rien que nouueaux bruits de massacres arriuez l'vn sur l'autre iusqu'au cœur du pays, et proche des bourgades plus esloignées de l'ennemy, sans que iamais on n'ait pû prendre que deux de ces Auenturiers, qui s'étant aduancez trop indiscretement furent

surpris dans leurs embusches. Ce furent des victimes destinées pour le feu, et vn obiet de la cruauté naturelle à toutes ces Nations barbares ; mais c'estoient des ames destinées pour le Paradis. Ils n'eurent pas plus tost entendu les paroles des Peres qui y coururent pour les instruire, qu'ils se rendirent aux veritez de nostre foy, receurent le Baptesme, et chantoient dans le plus fort de leurs supplices qu'ils seroient heureux dans le Ciel ; mais plus cruelle en deuenoit la rage des Hurons infideles, qui n'ayant pû empescher leur bonheur, quelque opposition qu'ils y eussent apportée, vouloient leur faire souffrir en cette vie vne image des peines que souuent on leur dit qu'endurent les ames en enfer.

Sur la fin de l'esté, nous receusmes enfin la nouuelle du malheur arriué dessus la riuiera en la défaite et en la prise de quelques-vns de nos François, et d'vne flotte des Chrestiens plus choisis que nous eussions dans les Hurons, qui reuenans des Trois Riuieres tomberent dans les embusches d'vne troupe Iroquoise, ainsi qu'on l'aura pû apprendre comme ie croy, par la Relation de l'an passé enuoyée de Kebec. Crainte d'vser maintenant de redites, ie ne parleray point de ce desastre, seulement ie diray que la perte des personnes qui y demeurèrent a esté le coup le plus sensible qui iusqu'icy soit arriué au Christianisme des Hurons.

Nous auons passé enuiron l'espace d'vn an dans l'incertitude des choses qui leur pourroient estre arriuées, dans la crainte que ces barbares n'eussent exercé dessus eux la cruauté de leurs supplices, dans les desirs d'en sçauoir les particularitez et les choses qui auroient rendu leurs souffrances plus precieuses aux yeux de Dieu, enfin dans les esperances que quelqu'vn d'eux à qui on auroit pû donner la vie, s'eschapan de sa captiuité, nous en apporteroit des nouuelles assurees qui nous feroient benir la bonté de Dieu dedans toutes nos pertes. Ces attentes n'ont pas esté sans leur effet, le plus fidele et le meilleur de nos Chrestiens Ioseph Taon-

dechoren ayant trouué moyen de s'échapper des mains de l'ennemy, et estant enfin arriué icy aux Hurons au commencement du mois d'Aoust, vn an apres sa prise, qui dans le recit qu'il nous a fait des choses dont il a esté témoin plus qu'oculaire, nous a fait reconnoistre que Dieu tire le bien du mal, et que sa diuine providence va disposant esgalement et les biens et les maux pour le salut et la gloire de ses Esleus.

Le iour auant leur prise, comme preuoyans leur malheur, si toutefois il le faut ainsi appeller, ils s'estoient confessés et auoient tenu vn conseil exprés pour s'animer les vns les autres. Hé quoy, mes freres, auoit dit le plus ancien de tous, y auroit-il quelqu'un de nous qui desistast de croire en Dieu quand bien il se verroit bruslé des ennemis ? nous auons embrassé la foy pour estre heureux là haut au Ciel, et non pas icy bas en terre. Tous promettoient d'estre fideles à Dieu : l'un disoit que la pensée du Paradis adouciroit ses peines ; vn autre adioustoit à cela que ces tisons ardents et ces haches enflammées de feu qu'on luy appliqueroit sur le corps, luy renouelleroient la memoire du feu d'enfer qui brusle à iamais les pecheurs. Eustache Ahatsistari, ce Capitaine Neophyte et la terreur des ennemis, dont l'an passé ie parlay dans la Relation, ayant pris la parole : Mes freres, leur dit-il, si ie tombe entre les mains des Iroquois, ie ne puis esperer de vie, mais auant que mourir ie leur demanderay ce que viennent apporter les Europeans en leur terre, des haches, des chaudieres, des couertes, des arquebuses, voila tout ; ie leur diray qu'on ne les ayme pas, qu'on leur cache la plus precieuse marchandise que les Francois nous donnent sans la vendre ; qu'on nous vient annoncer vne vie éternelle, vn Dieu qui a tout fait, vn feu qui est sous terre préparé pour tous ceux qui ne l'honorent pas, vn lieu de bonheur dans le Ciel, vn sejour immortel de nos ames et de nos corps qui resusciteront impassibles. Apres cela ie leur diray que c'est là ma consolation ; qu'ils exercent sur moy toutes leurs cruautés ;

qu'ils pourront à force de supplices arracher l'ame de mon corps, mais non pas cette esperance de mon cœur, qu'après ma mort ie seray bien-heureux. C'est ainsi que ie les prescheray lors qu'ils me brusleront. Apres cela il s'adresse à Charles Tsondatas : Mon frere, luy dit-il, si Dieu permet que ie sois pris des ennemis, et que toy tu t'eschappes, estant arriué au pays, va trouuer de ma part mes freres et mes parens ; tu leur diras que s'ils ont de l'amour pour moy, et encore plus pour eux mesmes, ils embrassent la Foy, ils adorent cette diuine Maiesté qui est inuisible à nos yeux, mais qui se fait sentir dans le plus profond de nos ames lors que nous ne refusons pas ses lumieres, et que nous soumettons nos volontés à ses commandemens. Dy-leur que ie suis conuaincu des veritez de nostre foy, et que pour vn iamais nous serons separez d'ensemble s'ils ne suivent le party de Dieu ; que luy seul est mon esperance, et qu'en quelque lieu que ie sois ie veux viure et mourir en luy.

Le lendemain, ce bon courage n'eut pas plus tost veu l'ennemy, qu'il se mit en prieres, et parmy les crys du combat on entendit sa voix qui surmontoit les autres : Grand Dieu, c'est à vous seul que j'ay recours. Il fut pris le premier de tous, comme il s'estoit plus auancé, mais ce grand Dieu qu'il innoquoit l'a secouru d'une façon bien plus aymable, car il mourut en bon Chrestien, et parmy toutes les cruautés qu'il souffrit du depuis auant son dernier supplice, iamais il ne fit paroistre qu'un courage plus fort que les tourmens, et digne des enfans de Dieu.

Le P. Isaac logues fut aussi pris tout des premiers, comme en effet il ne songeoit pas à se sauuer soy mesme, mais à pouruoir au salut de tant de pauures ames, pour lesquelles Dieu le reseruoit. Au moins ce fut là sa premiere pensée au moment que parut l'ennemy, de baptiser son Pilote, qui seul de ce canot n'estoit pas encore Chrestien. Cette action est la derniere qu'il ayt faite estant encore en liberté, mais Dieu l'a telle-

ment benie, que ce bon Neophyte qui du depuis se sauua du peril, ne peut comprendre l'excez de cette charité, il la raconte à tout le monde, il se console et benit Dieu de l'auoir appellé en l'Eglise par vne voye que iamais il n'eust esperé ; il ne peut oublier ce iour, il s'en confirme dans la foy, et excite les autres à croire par ce motif de charité. Il faut, dit-il, que ces gens qui nous viennent instruire ne doutent aucunement des veritez qu'ils nous enseignent, il faut bien que Dieu seul soit leur vniue rselle recompense, Ondesonk (c'est le nom qu'auoit icy dans les Hurons le P. Iogues) s'oublia de soy mesme à la veuë du danger, il ne pensa qu'à moy, et me parla de me faire Chrestien. Les balles d'arquebuse frisoient nos oreilles, la mort estoit deuant nos yeux, il songeoit à me baptiser, non pas à se sauuer : c'est qu'il m'aimoit plus que soy mesme et qu'il ne craignoit pas la mort, pensant que si ie mourois sans baptesme, l'estois perdu pour vn iamais.

Ce Chrestien baptisé au milieu des alarmes, et à la veuë de mille cruauitez ineuitables à celui qui l'enfantoit en Jesus-Christ, a du depuis icy receu les ceremonies du baptesme, et le nom de Bernard, que Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur luy auoit destiné, lors qu'eschapé des mains des Iroquois, et retournant icy il se trouua à la benediction du fort de Richelieu, et à la Messe qui s'y celebra pour la premiere fois le iour de S. Bernard. Son surnom est Atieronhonk. Il s'est du depuis tellement comporté, que nous voyons en sa personne qu'il n'appartient qu'à la charité de faire des miracles, d'vn infidele et d'vn barbare vn excellent Chrestien.

Mais reuenons au Pere. Lors qu'il se vit entre les mains de l'ennemy, comme ils vouloient le lier à leur ordinaire. Non, leur dit-il, ces François et Hurons que vous auez pris avec moy sont les liens qui me tiendront vostre captif, ie ne les quitteray qu'à la mort, ie les suivray par tout, et tenez vous tout assurez de ma personne, tandis qu'il en restera quelqu'vn d'eux parmy vous. Il

le dit de si bon accent à ces barbares, qu'ils virent bien qu'il parloit plus de cœur que de bouche, et ainsi ils se contenterent pour lors de le bastonner puissamment et luy arracher quelques ongles des mains, puis le laisserent en liberté. Mais ses pas, ses mouuemens et ses pensées estoient toutes pour ces pauvres Hurons captifs : il ne songea qu'à leur salut, et Dieu donna tant de benediction à vn zeile si saint et si actif au milieu des souffrances, que dès ce premier iour de sa captiuité il baptisa quatorze Hurons, dont vn mourut à l'heure mesme entre ses mains, ayant esté blessé à mort en ce rencontre ; il confessa les autres qui estoient desia Chrestiens, et les anima tous à souffrir genereusement et pour Dieu les cruauitez qui leur estoient ineuitables, n'y en ayant aucun qui ne s'estimast heureux dans son malheur, de voir vn homme qui auoit si tost enleué tous leurs cœurs et leur rendoit le chemin du Ciel si court et si facile.

Le Pere alloit tousiours continuant ces exercices de charité, et ce d'autant plus ardemment qu'il scauoit bien que le temps s'approchoit des plus grandes souffrances. En effet après enuiron six ou sept iournées de chemin, ils firent rencontre d'vne troupe de trois cens guerriers Iroquois, qui despoüillerent nos François, et exercerent mille cruauitez en leur endroit, et dessus les Hurons. On leur arrache à tous les ongles, on coupe aux vns les doigts, on transperce aux autres les mains, et pour tarir le sang on leur applique sur leurs playes des tisons et des torches ardentes, des pierres toutes rouges de feu ; on leur scie les bras avec des cordes qu'on leur fait entrer iusques aux os. On leur decoupe les cuisses à coups de cousteaux et d'espées. Enfin il n'y en eut pas vn qui ne receust quasi autant de coups qu'il y auoit là d'Iroquois, à la reserue de deux ieunes enfans et d'vne ieune fille qui reuenoit du Seminaire des Ursulines de Kebec, qui ne furent point offensez. Ce fut là le premier traitement de ces pauvres captifs, qui tousiours animez par le Pere, benissoient Dieu

dans leurs souffrances, et se preparoient à quelque chose de plus cruel.

Trois iours après, ils arriuerent aux bourgades ennemies, où on se comporta avec tant de rage en leur endroit, qu'il n'y eut aucune partie de leurs corps qui ne fut offensée. Ces barbares firent marcher nos François les premiers, afin qu'ils receussent les premieres décharges. En suite on les fit monter tout nuds sur vn eschaffaut préparé qui estoit à l'entrée du Bourg. Ils y demeurèrent depuis le matin iusques au soir ; et pour commencer ce ieu de cruauté, vn vieillard fameux magicien parmy ces nations Iroquoises, qui leur a promis depuis plusieurs années qu'elles se rendroient victorieuses de tous leurs ennemis, monta tout le premier sur ce theatre. C'est, dit-il, les François que j'ay pour ennemis, les Hurons ne meritent pas ma colere, j'ay de la compassion pour eux. Et en disant cela, il bastonne rudement nos François les vns apres les autres, puis ordonne à vne femme de monter et de couper le pouce au Pere : Car c'est icy celuy que ie hais le plus, adiousta-t-il. Après cela, vn tourment succede à vn autre, et toute la iournée ne fut qu'un spectacle de cruauté. Le lendemain il fallut recommencer tout de nouveau ; mais j'ay horreur de parcourir tous ces tourmens, quoy qu'ils soient plus horribles à souffrir que non pas à escrire. Il suffit pour nous consoler, de sçauoir que Dieu anima tellement le Pere d'un courage tout à fait heroïque, qu'au lieu de se plaindre dans le plus fort de ces barbares cruantez, il esleuoit les yeux au Ciel, d'où il attendoit son secours, offrant luy mesme sans resistance aucune les parties de son corps, sur lesquelles ces bourreaux vouloient descharger la rage de leur cœur, et iamais ils ne peurent tirer de sa bouche aucun cry, comme s'il eust esté insensible à toutes ces souffrances.

Enfin on resolut de ne le faire pas mourir, on luy donna la vie aussi bien qu'aux deux autres François, et à la plupart de tous ces bons Chrestiens Hurons. Il n'y eut qu'Eustache Ahat-sistari qui fut bruslé et mis à mort, et

avec luy vn sien neueu, qui depuis son Baptesme n'auoit point quasi eu d'autres paroles en bouche, mesme dedans ses chansons, sinon qu'il alloit estre heureux dans le Ciel. C'estoit vn ieune homme des plus accomplis qui fust icy dans les Hurons, et qui ayant tousiours fait promesse à son oncle de l'accompagner dans les plus forts dangers de la guerre, ne pouuoit mieux le suivre que iusques dans le Ciel, qui ne pouuoit longtemps luy estre differé, ayant trouué si proche de sa mort vn si heureux Baptesme.

En mesme temps que le Pere arriua aux bourgades ennemies, il trouua moyen de baptiser quatre autres Hurons captifs, qui auoient esté pris le mesme iour que luy, mais à soixante lieues plus haut dans la riuere, dont l'un fut bien tost bruslé, après auoir receu les eaux du saint Baptesme.

Du depuis le Pere a cultiué courageusement cette vigne qu'il auoit arrosée de son sang au point de sa naissance, et qui dans ce temps d'orages et de tempestes ne semble pas pouuoir croistre dans l'esprit de la foy, que parmy les souffrances de sa captiuité. C'estoit à ces bons Chrestiens vne affliction bien sensible de voir leur bon Pere dans les miseres et les incommoditez tout le long d'un Hyuer tres-fascheux, qui n'auoit pour tout habit qu'un morceau d'une couuerture, qui à peine luy couuroit la moitié du corps, et que le feu de sa charité obligeoit, au plus fort des plus grandes froidures, de se traîner de bourg en bourg, pour y visiter les enfans qu'il auoit enfantez en nostre Seigneur. Mais aussi il faut confesser, nous adiouste Ioseph Taondechoren, que ses discours animez de cette charité, au milieu de toutes ces souffrances, enflammoient tous les cœurs, et leur faisoient priser le bon-heur qu'ils possedoient dans leur captiuité, que Dieu leur eust donné vn homme qui leur seruoit et de pere et de mere, de consolateur et de tout, en vn lieu où toute consolation leur manquoit, sinon celle que Dieu leur donnoit par sa bouche. Il alloit souuent les confesser et les instruire,

en vn mot il faisoit l'office d'Apostre, et pouuoit dire après S. Paul, *Verbum Dei non est alligatum, ideò omnia sustineo propter electos*. La parole de Dieu ne peut estre captiue, et ie souffre tout pour le salut des ames predestinées, que Dieu a choisies et mises en liberté par mon moyen au milieu de mes liens et de leurs chaisnes.

Nous ne sçauons pas où tout cela aboutira, et iusqu'où ces barbares luy permettront de viure, seulement sçauons-nous qu'il attend la mort de iour en iour et d'heure en heure, et que tandis qu'il luy restera vn brin de vie il l'employera pour l'auancement de la gloire de Dieu, et fera vne Mission plus glorieuse que la nostre au milieu de nos plus cruels ennemis, puis qu'elle y est plus remplie de croix et herissée d'épines. *Sugit mel de petra, oleumque de saxo durissimo*. Il n'appartient qu'au grand Maistre que nous serons de tirer des amertumes la douceur, et de fléchir les cœurs plus endurcis que la pierre et le diamant.

L'obmets des choses bien considerables qui sont arriuées à cette Eglise souffrante dans la seruitude des Iroquois. Ie ne parle point aussi de la mort d'vn de ces deux François qui furent pris captifs avec le Pere, et lequel fut tué sur la fin de l'Automne par la passion d'vn particulier Iroquois. Ie crains de repeter icy ce qui en auroit esté dit dans la Relation de Kebec, et me reserue à l'an prochain à en rapporter dauantage, n'ayant pas le temps maintenant de le faire, et toutefois y ayant quantité de choses qui meritent de n'estre pas obmises, puis qu'elles sont à la gloire de Dieu.

CHAPITRE II.

De la Maison et Mission de Sainte Marie.

Quoy que cette Maison ne soit pas la demeure ordinaire des Peres de nostre

Compagnie qui sont icy dans les Hurons, c'est toutefois le lieu où ils se rendent de fois à autres après le trauail des Missions, dans lequel autrement on ne pourroit pas subsister.

Le secours que l'an passé nous demandions de Kebec et de France, non seulement nous a manqué, mais de quatorze que nous estions, le Pere Isaac Jogues et le P. Charles Raimbaut estans descendus à Kebec, et le premier estant tombé entre les mains des ennemis, le second ayant esté emporté d'vne maladie naturelle, nostre nombre s'est veü reduit à douze, dont dix ont trouué leur employ dans les Missions Huronnes et Algonquines, et ainsi le soin de la Maison est demeuré en partage à deux seuls qui restoient, au P. François le Mercier et au P. Pierre Chastelain.

Cette Maison n'estant pas seulement pour receuoir les nostres, mais estant vn abord continuel de toutes les nations voisines, et plus encore des Chrestiens qui y viennent de toutes parts pour diuerses necessitez, mesme pour y mourir avec plus de repos d'esprit, et dans les veritables sentimens de la Foy, nous nous sommes veus obliger d'y faire vn hospital pour les malades, vn cemetiere pour les morts, vne Eglise pour les deuotions du public, vne retraite pour les pelerins, enfin vn lieu plus separé, où les infideles qui n'y sont admis que de iour au passage, y puissent tousiours receuoir quelque bon mot pour leur salut ; il faut en ce pays plus qu'en aucun lieu de la terre, se rendre tout à tous pour les gagner à Iesus-Christ.

Cet hospital est tellement separé de nostre demeure, que non seulement les hommes et enfans, mais les femmes y peuuent estre admises, Dieu nous ayant donné quelques bons domestiques capables de le secourir en leurs maladies, en mesme temps que nous les assistons pour le bien de leur ame. Si ce soing est suiet à des peines, les fruicts nous en ont esté si sensibles, que nous souhaiterions vn nombre de malades encore plus grand que nous n'auons eü, le trauail deust-il croistre au centuple. Cette Maison est vrayement la maison

de Dieu et non pas des infirmes, disoit vn Sauvage Chrestien nommé Thomas Saßenhati du bourg de S. Ioseph : jamais ie n'auois reconnu que la maladie fust vn bien, et maintenant ie la prefere à la santé ; les dons du Ciel me sont venus avec mon mal, et c'est icy que Dieu me fait connoistre que luy seul est capable de contenter tous nos desirs. Je ne souhaite pas la vie, qui me retarde la possession des grands biens que la Foy me fait esperer ; ie ne recherche pas la mort, car celuy seul qui est le Maistre et de nos corps et de nos ames doit disposer de ce qui est à luy ; mais quand il luy plaira m'appeller de ce monde, il m'est aduis que ie suis prest d'obeyr à ses volonte.

Dieu alloit disposant ce Chrestien non pas à mourir en nostre Maison, où il fut l'espace d'vn mois, mais à vne mort moins preueü, qui le trouua préparé pour le Ciel peu de iours après. Ils estoient allez enuiron quarante personnes cueillir quelques herbes sauvages dont ils font vne espece de fil à rets qui leur sert pour la pesche. La nuict dans le plus fort de leur sommeil, vne vingtaine d'Iroquois se vient ietter sur eux, en massacre les vns, prend les autres captifs, quelque nombre s'estant sauué plus heureusement à la fuite. Nostre Chrestien tomba des premiers sous la hache de l'ennemy. Il ne preuoyoit pas sa mort, mais il n'eust pû s'y disposer plus saintement. Allant en ce lieu, il ne parloit par le chemin que des biens qu'apporte la Foy à vn cœur qui l'embrace ; il exhortoit ses camarades à se rendre Chrestiens, afin, leur disoit-il, que nous allions de compagnie au Ciel. Tout le soir et vne partie de la nuict accommodant sa chanure, il offroit son traual à nostre Seigneur avec tant de ferueur, que ne pouuant pas retenir cette deuotion en soy mesme, sa voix faisoit entendre aux infideles les paroles que son cœur adressoit à Dieu. Vn Capitaine de son bourg qui coucha cette nuict près de luy, et se sauua de ce massacre, nous a rapporté que le voyant parler si ardemment de Dieu, il luy disoit : Mon amy, donne moy la Foy.

Ce bon Chrestien luy sousrioit sans luy respondre ; mais en effet il le fit heritier de ses vertus et de sa foy incontinant après sa mort ; et du depuis ce Capitaine a pris son nom dans le Baptesme, et s'est tellement comporté que nous benissons Dieu de ce que par des voyes esloignées de nos preuoiances, il enrichit en mesme temps et avec auantage l'Eglise et triomphante et militante des Hurons. Nous deuons parler en son lieu de ce Capitaine nouvellement conuertiy nommé Thomas Sondak8a des plus considerables de tout ce pays.

Vne femme Chrestienne du bourg de la Conception, estant allée visiter ses plus proches parens à douze lieuës de nostre Maison, s'y sentit attaquée d'vne maladie qui ne sembloit pas dangereuse. Je ne scay d'où luy vint le presentiment de sa mort ; quoy qu'il en soit elle se remit en chemin. Je vous quitte, dit-elle à ses parens, parce que ie veux mourir parmy les fideles et proche de mes freres qui portent les paroles de la vie éternelle. Ils m'assisteront à la mort, et ie desire qu'ils ayent soin de ma sepulture : ie resusciteray avec eux, et ne veux point auoir de part avec les os de mes parens defuncts, qui ne me seront rien dedans l'éternité. Je n'ayme que la Foy et ceux qui sont aymez de Dieu. Je le prie qu'il vous esclaire, et qu'après ma mort vous soyez tous plus sages que vous n'estes durant ma vie. Si vous voyiez ce que ie voy ! mais Dieu ne fait pas à tout le monde cette grace. Là dessus elle monte en canot, arriue le mesme jour au bourg de la Conception, et sans s'arrester en sa propre maison, fait à pied trois lieuës qui luy restent, et vient se rendre icy. Dieu seul dresse les pas de ses esleus et tient leurs cœurs entre ses mains. Cette bonne Chrestienne depuis son baptesme auoit esté vne des perles de cette Eglise, mais plus elle s'approchoit de la mort, plus elle deuenoit precieuse. Si ie craignois la mort, nous disoit-elle, ie ne penserois pas croire vn Paradis qui m'attend. Il n'y a rien en terre qui retienne mon cœur ; si l'ay agréé la mort de mes enfans dans la pensée qu'ils alloient dans

le Ciel, pourquoy refuserois-je de mourir, deuant iouïr d'un semblable bon-heur ? ie m'aymerois moins qu'eux, puisque ie me voudrois moins de bien. Sa patience fut en tout heroique en cette maladie qui fut longue et accompagnée d'excessiues douleurs, et elle fit en tout paroistre vn courage digne d'une ame vraiment Chrestienne.

A peine auoit-elle aucun mouuement lors que ie luy portay le viatique, mais sa foy luy donna des forces ; elle sort de son lict, se jette à deux genoux en terre, et d'une voix mourante : icy, mon Seigneur, s'escria-t-elle, ie croy fermement que c'est vous qui venez pour me visiter, ie meurs dans cette Foy et dans le repentir d'auoir esté vn si long-temps sans vous connoistre, ayez pitié de moy. Plusieurs des assistans ne purent contenir leurs larmes, elle seule faisoit paroistre sur son visage la ioye que resentoit son cœur, et les contentemens d'une ame qui ne respiroit que le Ciel. Elle tomba le lendemain dans vn assoupissement mortel, et n'eut plus ny d'yeux ny d'oreilles, sinon lors qu'on luy parloit de prier Dieu, car alors reuenant à soy, elle prenoit plaisir iusque dans l'agonie d'adorer celuy dont elle iouït maintenant.

Elle estoit grosse de cinq mois, et c'estoit là nostre vniue regretté que la mort d'une si sainte mere priuast son fruit du bon-heur que nous luy souhaitions. Nous fismes vn vœu d'une Neufuaine en l'honneur de sainte Anne, afin qu'elle luy obtinst le Baptesme. Il plut à Dieu exaucer nos prieres au point mesme que nous en auions perdu l'esperance. Cet enfant vint au monde, et n'eut de vie qu'environ vn demy quart d'heure, mais toutefois assez pour le faire viure à iamais dans le Ciel. Nous le nommasmes Ignace en son baptesme, la mere suiuit bien-tost ce petit Ange, et leurs corps s'accompagnèrent iusqu'au tombeau.

Ce fut lors que nous nous vismes obligez de consacrer vn cemetiere auprés de nostre Eglise, qui deuoit receuoir pour ces premisses vn si heureux deposit. L'enterrement fut solemnel, et si rempli

de deuotion, que les Chrestiens qui estoient accourus chez nous au bruit de cette mort, n'en sortirent que les larmes aux yeux et les desirs au cœur de viure et de mourir comme elle.

Ce n'est pas tout, cette bonne femme a plus fait dans le Ciel pour ses parens qu'elle n'auoit fait en terre. Ils ont tous desir de la suiure, et desia vne sienne sœur qui gouerne toute la famille a voulu preuenir les autres, et a receu dans le baptesme le nom de la defuncte.

En suite de cela, les Chrestiens qui sont morts tant au bourg de la Conception qu'au bourg de Saint Ioseph à cinq lieuës de nostre Maison, ont desiré estre enterrez chez nous. Et la deuotion des viuans a esté si feruente, que les grands froids du plus fort de l'hyuer, et la hauteur des neiges n'ont pû les empescher d'apporter dessus leurs espauls vne charge qu'ils ne trouuoient qu'aymable, dans la pensée qu'ils rendoient ce dernier deuoir à des corps qui vn iour deuoient resusciter avec eux dans la gloire.

De plus tous les Dimanches de l'esté de quinze en quinze iours, et les grandes festes de l'année c'a esté vne consolation bien sensible de voir arriuer en cette Maison de dix et douze lieuës à la ronde les Chrestiens, qui s'y assembloient souuent pour trois ou quatre iours, au moins ceux à qui la force et l'age le permet. C'est alors que se voyant tous d'un esprit, ils se parlent au cœur, ils s'animent les vns les autres, ils tiennent des Conseils pour auancer le Christianisme, pour establir la Foy dans leur pays, et y voir Dieu seul adoré. Les sermons ne leur manquent pas, et nous taschons alors de les mettre dans la pratique de ce qui est de plus saint en l'Eglise : car ie puis dire en verité, que iamais ie n'ay veu en France des gens sans lettres plus susceptibles des mysteres de nostre Foy. Ils les penetrent avec tant de viuacité, et en tirent des sentimens si solides des choses du Ciel, que cela seul m'est vne conuiction d'esprit que Dieu veut estre reconnu au milieu de cette barbarie, qu'il y a ses esleus, et que deussions nous y mourir

mille fois, il faut que l'Euangile y soit presché. Et vraiment c'est icy que nous voyons à l'œil, que sa main n'est pas racourcie, et que des pierres et des cailloux il en tire, selon qu'il luy plaist, des enfans d'Abraham, des ames choisies pour le Ciel. En vn mot il n'y a point de cœur barbare, quand la Foy en a pris possession.

De plusieurs qui se sont presentez au Baptesme, nous en auons differé vn grand nombre pour les éprouer dauantage, et accroistre par ce delay l'estime qu'ils doivent auoir de nos mysteres. Ceux qui nous ont paru plus choisis et mieux disposez à receuoir le caractere des enfans de Dieu font plus d'vne centaine, qui d'vn costé ayant deuant les yeux l'exemple et la ferueur des anciens Chrestiens, ont beaucoup moins de peine de suiure ce qu'ils voyent desia pratiqué, et d'ailleurs estant mieux informez des veritez de nostre Foy, se trouuent aussi plus forts contre les tentations qui cy deuant esbranloient les meilleurs courages, et ont causé la ruine de plusieurs qui auoient assez bien commencé. Que puis-je rechercher autre chose que le Paradis, respondoit vn Catechumene, maintenant excellent Chrestien ? Si vous me promettiez vne longue vie, ie vous dementirois publiquement, n'y ayant pas vn qui ne sçache que les meilleurs Chrestiens, après auoir perdu tout le support de leurs enfans, eux mesmes ont esté rauis de la mort, au plus fort de leur aage. D'esperer que la Foy m'apporte des richesses, ou les contentemens de cette vie, aurois-je perdu la memoire de cette flotte de Chrestiens, sur qui fraîchement le malheur est tombé ? les vns sospirent maintenant sous la cruauté des supplices et la fureur des Iroquois, qui n'a pour eux rien que des flammes ; les autres ont esté trop heureux de se sauuer tout nuds de ce peril. Non non, adioustoit-il, ie ne voy rien dessus la terre qui m'attire à la Foy. C'est vn feu que ie ne voy pas, mais que ie crains, ce feu qui brusle dans l'enfer, qui fait que ie suis resolu d'obeir à Dieu : c'est vn pa-

radis que ie croy sans le voir qui me fait Chrestien.

Le soin de la Mission qui porte le nom de cette Residence, et qui comprend les bourgades les plus voisines est escheuë en partage au P. Pierre Piart. Comme le nombre des Chrestiens n'y est pas si considerable, que nous ayons iugé à propos de leur bastir vne Chapelle dans leurs bourgs, c'est en cette Maison qu'ils se rendent les Festes et Dimanches pour y faire leurs deuotions. Vn iour d'huyer que les vents estoient déchaisnez, que l'air estoit remply de neiges, d'orages et tempestes, le Pere reprit vn de ses Neophytes d'estre venu d'vne lieuë et demie, par vne baye d'vn lac glacé, où plusieurs y demeurent quelquefois morts de froid, ou enfoncez dans les eaux, sous le plancher qui leur est infidele. Ce bon homme luy respondit : le ne regrette point ces pas qui me seront comptez dedans le Ciel, ie priois Dieu dedans mon chemin et luy offrois ma peine ; i'estime trop le saint iour pour ne pas me trouuer icy. Dieu les conserue tousiours dans cet esprit.

CHAPITRE III.

De la Mission de la Conception aux Atinniasenten.

Il semble que Dieu ne veuille establir son Eglise en ces contrées barbares, que par les mesmes voyes qui ont donné les commencemens à la Foy dans tout le reste de la terre. Ie veux dire, qu'estre excellent Chrestien, et estre en mesme temps dans les espreuues des souffrances, ce sont deux choses inseparables. Nous l'auons veu particulièrement dans cette Mission, où Dieu s'est plû de nous raur les vns après les autres ceux qu'il auoit le plus formez selon son cœur, où les familles les plus Chrestiennes se voyent depeuplées, où la pauureté les accueille, et tout leur manque hormis la Foy qui seule les

soustient, et qui croist à mesme mesure que croissent leurs souffrances.

Le pense, nous disoit vn iour à ce propos vn ieune homme qui presque seul se voit resté d'une famille nombreuse de Chrestiens que la mort ou la guerre ont enleuez à cette Eglise, ie pense, disoit-il, que Dieu veut voir si vrayement nostre Foy est sincere, et si nous desirons de luy autre chose que le Paradis. Il m'a osté l'un après l'autre tout le support de mes parens, et pour m'esprouuer iusqu'au bout, il vient fraichement de permettre que le chef de nostre famille, l'vnique appuy qui nous restoit, et tous nos biens soient tombez entre les mains des Iroquois. Je suis à me plaindre de luy, plustost ie luy dy en mon cœur qu'il acheue de me despoüiller s'il le veut, qu'il coupe et qu'il décharne iusqu'aux os, et qu'il m'oste ma femme que j'ayme plus que moy : il me semble qu'alors ie le seruirois encore plus parfaitement, car plus les malheurs m'accueillent, les veritez de nostre Foy me semblent plus aymables, et les choses de Dieu sont plus claires à mes yeux.

Charles Tsondatsaa, qui l'an passé s'eschapa des mains de l'ennemy, y ayant perdu tout son bien, et de plus vn sien frere, et vn fils qu'il cherissoit vniquement, parlant vn iour aux Infideles : Non, disoit-il, iamais ie n'estois reuenu si riche d'aucun voyage ; mais Dieu m'a tout rayé en vn moment, à dessein de m'apprendre que tout cela n'est rien, et que c'est dans le Ciel que doiuent estre mes esperances. Vous ne sçavez, leur disoit-il, vous autres Infideles, ce qu'il faut dire et faire pour consoler vn affligé, vos paroles sont sans effet, et il n'y a rien que la Foy qui fauorise les veritables ioyes. Après nostre déroutte, m'estant rendu aux Trois Riuieres, ie m'y vis entouré de mes freres les Chrestiens Montagnais, Algonquins et François. Tous me parloient d'un langage inconnu, et toutefois ils consoloiert mon cœur. J'en voyois l'un qui leuant la main vers le Ciel, me disoit ce que ie conceuois sans le pouuoir entendre, et en ce mesme temps ie

sentois vne main inuisible qui racommodoit mon esprit, qui appaisoit ses troubles, et me faisoit trouuer vn bonheur indicible dedans toutes mes pertes. Nostre Foy ne nous a pas esté rauie avec nos biens, elle est entiere en nostre cœur, et nostre constance fera voir à tous les Infideles que nous sommes si asseurez du Paradis, qu'à vray dire nous n'estimons rien que cela.

En effet, les anciens Chrestiens de cette Mission ont augmenté leur ferueur au milieu de toutes ces espreuues ; leur exemple a plus seruy que nos paroles pour donner vne vraye idée de la Foy à ceux qui de nouveau se sont rangez au Christianisme. Les Infideles les respectent pour la pluspart, et quantité souhaiteroit d'auoir assez de forces pour suivre leur party.

Voicy quelques actions et sentimens de pieté que ie rapporteray sans ordre, afin qu'on puisse reconnoistre ce que fait la grace en vn cœur quoy que né dans la barbarie. J'ay esté tesmoin de leur zele, y ayant passé la plus grande partie de l'hyuer avec le Pere Paul Ragueneau.

Vn Chrestien d'environ soixante et dix ans estant interrogé des pensées qu'il falloit auoir dans les douleurs qui nous affligent : Il n'y a pas long-temps, dit-il, que bruslant de la fièvre ie ne pûs prendre aucun repos toute la nuit : alors ie remerciois Dieu, songeant que dans le Ciel ces douleurs n'auroient point de lieu ; ie luy offrois mon corps qui s'alloit ainsi consommant, et iugeois qu'il deuoit agreer cette offrande, m'imaginant que c'estoit luy qui prenoit son plaisir à me faire sentir l'ardeur du feu qui me brusloit.

Le mesme se bruslant vn iour à dessein, fut aduertý par vn de ses amis de se retirer de la flamme. Non non, dit-il, c'est ainsi que j'apprens qu'il fait mauuais offenser Dieu, si on n'est resolu de brusler dans vn feu dont iamais on ne pourra se retirer, et dont ceuy n'est rien qu'une ombre.

Vn autre quasi de mesme aage, venant aux prieres publiques, pensa se tuer d'une cheute qui luy décharna tout

vn bras. Mon Dieu, s'escria-t-il, ie vous offre cet accident, et ie l'accepte volontiers, puis qu'ainsi vous l'avez permis. Après cela, il poursuit son chemin sans rien dire autre chose, entre dans la Chapelle, et iamais n'y fit ses prieres avec plus grande deuotion. Estant sorty, il nous monstre vne playe qui nous fait à tous de l'horreur : on tasche à luy donner quelque secours, mais à peine estoit-il resorty qu'il retombe pour la seconde fois, et se blesse rudement à la teste. C'est ce Dieu tout puissant que tu viens de prier, qui t'a recompensé de cette cheute, luy reprochent les Infideles. Oüy dea, replique ce bon homme, il n'a que de l'amour pour moy, et se contentera de cette douleur passagere pour la punition de mes fautes, mais il vous prepare à vous autres qui blasphemez sans cesse contre luy des supplices eternels qui n'auront que du desespoir.

Vn de nos Peres prenoit vn iour plaisir à entendre, sans estre apperceu, vn bon Chrestien malade qui exhortoit sa fille à embrasser la Foy. Oüy, ma fille, luy disoit-il, ne doute aucunement qu'il n'y ait vn Dieu que les Chrestiens adorent. Autre que luy ne pourroit me donner la consolation que ie sens maintenant dans mon mal : ie suis aussi content que si ie me voyois guery, et ie luy dis avec plaisir qu'il ordonne comme il luy plaira de ma vie, parce que ie ressens en mon cœur vne assurance toute certaine que ie ne perdray rien perdant ce corps. C'est sans doute que nostre ame a quelque chose qui luy est plus precieux que cette vie, quelque amour que nous ayons pour elle.

Les exhortations de ce pere ont eu leur effet, il a gagné premierement sa fille à Dieu, puis vn sien fils encore plus âgé ; enfin la mere a voulu suiure ses enfans, et ils vivent tous dans vne douceur d'innocence qui se rendroit aimable au milieu de la France.

A peine y auoit-il trois iours qu'vne famille entiere auoit pris resolution d'embrasser la Foy, que la maistresse de la cabane trauaillant en plein midy en son champ avec vne de ses nieces, deux Iroquois cachez là proche dans les

bois sortirent de leurs embusches, et à la veuë de tout le monde se ietterent sur elles à coups de hache, leur enleuent la cheuelure et la peau de la teste, et ayans fait leur coup se retirent à la fuite avec tant de vitesse que iamais on ne pût les atteindre. On vient de trois lieuës nous querir en haste ; nous y courons de mesme pas, assez à temps pour mettre ces pauvres femmes massacrées dans le chemin du Paradis. Ce sont là, disoit l'vne, les pensées que j'auois dans mon champ : ie desirois d'aller au Ciel, et Dieu m'a pris au mot ; ie voulois viure, et maintenant ie veux mourir Chrestienne, ne me refusez pas le Baptesme. Celle-cy en a réchappé, et du depuis s'est tousiours comportée tres chrestienement, l'autre fut bien-tost dans le Ciel.

Vne ieune femme Neophyte, sentant en ses premieres couches de cruelles tranchées n'auoit recours qu'à Dieu, ses douleurs redoublant, elle redouble ses prieres, et se deliure enfin tres-heureusement de son fruict à mesme temps qu'elle acheue son chapelet. Après six iours, elle se sent réeueillée subitement au milieu de la nuict, et trouue son enfant qui tiroit à la fin, desia saisi d'vne froideur mortelle. Sans songer à aucun remede : Helas ! il meurt sans estre baptisé, s'escrie cette pauvre mere desolée, il n'ira pas dedans le Ciel. On vient nous aduertir sur l'heure, ce petit innocent ne fut pas plus tost ondoyé dans les eaux sacrées du Baptesme, qu'il recent au mesme moment et la vie du corps et de l'ame.

Vn autre enfant dans le berceau, dont le pere et la mere estoient morts excellens Chrestiens, deuant tomber dans les soins d'vne sienne tante infidele, fut porté à dix lieuës de nous où cette tante demuroit, et où bien-tost on le vit atteint à la mort. Les Infideles pressent fortement cette femme d'auoir recours à des remedes diaboliques. Non, leur dit-elle, c'est vn enfant destiné pour le Ciel, et le voyant à l'agonie : Dieu des Chrestiens, s'escria-t-elle, ie ne vous connois pas, mais ie vous offre cette petite baptisée, puis qu'on dit qu'elle est

vostre fille ; si ceux qui enseignent le chemin du Ciel estoient icy, ils luy diroient quelle route doit tenir son ame à la sortie du corps ; vous qui estes son pere, conduisez-là vous mesme, crainte qu'elle ne s'egare : pour moy i'enterreray son corps en vn lieu separé, et il n'aura rien de commun avec les Infideles. Cette petite ame innocente est maintenant dedans le Ciel, et celle qui luy auoit rendu ces charitez sans quasi les connoistre, nous vint trouver de son pais par deux ou trois diuerses fois, nous fit entendre son desir, et enfin receut le Baptesme avec tant de consolation, qu'alors son cœur se répandant par ses leures : Mon Dieu, s'écria-t-elle, seroit-il possible que iamais ie m'oubliaisse de ce iour, et des saintes promesses que ie viens maintenant de vous faire ? rien ne vous est caché, et vous voyez dans le fond de mon ame que plus tost ie foulerois aux pieds mille colliers de porcelaine que de commettre vn peché contre vous.

Vn Chrestien, quelques iours après son Baptesme, fit rencontre d'une femme infidele, qui le tirant doucement par la robe, luy dit : le suis à toy. Tu me prens pour vn autre, luy repliqua-t-il, tu es au diable, ie n'ay point de part avec luy.

Vn ieune Payen, ayant eu souuent le refus d'une fille Chrestienne, épia l'occasion de la trouver seule à l'écart lors qu'elle alloit querir du bois dans la forest voisine. Pas vn maintenant ne te void, luy dit-il, pourquoy rougirois-tu de pecher avec moy ? Massacre-moy au milieu de ces bois, luy respond la fille Chrestienne, pas vn maintenant ne te void, pourquoy aurois-tu horreur de ton crime ? pour moy ie souffriray plus volontiers la mort, que de commettre le peché dont tu me sollicites. Ce fripon n'y est pas retourné. Maudite race de Chrestiens, disoit-il, en se retirant, ils sont par tout inexorables. Nous ne scauons pas en plusieurs rencontres semblables la fidelité de nos Chrestiens, qui souuent se contentent que le Ciel seul soit leur tesmoin, si les Infideles mesme n'estoient les premiers à publier ces

actions de vertu, d'aucuns en s'en mocquant comme d'une simplicité trop grande, de perdre, disent-ils, les plaisirs d'un aage qui iamais ne peut retourner, pour vne crainte imaginaire d'un feu que iamais ils n'ont veu ; d'autres en sont touchez iusqu'au cœur, et n'en parlent qu'avec respect, iugeans de là que la pureté de la Foy a des plaisirs qui surpassent les sens et qui releuent vne ame au dessus du commun.

Ce propos me fait resouuenir des larmes que versoit il y a quelques iours vn ieune homme Chrestien, pleurant le peché d'une sienne tante qui s'oubloit de son salut : Vous ne scauez, nous disoit-il, quel tourment il y a d'auoir la Foy, et s'abandonner au peché, vous qui auez tousiours vescu dans l'innocence. Je scay ce qui en est, ayant demeuré quelques iours depuis mon Baptesme dans ces débauches de ieunesse ; ce m'estoit vn supplice, mon esprit n'étoit rien que trouble, et ces plaisirs de bestes n'estoient plus tels pour moy qu'ils m'auoient paru autrefois auant que i'eusse les connoissances de la Foy. L'y sentois plus d'amertume que de douceur, mon cœur n'auoit point de repos, et au milieu de ces delices, il n'y trouuoit que des degouts. C'est sans doute que Dieu est bon mesme aux meschans, qu'il a pitié de ceux qui ont esté à luy, et ne veut pas qu'après auoir gousté les douceurs qu'il y a dans la Foy, ils trouvent quelque paix ou contentement hors de luy. Helas, adioustoit-il, son peché luy sert de tourment, et luy donne plus de tristesse que de ioye : parlons à Dieu plus tost qu'à elle, car toutes les paroles du monde ne peuvent entrer au fond d'une ame qui est dedans ces troubles. Elle voit son malheur, elle sent sa misere non pas assez pour en sortir, mais assez pour iamais ne iouyr d'aucun bien ny en ce monde ny en l'autre, si Dieu luy mesme ne fait le coup de son salut.

Vne Chrestienne, ayant appris qu'un sien fils, toute sa ioye et le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains de l'ennemy, ne peut pas contenir ses larmes ; mais reuenant incontinant à soy, après auoir rendu à la

nature ce que le cœur transpercé d'une mere ne pouvoit pas luy donner : Helas, mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoy n'ay-je pas mon recours à vostre bonté, n'est-ce pas maintenant que ie dois vous tenir parole et garder dans l'affliction ce que ie vous ay promis dans la prospérité ? continuez si vous voulez à m'éprouver, pourveu qu'en mesme temps vous augmentiez ma foy : quand bien vous m'auriez renduë la plus miserable du monde, i'espereray tousiours en vous. Passons à quelques-vns plus en particulier.

Joseph Taondechoren, qui fraîchement s'est eschappé des mains des Iroquois, me fourniroit la matiere d'une Relation toute entiere, si j'auois le loisir de m'arrester à ce qui s'est passé en sa personne, et aux graces que Dieu luy a faites tout le temps de sa captiuité ; mais estant trop pressé, ie me contenteray de faire voir icy comme Dieu l'auoit saintement disposé auant son depart des Hurons, aux malheurs qui depuis luy sont arriuez, et l'estat dans lequel nous l'auons veu à son retour. Ce braue Chrestien auant que de nous quitter pour descendre à Kebec, le mesme iour qu'il s'embarqua, fit à tous les Chrestiens presens vne harangue qui merite de trouuer icy quelque lieu. Mes freres, leur dit-il, me voicy sur mon depart, et peut estre iamais n'aurons nous icy bas en terre la consolation de nous voir : cela fait que ie desire vous parler, comme si ie me voyois sur le point de mourir, dans les plus veritables sentiments de mon cœur. Quelque malheur qui nous arriue, souuenons nous que nous sommes Chrestiens, que l'obiet de nos esperances est dans le Ciel, que la terre n'a rien qui soit digne de nous et capable de contenter vne ame qui s'est donnée à Dieu. L'eternité nous donnera tout le loisir de gouter cette verité, c'est assez maintenant que la Foy nous l'enseigne, quand bien les sentimens que Dieu nous donne ne nous en seroient pas des preuues. Mes freres, ne perdons iamais cette grace que vous et moy auons receuë dans les eaux sacrées du Baptesme,

c'est le gage de nostre salut, la beauté de nostre ame, qui en a effacé les laideurs du peché, qui en a chassé les demons et nous a faits enfans de Dieu. Que ce soit là nostre thresor, que ce soient nos richesses, et si le diable et tout l'enfer s'efforce de nous les raurir, aymons plus nostre bien, qu'ils ne souhaitent nostre mal ; soyons iour et nuict sur nos gardes, inuouons le secours du Ciel, l'assistance des Anges, ayons recours à la priere autant de fois que nous sentirons nostre cœur attaqué. En vn mot estimons le don de la Foy, aymons vn Dieu qui nous a aimez le premier, et que tout l'effort de nos haynes ne soit rien que pour le peché. Resoluons nous à la mort et aux douleurs de cette vie, offrons dès maintenant le tout à Dieu afin qu'il en tire sa gloire, et que pour vn moment qui nous reste à souffrir en terre, nous en receuions dans le Ciel vne recompense eternelle. Après ce discours que sa foy et son zele enflammoit, et qu'autre que le S. Esprit ne luy auoit pù suggerer : Mes freres, leur dit-il, mettons nous à genoux, offrons nous tous à Dieu et pour la vie et pour la mort, suiuez tous mes paroles, afin que n'ayans tous qu'un cœur nous n'ayons aussi qu'une langue et la mesme priere en bouche. Là dessus il s'adresse à Dieu, mais avec des sentimens de deuotion si tendres, que le cœur les gousté mieux que le papier ne les exprime.

Ce furent là ses dernieres paroles lors qu'il se separa d'avec nous il y a prés d'un an ; et les graces de Dieu que nous voyons en luy nous font maintenant reconnoistre qu'en effet les tourmens, la captiuité et la mort n'ont rien qui puisse nuire à vn cœur vraiment Chrestien.

Remontant icy aux Hurons, Dieu de nouveau l'a voulu éprouuer. Ils estoient cent de compagnie, et ayans fait environ cent lieuës de chemin, ils se croyoient hors les dangers des Iroquois ; lors que cet ennemy, qui estoit aux embusches, les surprind au passage en vn lieu où la riuere tombant en precipice d'une hauteur espouuantable oblige nos Hurons de mettre pied à terre et porter leurs canots et leurs meubles sur leurs

espaules, pour reprendre plus haut le liect de la riuere où elle se retrouve plus paisible en son cours. Dans l'embaras de ce passage, les Hurons furent surpris à l'impourueu et attaquez si violement, que les premiers ayant esté ou tuez sur la place ou pris captifs de l'ennemy, les derniers perdirent courage et se sauuerent à la fuite, laissant en proye toutes leurs marchandises qui desia leur auoient costé la mort ou la captiuité d'une vingtaine de personnes qu'ils auoient perduë en vne autre rencontre, il y auoit fort peu de iours.

En ce combat, ce bon Chrestien eut vne espaule transpercée de part en part d'une balle de mousquet, et comme en suite il fut abandonné sans aucune assistance de deux ou trois iours, quasi tout son sang respandu, avec la fatigue d'un chemin qui de soy mesme fait horreur, le reduisirent dans le desespoir de la vie. Mon Dieu, s'escrioit-il, ie continuë à esprouuer que par tout vous estes mon Dieu, autant sur ces rochers où ie me voy abandonné, que vous l'estiez au milieu de ma captiuité, puisque partout mon cœur est consolé dans la seule pensée que vous estes en tout lieu tesmoin de mes souffrances. Ie m'estois eschappé des mains de l'ennemy pour mourir auprès de mes Peres qui m'ont engendré dans la Foy ; mais mon Dieu, si vous me reseruez ce plaisir pour le Ciel, soyez beny pour vn iamaïs ; ie meurs aussi volontiers sur ces rochers que dans le pays des Hurons, puis qu'en quelque lieu que ie meure, c'est vous seul qui disposerez de ma vie. Ces paroles jointes à sa misere toucherent enfin ses camarades Infideles, après que leur esprit se fut remis de l'espouuante où la terreur de l'ennemy les auoit iettez. Ils prirent soin de luy, et enfin après bien des fatigues ils aborderent icy en nostre Maison. Ce fut bien lors que ce bon Chrestien ne pouuoit contenir sa ioye, et les ressentimens qu'il auoit des graces de Dieu nous parurent dès son abord. Vrayement, nous dit-il pour premieres paroles, le Dieu que vous prêchez, et que ie croy est seul le tout puissant et le tout bon : il m'a conduit et

protégé depuis vn an à trauers mille perils de ma vie, et s'il a voulu que mon corps ait souffert, ce n'a esté que pour faire sentir à mon ame qu'il y a des plaisirs même dans les souffrances et que rien n'est terrible à celui qui espere en luy.

Mais les discours qu'il fit aux Infideles surpassent ce qu'on peut croire d'un Sauvage, s'il n'estoit vray que le saint Esprit rend desertes mesme les langues des enfans. Mes freres, leur dit-il, si vous ressentez de la ioye de me voir deliuré des cruautez des Iroquois, ie suis triste de vous trouuer encore sous la captiuité des diables, et moy mesme ie ne m'estime pas encore entierement en liberté, tandis que ie suis en ce monde, où le peché me peut rendre plus malheureusement captif que ie n'estois. Les cruautez que j'ay souffertes sont tout à fait horribles ; que sera-ce d'un feu eternel ? mais j'ay crainte que plusieurs de vous ne se moquent de moy en leur cœur, et ne me croyent trop simple de craindre vn feu que iamais ie n'ay veu, plus que les flammes et les tourmens que j'ay soufferts estant aux Iroquois. On m'a dit mesme que plusieurs se sont resioüis à la nouvelle de ma captiuité, qu'ils s'en prenoient au Dieu que j'adore, qu'ils disoient qu'il estoit sans pouuoir et que ie n'estois pas à plaindre dans les malheurs qui m'auoient accueilly, puisque la misere où il m'auoit abandonné retiendroit les autres de suiure mon exemple, de se faire Chrétiens et de seruir vn Maistre qui sans doute n'auroit pas la puissance, ou la volonté de nous rendre heureux pour vn iamaïs, puisqu'il ne commençoit pas dès cette vie à nous faire sentir les effets de ce sien amour.

Mes freres, adiousta-t-il, ie ne sçay pas les desseins de Dieu dessus moy ; estant dans le plus fort de mes miseres, ie n'osois pas luy demander ny la mort ny la vie, pensant que j'estois vn enfant qui ignorois mon bien, et que luy qui estoit mon Pere auoit plus de sagesse pour ma conduite que moy mesme, et qu'il ne manqueroit point d'amour pour moy, tandis que ie ne manquerois point de confiance en luy. Me voila deliuré

quasi contre mes esperances, ie ne scay si ce n'est point vous qui en auez esté la cause par l'horreur de vos blasphemes. Je croy que Dieu a voulu vous confondre dans vos pensées, qu'il a voulu se iustifier en ma personne, et vous monstrer qu'il ne m'auoit pas delaissé, et que iamais il ne manquera ny de pouuoir ny d'amour pour ceux qui sont à luy. Je croy que ceux qui se resioüssent de ma prise sentent leur cœur maintenant dans la confusion qu'ils rougissent de honte, qu'ils condamnent eux mesmes leur sagesse, voyans que Dieu a tiré sa gloire mesme de mes malheurs dont ils s'étoient seruis pour l'accuser. Je ne scay pas à quelle mort il me reserue, mais quelque malheur qui me puisse arriuer, ne vous en prenez plus à luy, c'est assez qu'il vous ait confondus vne fois auant vostre mort, vostre impieté ne doit pas l'obliger de faire tousiours des miracles. Si vous ne reconnoissez et son pouuoir et sa bonté en cette vie, ce sera au iour du iugement où il se iustificera pour vn iamais, et où ceux qui auront le plus blasphemé contre luy dans les miseres qui seront arriuées aux iustes icy bas en terre, seront plus dans la confusion lors qu'ils verront les eternelles recompenses qu'il nous preparoit alors mesme qu'il sembloit nous abandonner, n'y ayant plus pour les impies que des tourmens et vn desespoir eternel.

Charles Tsondatsaa, s'estant aussi eschappé du peril où ce bon Ioseph demeura, nous a fait voir en sa personne que vrayement Dieu est bon, mesme lors qu'il afflige, et qu'à tous les cœurs qui l'ayment tout coopere pour leur bien. Ce bon Chrestien estoit vn des plus riches de son bourg, maintenant il est vn des plus pauures, mais sa foy, son zele et sa vertu n'ont iamais eu plus d'esclat : la parole de Dieu est animée dedans sa bouche, pas vn n'ose luy resister, il confond tous les Infideles, enseigne les Chrestiens, et par tout où il va, on voit en ses discours et en sa vie que l'estime des choses du Ciel, la crainte de Dieu, l'horreur du peché, et le zele du salut des ames sont les quatre elemens d'un cœur vrayement Chrestien.

Vn iour quelques Infideles, le voyans inflexible à toutes leurs prieres, lors qu'il s'agissoit de quelque offense contre Dieu, et iamais n'ayant pû tirer de luy d'autre réponse, sinon qu'il redoutoit moins le feu que le peché, prirent dessein d'esprouuer son courage, et de voir en effet s'il seroit plus fort que le feu. Ils l'inuitent d'entrer dans vn bain (c'est vne espede de four et vne sorte d'hypocauste où incontinent tout le corps se resout en sueur, et on seroit pour y estre bien-tost estouffé, si souuent on ne la faisoit descourir pour respirer vn air plus libre) : ce bon Chrestien qui ne scait rien de leur dessein, prend cela comme vne faueur ordinaire à ces peuples quand ils veulent caresser quelqu'un. Il entre dans ce bain, mais il y sent dés son abord vne chaleur si excessiue, qu'il les prie de luy permettre d'en sortir. Camarade, luy respond ce luy qui l'auoit inuité, j'ay songé cette nuit qu'il falloit que tu dises trois mots en l'honneur de mon demon familier, autrement quelque malheur m'arriuera : ie te prie oblige ton amy, et si tu desires sortir ne me refuse pas trois paroles. Charles voit bien qu'on le veut obliger par force à ce que la douceur n'auoit iamais peu emporter de luy. Camarade, luy replique-t-il, le feu d'enfer est plus chaud que celui-cy, pour éuiter l'un ie serois fol de me ietter dans l'autre : tu pourras bien me faire icy mourir si tu veux, mais non pas tirer de ma bouche aucun mot qui souille mon cœur. Tu scauras que ie n'ay point de langue lors qu'il faut commettre vn peché. On le conuie de n'estre pas si roide en vne chose qui luy coustant si peu doit tellement obliger son amy ; on luy remonstre qu'il ne peut y auoir de sa faute, et que la contrainte où il est l'excusera deuant tout homme ; on luy proteste que iamais il n'en sera parlé, et que s'il redoute les reprimandes des Francois, ils ne pourront pas le scauoir : Enfin si tu crains, luy dit-on, vne ombre mesme du peché, ton mal ne sera pas hors de remede, puisque tous les pechez s'effacent, et qu'on nous dit qu'il y a dans le

Ciel plus de pecheurs que d'innocens. Mes camarades, leur dit-il, ie ne crains pas les hommes ny les François, mais l'œil d'un Dieu qui penetre et vos consciences et la mienne, et qui condamneroit ma faute quand bien toute la terre m'en loueroit ; l'esperance que nos pechez soient effacez se doit auoir après qu'ils sont commis, mais non pas nous les faire commettre, si vous ne voulez excuser de folie celuy qui sous l'esperance de guerir d'une playe mortelle se mettroit le cousteau dans le sein. Cependant la chaleur redouble, il se voit au milieu d'un amas de pierres toutes rouges de feu et de charbons qui s'enflamment de plus en plus, et ne peut pas se remuer s'il ne veut marcher sur les braises. Mes camarades, leur dit-il, le cœur me manque, mais non pas le courage, l'estouffe icy et ne puis respirer, mais sçachez que quelque violence qu'on m'apporte, iamais ie ne plieray à vos desirs. Là dessus, celuy qui l'auoit inuité change de ton et prend celuy de la colere, vomit mille blasphemes contre Dieu, maudit la Foy et les croyans, renonce à l'amitié qu'ils auoient depuis leur ieunesse ; mais plus il entre en rage, plus il voit qu'un courage vraiment Chrestien n'a de crainte que pour le peché. Enfin les autres Infideles se rangent du costé le plus iuste, prennent la cause de l'innocent, tacent cet insolent d'en venir à ces extremitez, et luy mesme est confus lors qu'ayant descouvert l'hypocaste, il voit ce bon Chrestien qui n'auoit plus quasi ny de poux ny de force, et qui estant sorty et reuenu à soy n'eut point d'autres paroles pour se venger de toutes ces iniures, sinon que le regardant d'un œil aussi amy qu'à l'ordinaire : Mon camarade, luy dit-il, tu m'as tué, mais cela me console que ie n'ay pas offensé Dieu. Si iamais il t'ouure l'esprit et que tu ayes la Foy, tu sçauras que luy seul merite les honneurs que les diables s'usurpent iniquement, et que nos vies ne peuuent être mieux consommées qu'en son seruice.

J'ay parlé bien amplement dans les precedentes Relations d'un excellent Chrestien, dont la foy, le zele et la

pieté ont esté depuis cinq années vne lumiere bien éclatante en cette Eglise. Il se nomme René Sondih8annen. Ie n'en diray qu'un mot pour le present. Cet homme va tousiours croissant dans l'esprit de la Foy, qui anime si puissamment ses actions et ses discours et plus encore ses souffrances, qu'à voir la suite de sa vie, et entendant ses sentimens, on ne peut pas douter qu'il ne soit tout à Dieu. Il passe bien souuent les nuicts quasi entieres en la priere avec tant de douceur, qu'à peine ressent-il aucune distraction. Non, disoit-il vn iour, ce n'est pas moy qui prie, au moins ie ne sçay pas ce que ie dis à Dieu : ie voy bien qu'il me parle, mais ie ne sçay pareillement ce qu'il me dit. Il m'est aduis qu'il prend mon cœur et le retient auprès de soy, comme fait vne mere lors qu'elle caresse son enfant. Si on demande à cet enfant ce que sa mere luy a dit, il ne peut rien respondre, et ne peut dire que deux mots, qu'il ayme sa mere et qu'elle a de l'amour pour luy.

Ce bon Chrestien estoit allé sur la fin de l'automne à la chasse du castor, où il gagna à Dieu son fils aîné, que seul il auoit mené avec soy, exprés pour auoir le moyen dans cette solitude d'un mois, de luy parler plus à loisir et plus au cœur. Alors vne chose luy arriua qui merite peut estre de trouuer icy quelque lieu. Dans le plus fort de son sommeil, il luy sembla que tout le Ciel estoit rempli de tonnerres et d'esclairs ; et que les foudres venoient de tous costez fondre sur luy. La crainte l'auoit saisi si puissamment, qu'il estoit dans le desespoir de sa vie. Vne personne d'un visage inconnu, mais d'une maïesté pleine d'amour et de douceur qui estoit descendue du Ciel, luy dit en s'approchant de luy : Prends ton chapelet, et prie Dieu. Il n'eut pas plus tost obey que ces images disparoissent et que l'orage se dissipe. Le mesme luy arriue par trois diuerses fois, il est aduertey chaque fois d'auoir recours à la mesme priere, et tousiours il en ressent le mesme effet. Le lendemain sur le midy, le Ciel qui estoit très pur et serein se change tout d'un coup : ce ne sont que foudres

et tonnerres, et il semble que tout cet orage vienne se descharger sur eux. Prions Dieu, dit-il à son fils, dis avec moy ton chapelet. Ils n'auoient pas finy que les nuages se retirent, le Ciel est plus essuyé que iamais, et ne voyent plus deuant leurs yeux aucun reste de cette tempeste. A quelques heures de là, le Soleil se recouure, et de tous costez les esclairs et les foudres les environnent. Reprenons nostre chapelet, dit le pere à son fils, Dieu veut nous obliger à la priere. Le Ciel retourne incontinent en sa beauté. Enfin pour la troisieme fois, ils se voyent derechef accueillis de l'orage, la nuée va creuer sur leur teste, et les foudres du Ciel n'en veulent ce semble qu'à eux. Ce bon vieillard alloit encore recourir à la mesme priere, et desia tenoit en main son chapelet, lors qu'il s'auise qu'il obeissoit à son songe. J'ay peché, dit-il à son fils, mais ça esté sans y penser, ne disons pas pour maintenant cette priere, autrement i'accomplirois mon songe : prions Dieu seulement de cœur ; s'il veut nous preseruer de cet orage, il n'est pas attaché plus à vne priere qu'à vne autre. Je ne sçay pas si en cela il y eut quelque chose extraordinaire, mais la nuée se diuisa, et s'estant deschargée de part et d'autre proche du lieu où ils estoient, ils n'eurent pas vne goutte de pluye, et benirent nostre Seigneur de les auoir gardez.

Il arriue assez souuent plusieurs choses à ces bonnes gens, qui sans doute sont assez remarquables, mais leur simplicité fait qu'ils n'y font pas d'autre reflexion que sur l'heure, se contentant d'en auoir remercié Dieu lors qu'ils ont receu le benefice. Pour celle-cy ie ne l'ay sceuë que par rencontre, ce bon homme long-temps après nous ayant demandé si son peché auoit esté grief d'auoir obey du commencement à son songe, et comment en cela il se deuoit comporter selon Dieu.

Je me suis resolu d'estre court en cette Relation, et il faut laisser place pour les suiuaus Chapitres. Si ie dis que d'aucuns ont esté delaissez de leurs propres parens en haine de la Foy ; que

d'autres, estant sollicitez au mal, ont imité le S. Ioseph et la chaste Susanne ; que plusieurs prennent plaisir dans les souffrances et en remercient Dieu ; que la pluspart menent vne vie aussi innocente au milieu d'une nation toute infidele, que s'ils viuoient parmy vn peuple tout Chrestien : si l'adiouste à cela qu'ils prient tous Dieu publiquement matin et soir, qu'ils conçoient et goustent nos mysteres, qu'ils se confessent du moins tous les huit iours ; qu'ils sont dans la pratique des vertus et dans l'horreur du vice ; en vn mot que leur vie presche plus haut que nos paroles, et contraint les plus Infideles de respecter la Foy, quelque haine qu'ils en conçoient ; c'est ce qu'icy nous voyons de nos yeux, ce que Dieu opere en leur cœur, ce que le Ciel admire dans vn país barbare, qui depuis cinq mille ans n'auoit iamais connu son Createur, et puis que le sang de Iesus-Christ a esté respandu pour eux aussi bien que pour nous, pourquoy n'espererons-nous pas que la conuersion de ces peuples ira tousiours croissant, que la Foy y sera en son regne, et que la Croix se verra enfin arborée par tout ce nouveau monde ? Ne perdez pas courage, nous disoit il y a quelque temps vn Sauvage Chrestien, nostre nombre va s'augmentant de iour en iour, celuy des Infideles s'amointrit, la pluspart connoissent assez la verité, et sont les premiers à se moquer des superstitions du país, ils redoutent le feu d'enfer, les seuls respects humains retiennent ceux qui ont l'esprit mieux fait ; quand nous serons vn peu plus forts, vous verrez que tout d'un coup ils prendront nostre party, tout nostre bourg sera Chrestien, et c'est alors que la Foy se fera iour sans resistance dans tous les autres qui ont les yeux sur nous.

Je me souuiens à ce propos d'une harangue que faisoit cet hyuer vn Capitaine Infidele de ce mesme bourg, inuitant ses suiets à vne danse superstitieuse du país, et encourageant en mesme temps les Chrestiens de tenir bon dans leur Foy. Courage, mes neveux, disoit-il, vous autres qui n'avez point de Foy venez à cette danse que nos an-

cestres ont honorée, venez guerir vne malade qui vous demande ce secours. Courage, adioustoit-il, vous qui estes Chrestiens, retirez-vous dans vos cabanes qui sont saintes, ie n'y mets pas le pied auiourd'huy que nous pechons, nous n'auons point d'esprit, ne nous imitez pas et soyez plus sages que nous. S'il est veritable ce qu'a dit la mesme Verité, que tout Royaume qui se diuise contre soy mesme est proche de sa ruine, ne pourrois-je pas dire icy que le Royaume de Satan n'est pas loin de sa decadence, puisque ceux qui sont plus engagez en son party trauaillent eux mesmes à leur perte, soustenans le party de Dieu ?

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. Ioseph aux Atinqueennonnikak.

Il semble que le Ciel voulut partager avec nous dans la defaite de cette flotte de Chrestiens qui l'an passé tomberent entre les mains des Iroquois, ou pour mieux dire, il semble que le dessein de Dieu ne fut autre que de moissonner ce qui estoit de plus meur pour l'eternité, et ne nous laisser de ce nombre que ceux dont il vouloit faire à chacune des Eglises de ce país vn Predicateur pour la Foy. Ce fut la pensée que leur donna à tous le premier sentiment de leur cœur, et le salut qu'ils se donnerent les vns aux autres, lors qu'ils se virent eschapper du peril. Allons, ce dirent-ils, publier les grandeurs de celui qui nous a deliurez, et si nous y manquons, renonçons à la vie, resoluons-nous tous de mourir ; car maintenant nous ne viurons plus pour nous mesmes, mais pour prescher la Foy et rendre nostre país Chrestien. Dès l'heure mesme ils en firent promesse à Dieu, et du depuis leur zele nous a bien fait connoistre, que cet esprit de verité qui souffle où il luy plaist, ne met aucune difference entre le Barbare et le Grec, et se fait des Apostres en quelque lieu qu'il se veuille faire adorer.

le commenceray ce Chapitre par l'vn de ces Chrestiens nommé Estienne Totiri. Remontant icy haut après la perte quasi de tout son bien qu'il venoit de faire proche des Trois Riuieres au rencontre des Iroquois, il apprit pour premiere nouuelle que sa mere estoit decedée depuis son depart. Son cœur en fut touché d'abord, comme il l'aymoit vniquement ; mais ayant rompu son silence, il s'enquit auant toutes choses si elle estoit morte en bonne Chrestienne ? Oüy, luy dit-on. A ce mot il ioignit les mains, et esleuant les yeux au Ciel : Mon Dieu, dit-il, qui pourroit se plaindre de vous ? elle est heureuse dans le Ciel, et maintenant elle ne peut plus vous offenser. Pourueu que moy et mes parens mourions tous dans la Foy, ie ne puis regretter ny pour eux ny pour moy cette vie. Hastez s'il vous plaist nostre mort, puisqu'ainsi vous hasterez nostre bonheur. Estant arriué en son bourg, les Chrestiens qui venoient pour le consoler se trouuerent plus desolez que luy, aussi fut-ce luy qui les consola. Mes freres, leur dit-il, ne parlons pas de ce que j'ay perdu, mais songeons aux grands biens qui nous attendent dans le Ciel ; vos larmes aussi bien que les miennes se changeront en ioye, et les Infideles connoistront sur nos visages que nous auons la Foy et l'esperance du Paradis dedans le cœur : entrons dans la Chapelle et loüons Dieu de tout.

C'est luy qui est le gardien de cette Chapelle, où tous les Chrestiens et Catechumenes viennent prier soir et matin ; et comme plusieurs ont besoin d'instruction, il prend le soin des hommes en l'absence ou trop grande occupation des Peres qui ont charge de cette Mission ; et sa femme qui ne luy cede en rien, soit en esprit, soit en vertu, prend le soin d'instruire les femmes avec tant d'amour et de ioye que c'est vn plaisir de les voir dans vne sainte ialousie d'auancer chacun de son costé les affaires de Dieu. Sur iour il visite tous ceux qu'il iuge auoir quelque bonne disposition, et leur tient des discours si animez de cet esprit qui le possede, qu'il

penetre iusqu'au fond de l'ame, et fait sentir aux autres vne partie de ce qu'il sent. Aussi iamais ne va-t-il enseigner qu'il ne rentre en soy mesme, et ne demande à Dieu qu'il luy mette la parole en bouche : Car, dit-il, ie voy bien que ce n'est pas moy qui leur parle, mais ie sens qu'on me dit au cœur des choses dont ie ne puis exprimer que la moindre partie.

J'ay douté si ie devois icy rapporter vne vision, ou si vous voulez vn songe de cet homme ; quelque nom qu'on luy donne, voicy le rapport que luy mesme en fait. Je voyois, disoit-il, vne croix dans le Ciel toute empourpée de sang et nostre Seigneur estendu dessus, la teste à l'Orient, les pieds à l'Occident. Je voyois vne foule de monde qui s'avançoit de l'Occident, que nostre Seigneur attiroit par des regards d'amour, et qui n'ayant osé s'approcher de sa teste sacrée, se tenoient en respect aux pieds. Demeurant en silence et tout estonné au milieu de cette compagnie, j'entendy vne voix qui me commanda de me mettre en prieres : ie le fis dans vn saint effroy, et sentoies en mon ame des mouuemens et de crainte et d'amour qui surpassent toutes mes pensées. Il a eu cette mesme vision par trois diuerses fois, mais ie n'en cusse pas fait plus d'estat que d'vn songe, n'estoit que les impressions qu'elle a laissées dedans son cœur sont au dessus de la nature. Il faut que ces peuples d'Occident aillent adorer la croix de Iesus-Christ. Nous verrons en son lieu comme il a esté cet hyuer dans la nation neutre, comme il a presché la Foy : cependant il me suffit de dire qu'il ne veut et ne peut quasi parler d'autre chose.

Sa femme, ses freres, ses enfans, tout se ressent de cet esprit. Dieu est leur entretien, le Paradis leur esperance, leur crainte n'est que pour le peché, enfin si les benedictions de la terre leur manquent, celles du Ciel y decoulent abondamment. Il n'y a pas iusqu'à vne petite fille à peine de trois ans, qui ne participe à ces graces. Cet enfant a tellement succé la pieté avec le lait, qu'elle respond publiquement du Cate-

chisme, sçait ses prieres et prend plaisir à denouer sa langue beguayante parlant de Dieu et des beautez du Paradis, parce que n'entendant quasi que semblables discours, à peine pourroit-elle aimer autre chose.

Le P. Charles Garnier et le P. Simon le Moyne ont eu le soin de cette Mission. Le nombre des Chrestiens y est accru notablement. Entre ceux qui ont receu le S. Baptesme, ont esté trois Capitaines de consideration. Le premier se nomme Thomás Sondak8a. Il auoit des desirs, il y a desia quelques années, de se faire Chrestien, iamais n'auoit eu que de l'amour et pour nous et pour les choses de la Foy, et tousiours a vescu dans vne innocence morale et vne bonté qui le rendoit aymable à tous ; mais comme il voyoit les Chrestiens mal voulus, et que d'ailleurs sa charge l'obligeoit de tenir la main aux superstitions du pais, qui font la plus grande part de leurs Conseils, son courage n'estoit pas assez fort pour vouloir tout de bon ce qu'il ne vouloit qu'à demy. Après la mort d'vn sien amy Chrestien, dont j'ay parlé dans quelqu'vn des premiers Chapitres, Dieu luy toucha plus fortement le cœur : il commence à se faire instruire, il prend goust aux choses du Ciel, et se resout à embrasser publiquement la Foy. Le Diable là dessus l'espouuante en songe ; tantost il voit deuant ses yeux vn Capitaine de ses anciens amis, qui reuenant de l'autre monde luy reproche son peu d'amour, de vouloir ainsi se separer pour vn iamais de tous ceux qui auoient tant d'amour pour luy. Vne autre fois, il aperçoit vn visage inconnu, qui luy met en bouche vn morceau qui doit le rendre bien heureux ; et en effet se réueillant, il trouue sur sa langue ie ne sçay quoy qu'il ne peut reconnoistre, qu'vn Huron Infidele eust tenu pour vne marque de bon-heur, et qu'il eust conserué comme vn present de quelque Demon familier : car c'est ainsi que les demons se communiquent en ces pais sous des formes empruntées, tantost d'vn ongle de hibou, tantost d'vne peau de quelque serpent monstrueux, ou de choses semblables qui apportent avec

soy le bon-heur pour la pesche et la chasse, pour le trafiq et le ieu ; d'aucuns mesmes sont en vsage comme des philtres pour attirer à soy l'amour.

Nostre Catechumene estoit desia trop auant dans les sentimens de la Foy pour s'estonner de ces menaces, ou se rendre aux promesses du Diable. Il renonce à tout ce commerce d'enfer, son recours est à Dieu ; et depuis son Baptesme tous ces phantosmes disparurent. Il fait incontinent profession publique de la Foy, refuse d'assister aux Conseils où il s'agiroit de quelque chose defenduë par les loix de Dieu, et veut que tout le pais sçache qu'il prefere les deuoirs de Chrestien à toute autre chose ; et le bon est qu'en tout cela, quoy qu'il fasse paroistre vn courage vrayement heroïque, foulant aux pieds tous les respects humains, qui ne regnent pas moins icy qu'en France, c'est toutefois avec vn esprit de douceur si aymable, que les plus ennemis de la Foy ne peuuent rien reprendre en luy. Aussi a-t-il à cœur cette vertu de mansuetude, comme la voye la plus puissante de gagner les Infideles à Iesus-Christ.

Mes freres, dit-il souuent aux Chrestiens qu'il exhorte, preschons aux Infideles par nos exemples, et sur tout prenons garde à ne les pas aigrir. Vn esprit alteré se reuolte contre soy mesme et contre Dieu ; la verité ne luy paroist qu'au milieu d'vn nuage, et il ne peut auoir d'amour pour la vertu, quelque beauté qu'elle ayt, tandis qu'il la regarde comme ennemie de son peché. Gagnons-les à Dieu par amour, supportons leur foiblesse, ayons compassion de leurs fautes, ne parlons point si vous voulez de nos mysteres, pourueu que nous rendions nostre vie si aymable par son innocence, qu'ils soient contraints en nous ayant d'aymer la Foy.

Le second de ces Capitaines se nomme Mathurin Astisk8a. C'est vne humeur toute contraire à celuy dont ie viens de parler : ce n'est qu'ardeur, ce n'est que feu et flamme, et comme il est d'vn excellent esprit et naturellement eloquent, il ne peut contenir son zele, il faut qu'il reprenne le vice, qu'il fasse la guerre

au peché, qu'il confonde les Infideles, qu'il se mocque de tous leurs demons, qu'il parle des grandeurs de Dieu, des beautez de la Foy, du miserable estat des hommes en cette vie si l'attente d'vn bon-heur eternelle n'adoucissoit leurs peines, ne moderoit les craintes ineuitables d'vne mort qu'ils ont tousiours deuant les yeux, et ne contentoit les desirs insatiables qu'ils ressentent de se voir bien-heureux. Mon cœur, dit-il, est tout à Dieu, et ne songeant qu'à luy, ie ne puis parler que de luy. Le Ciel et la terre et les eaux, tout m'inuite à le louer sans cesse ; et quand mesme ie cesserois de regarder les ouvrages qu'il a exposez à nos yeux pour se faire connoistre, iamais ie ne cesserois de l'aymer. Mais ce qui est d'excellent en cet homme, ses actions parlent plus haut que ses paroles. Il a renoncé à sa charge de Capitaine, crainte de s'y voir engagé à quelque offense contre Dieu : sa mere, sa femme, ses parens, tout son bourg s'est bandé contre luy ; rien de tout cela ne l'a peu esbranler. La pauureté, nous disoit-il, ne m'estonnera pas : Dieu me seruira de parens et de mere, et luy seul sera mon appuy. Que ma femme s'éloigne de moy et me ruisse mes enfans ; ie les ayme en effet plus que chose du monde, mais iamais leur amour n'empeschera celuy de Dieu. Mon cœur est disposé à tout, vn regard vers le Ciel me fait paroistre comme vn rien tout ce que ie voy sur la terre, et la Foy que i'ay d'vn enfer me fait enuisager les misereres de cette vie comme de petits maux qui ne meritent pas nos craintes, lors qu'il est question d'euiter vn malheur eternel. Enfin sa patience a gagé les plus Infideles, son courage les a contraints d'aduouër que la Foy esleue vn cœur au dessus et des biens et des malheurs de cette vie ; et sa ioye qui paroissoit dans le plus fort de toutes ces trauerses leur a fait reconnoistre qu'il y a des plaisirs en l'homme autres que ceux du corps, et où les sens n'ont point de part.

Le troisieme de ces Capitaines Neophytes est chef d'vne bande d'environ trois cens hommes de guerre, qui de-

meuroient à vne iournée des Iroquois plus proches des Hurons ; mais se voyans trop exposez à l'ennemy, ils abandonnerent leur païs il y a enuiron cinq ans, amenerent icy leurs familles, et depuis se sont répandus çà et là dans les bourgades Huronnes. Ce Capitaine se nomme Martin Tehoachiak8an. C'est vn courage qui ne respire que la guerre, et sa vie n'est qu'une suite de combats. Il estoit amy intime de ce grand guerrier Eustache Ahatsistari dont nous auons desia parlé, et luy auoit promis de son viuant qu'il le suiueroit en la Foy. Mais le malheur arriué à ce sien amy si peu de temps après qu'il auoit receu le Baptesme, nous faisoit croire que ces promesses n'auroient pas leur effet, que plustost il auroit auersion de la Foy, qu'il redouteroit le Baptesme, et seroit confirmé dans vne opinion commune en ces païs, que se faire Chrestien c'est renoncer à cette vie et appeller à soy la mort. Dieu toutefois a tiré nos aduantages de nos pertes : ses voyes sont éloignées de nos pensées, et il veut que la mort d'un Chrestien soit la semence et le germe d'un autre. Ce fut alors que ce Capitaine encore Infidele se sentit plus touché au cœur, qu'il commença à redouter plus le feu d'enfer que la mort, et que la pensée de se voir vn iour bienheureux dans le Ciel avec l'ame de cet amy qu'il regrettoit, luy en fit prendre le chemin. Non, disoit-il au Pere qui l'instruisoit, tu m'aurois desia baptisé si tu voyois mon cœur, tu serois conuaincu que ie desire bien faire, et que quoy qu'il arriue, ie veux viure et mourir Chrestien. Veux-tu donc que ie sois damné, adiuostoit-il vne autre fois ? ie suis continuellement ou à la chasse dans les bois, ou aux prises avec l'ennemy, en quelque part que j'aïlle, ie suis en danger de ma vie, et le feu plustost que la vieillesse consommera cette charogne que tu voy : que deuiendra mon ame si tu n'effaces mes pechez ? veux tu que d'un malheur ie me precipite en vn autre, et que ie meure sans estre baptisé ?

Ayant eu iour pour son Baptesme, il assembla ses gens : Mes neveux, leur dit-il, les ennemis sont à nos portes, se

sauue qui pourra : reprochez moy si iamais vous m'auiez veu paslir au milieu des perils ; mais à ce coup ie vous confesse que j'ay perdu courage, ie me retire du malheur, me suiue qui voudra, nos affaires sont au desespoir. On iuge à l'entendre parler qu'une armée ennemie est aux frontieres du païs, qu'il en a eu quelque aduis asseuré : les vns songent aux armes, les autres à la retraite, tous sont saisis de crainte. Enfin, les voyant dedans l'émotion, il reprend la parole. Mes neveux, leur dit-il, ie ne crains pas les Iroquois, ie redoute les cruautés plus inhumaines des demons de l'enfer, d'un feu qui iamais ne s'éteint ; ie vous quitte sans vous quitter, ou plustost ie quitte vos sottises, j'abandonne nos mauuaises coutumes, ie renonce dès ce moment à toute sorte de peché, et sçachez que demain ie seray Chrestien.

Ces Baptesmes de personnes si considerables en ont attiré plusieurs autres, mais ce qui nous console dauantage, est de voir que l'esprit de la Foy prenne tousiours de plus en plus l'ascendant dans leurs ames, que la grace trouue entrée dans leurs cœurs autant que dans les nostres, et que pour estre nez barbares ils n'en sont pas moins bons Chrestiens.

Mon fils, disoit vn iour vn de ces bons Sauuages à vn sien fils qu'il exhortoit au bien, maintenant que ie suis au monde, ie crains que ta foy ne soit appuyée sur la mienne. Quoy qu'il m'arriue, ne desiste iamais du seruice de Dieu, et quand bien ie serois massacré, dy tousiours d'un mesme visage : Nostre Pere qui es au Ciel. Ne songe pas à moy disant cette priere, mais souuiens-toy que celuy-là ne peut mourir qui doit estre l'vnique appuy et de ta foy et de la mienne, qui est ton Pere et le mien, et qui seul doit soutenir tes esperances, quand bien tu te verrois abandonné de tous les hommes. Ie ne sçay pas si Dieu auoit donné à ce bon Sauuage quelque veuë de sa mort prochaine, quoy qu'il en soit, il fut assassiné peu de iours après d'une bande Iroquoise ; et l'enfant à peine aagé de

quatorze ans a tellement suivy la vertu de son pere, ces dernieres paroles ont fait tant d'impression dedans son ame, que ie ne puis douter que cet esprit diuin qui touche fortement d'une extremité à l'autre, et va disposant toutes choses avec douceur pour le salut de ses esleus, n'eust animé et le cœur et la voix de ce pere, afin qu'en mesme temps il le disposast à vne sainte mort, et le fils à vne sainteté de vie digne du nom de Chrestien, et de la Foy que tousiours il a du depuis conseruée malgré sa mere et tous ses parens Infideles, en vn aage qui ne peut auoir de resolution pour vn suiet si esloigné des sentimens de la nature, sinon celle qui vient du Ciel.

Cet enfant n'a pas esté seul vexé de ses parens à cause de la Foy : plusieurs ont eu besoin d'un semblable courage. Tel a esté contraint de se voir errant çà et là, et de chercher ailleurs sa vie, estant chassé de sa cabane où on ne pouuoit le supporter dans l'exercice de Chrestien. D'autres se sont bannis eux mesmes de leur propre maison, se sont priuez des contentemens de la vie et du support de leurs parens, aymans mieux renoncer aux douceurs de cette amitié, et abandonner cet appuy de la nature, que de souïller la beauté de la grace qu'ils auoient receuë au Baptesme. Car plus, disoient-ils, nous sentons d'inclination pour nos parens, moins d'horreur auons-nous naturellement de leurs fautes, et plus aussi deuous nous craindre qu'en les ayment nous n'aimions enfin leurs pechez.

Tous les Chrestiens de cette Mission ont esté fortement dans l'esperuee, principalement sur la fin de l'hyuer. Car comme leur nombre s'estoit rendu considerable, qu'ils tenoient bon à ne point vouloir assister aux superstitions du pais, qu'en suite de cela ces ceremonies diaboliques estoient delaissées de plusieurs, que les débauches deuenoient vn peu refroidies, on redoubla les calomnies contre la Foy : qu'elle tendoit à la subuersion du pais, que les malades demeuroient sans secours, que la guerre alloit tout rauageant de plus en plus, que la famine les menaçoit, que les plus

innocentes recreations (c'est ainsi qu'ils appellent leurs crimes) ne trouuoient plus quasi de lieu, et que par tout où se rencontroit vn Chrestien, il falloit ou rougir de honte, ou abandonner la pensée du peché ; que leurs ancestres ne viuoient pas dans ces reserues, qu'en ce temps là le pais estoit florissant, que tous les malheurs les accueilloient depuis qu'on auoit commencé de publier icy la parole de Dieu, que les croyans (c'est icy le nom des Chrestiens) deuoient ou bien se retirer à part, ou conseruer leur Foy dans le fond de leur ame, sans condamner si publiquement les coustumes de leurs peres ; qu'il ne falloit plus les inuiter ny aux conseils, ny aux festins, qu'on deuoit rompre le commerce avec eux, ou plustost si on vouloit conseruer le pais, assembler sans delay vn Conseil general pour faire renoncer la Foy ou de gré ou de force à ceux qui se trouuoient desia dans ce party. En vn mot, les calomnies en viennent si auant, et cette haine contre la Foy est renduë si publique, que les Chrestiens, qui du commencement ne croyoient pas que les affaires en deussent venir à ce point, iugerent qu'il falloit au plustost coniuier cet orage.

Ils s'assemblent pour cet effet et cherchent les moyens de parer à ce coup ; mais plus ils parlent là dessus, plus ils y voyent d'obscurité. Enfin l'un d'eux prend la parole : Mes freres, leur dit-il, ce sont les affaires de Dieu plus que les nostres, c'est à luy d'appaiser ces tempestes, et à nous de souffrir avec ioye, ou du moins avec patience autant qu'il le voudra. Voila les sentimens que Dieu me donne, faites moy part des vostres, puisque nos cœurs n'estans qu'un dans la Foy, ne doiuent auoir rien de secret lors qu'on s'attaque à nous comme Chrestiens. Pour moy, dit l'un, lors que j'entends ces calomnies, et que les iniures me suivent, ie passe mon chemin, ie pense que ces pauures Infideles sont comme des chiens qui aboyent. Que m'importe quoy qu'ils disent ou fassent contre moy, pourueu que j'aille au Ciel. Ie me tourne vers eux, replique vn autre, ie leur dis qu'ils

prennent courage, qu'ils continuent à me maudire, que Dieu me fait du bien lors qu'ils me font du mal, et qu'en me disant ces iniures, ils attirent sur moy vn amas de benedictions qui leur sont inconnuës. Mon cœur, dit vn troisième, voudroit bien quelquefois se venger, mais quand ie songe que Jesus-Christ estant sur terre a plus enduré que cela, ie me console, et ie le prie qu'il me donne du courage iusqu'à la fin. Chacun auance ses pensées, et après tout ils reconnoissent que Dieu est tousiours semblable à soy mesme, qu'il est le Dieu de paix et le Dieu de consolation, et que plus on endure pour luy, moins on s'estonne des souffrances.

Pour conclusion : Mes freres, leur dit Estienne Totiri, puis qu'en cette assemblée vous me regardez comme vostre Capitaine, voicy le resultat de ce Conseil, et la pensée que Dieu me donne : Ne craignons rien que le peché.

Ie ne sçay pas où aboutiront ces orages, mais ie ne suis pas hors d'esperance de voir en ces pais, dans peu d'années, des martyrs pour la Foy, et peut estre ne serons-nous pas les premiers. La ferueur de quelqu'un de ces bons Neophytes meritera cette faueur du Ciel ; au moins i'en voy que Dieu ce semble va disposant à cette grace, qui mesprisent leur vie et enuisagent cette mort comme vne recompense de ce qu'ils font et voudroient faire pour l'auancement de la Foy. Quoy qu'il en soit, ces desirs ne sont pas dans la portée de la nature, et les voyant dedans vn cœur barbare, nous sommes contraints de reconnoistre que c'est vn ouurage de Dieu, qu'il y traueille plus que nous, et qu'il veut en tirer sa gloire ; c'est à nous de le suiure et d'affermir sur luy nos esperances, quelque opposition que l'enfer et la terre puissent apporter à la conuersion de ces peuples.

Ie m'estois reserué sur la fin de ce Chapitre à rapporter quelques sentimens de ces bons Chrestiens, mais la crainte de la longueur me les fera obmettre ; c'est assez que le Ciel les voie, et que l'Eternité nous donne tout le loisir de benir l'Auteur de ces graces, qui par

tout est luy mesme riche et abondant en ses misericordes. Encore vne ou deux choses auant que le finir.

Vn bon homme aagé de soixante ans, sa femme et deux de leurs enfans, tous Chrestiens, ayant appris qu'une de leurs parentes se mouroit au milieu des bois, et qu'un petit enfant encore à la mamelle ne pouuoit suruiure à sa mere, furent touchez de charité et du desir de sauuer et la mere et l'enfant au moins pour le Ciel. Ils se font tous instruire de la formule du Baptesme, partent de compagnie dans vn temps bien fascheux sur la fin de l'hyuer, font trois iournées entieres de chemin sur des neiges profondes, et la pluspart sur les glaces d'un lac, qui estant percées çà et là estoient remplies d'autant de precipices. A peine faisoient-ils cent pas sur ce lac, qu'ils ne se vissent en danger de mort, et mesme quelques-uns enfoncerent bien auant dedans l'eau. Enfin après bien des traueux et bien des craintes, ils trouvent cette pauvre femme malade, baptisent son enfant, secourent et l'un et l'autre des rafraichissemens qu'ils ont portez ; et ie ne doute point que le Ciel ne prist plaisir à cette charité, et que Dieu n'ait voulu la benir. Maintenant et la mere et l'enfant sont pleins de vie, et cette famille Chrestienne va s'auançant de iour en iour dans les sentimens de la Foy. Non, disoient-ils à leur retour, iamais nous n'eussions crû qu'il y eust des plaisirs si remplis de douceur au milieu des perils, nous craignons tous la mort quasi à chaque pas que nous faisons dessus ces glaces, mais cette crainte estoit aimable, nous estions en mesme temps et dans la peur et dans la ioye, et iamais nous n'auons prié Dieu de si bon cœur et avec tant d'amour ; nous n'osions luy demander ny la mort ny la vie. Mon Dieu, luy disions nous sans cesse, vous voyez nostre cœur, et pourquoy nous sommes en chemin, disposez de nos vies selon vos volontez ; que nostre peine vous aggrée, après cela quoy qu'il arriue, nostre esprit est content ; si nous nous noyons dedans ces eaux, nous serons heureux dans le Ciel.

Nous auons introduit icy dans les Hurons que les Chrestiens portassent leur chapelet au col comme vne marque de leur Foy ; nous en voyons de bons effets. Je ne sçay, disoit vn iour vne femme infidele à vn ieune Chrestien, ce qui a pû changer la beauté de ton naturel : depuis que tu portes ce chapelet, tu n'es plus ce que tu as esté, et moy mesme ie n'ay pas l'assurance de te porter ces paroles de douceur dont autrefois tu m'as si souuent preuenû : c'est sans doute que ce chapelet t'ensorcele ; oste-le de ton col et ie te parleray. En effet la deuotion que ressentent tous nos Chrestiens, soit à dire leur chapelet, soit à le porter sur eux comme vn gage sacré de ce que Dieu leur est, et de ce qu'ils veulent luy estre, cet amour qu'ils ont pour la Vierge, merite que le Ciel les protege d'un secours plus puissant, qu'il soit leur bouclier et leur defense, notamment pour la chasteté, en vn pais où on met au rang des vertus d'estre impudique. Mais sur tout les Festes et Dimanches ils s'assemblent sur le midy pour le reciter tous ensemble, ils le font à deux chœurs se répondant les vns aux autres avec tant de douceur, qu'on voit bien que leur ame a des attrails particuliers à cette sorte de priere.

Je finiray ce Chapitre par vne mort d'une Chrestienne, qui sans doute aura esté tres-precieuse aux yeux de Dieu : elle se nommoit Christine Tsoiria et auoit esté baptisée en l'année 1639. Elle estoit mere de cet excellent Chrestien dont j'ay desia parlé, Estienne Totiri ; et ie puis dire en verité, que depuis le moment de sa conuersion elle auoit esté tousiours montant dans la pratique des vertus les plus hautes qui soient au Christianisme, mais sur tout dans vn amour des souffrances et afflictions de cette vie, qui, disoit-elle, luy sembloient pleines de douceur, depuis qu'elle auoit secu que ce corps affligé deuoit enfin ressusciter pour iouir d'une gloire qui n'auroit point de fin. Elle receut ses Sacremens avec des sentimens de pieté remplis d'amour ; entre autres elle sentoit vne affection tres-

tendre enuers la sainte Vierge. Je ne doute point que dans le Ciel elle ne gouste à iamais les fruits de cette deuotion ; mais ie ne sçay si mesme auant la mort elle n'en a point resseny les douceurs ; au moins voicy ce qui luy arriua quelques heures auant que de mourir : lors qu'elle estoit proche de l'agonie ayant desia perdu l'vsage et le sentiment de la veuë, elle s'escria tout d'un coup comme estonnée et rauie dans l'admiration : O mon fils, ne voy-tu pas cette rare beauté de cette grande Dame éclatante en lumiere qui est icy à mon costé ? ne-vois-tu pas ce beau liure qu'elle porte ouuert entre ses mains ? n'entens-tu pas ces paroles d'amour ? ô qu'elle me parle bien mieux que nos freres les François, que ses discours penetrent bien plus auant dedans mon cœur, qu'elle est aymable et qu'il fait beau la voir ! Cette bonne femme parloit à vn de ses enfans excellent Chrestien, nommé Paul OkatakSan. Ma mere, vous resuez, luy dit ce ieune homme, ie ne voy rien, et vous comment pourriez vous voir ce que vous dites ayant desia les yeux fermez ? Non, non, mon fils, replique cette mere, ie ne me trompe aucunement, ny ne te veux tromper. Regarde de l'autre costé ces ieunes François qui l'accompagnent, les plus beaux que j'aye iamais veus, que leurs habits sont riches ! mais plustost preste l'oreille à ce que me dit cette Dame, ô qu'il fait beau la voir ! Là dessus elle encline à la mort. Elle fut la seconde enterrée en nostre Cemetiere de sainte Marie, y ayant esté transportée de son bourg où elle mourut, esloigné de six lieuës, ainsi que de son viuant elle l'auoit desiré.

Nous auons esté plus de huit mois sans sçauoir cette particularité de sa mort, son fils Paul n'ayant pas tenu plus de compte de cette vision que d'une resuerie, dans la pensée qu'il auoit qu'il ne pouuoit y auoir d'autre veuë que celle des yeux. Vn iour par vn rencontre il raconta le tout à son aisé Estienne Totiri, qui enfin nous le declara il y a quelques iours sur le point qu'il estoit de partir pour la guerre,

nous disant qu'il croyoit pour luy que ces ieunes François d'une beauté si rare estoient des Anges du Ciel qui tenoient compagnie à la tres-sainte Vierge, pour qui sa mere avoit eu des deuotions si tendres.

CHAPITRE V.

De la Mission de Saint Michel aux Tahontaenrat.

L'an passé nous receumes les premieres nouvelles de Quebec par deux Hurons, qui y ayant hyuerné remonterent cy haut sur la fin du printemps, aborderent à nos portes, nous rendirent quelques paquets de lettres qu'ils avoient sauvez d'un naufrage où ils firent perte de tout leur bien : Mais, dirent-ils, nous n'avons pas perdu ce que nous estimons plus que nos biens et que nos vies. Le Pere Breuef a esté nostre maistre, la Foy a trouué entrée dans nos cœurs, les exemples que nous avons veus des François et des Algonquins conuertis, le zele et la charité des saintes filles Religieuses, l'amour que les Capitaines François portent aux Chrestiens, et ces femmes de grand courage qui ont passé les mers pour auancer les momens de nostre conuersion, l'appuy qu'Onontio donne à la Foy (c'est Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur), et l'estime qu'il en fait paroistre par dessus toutes choses, sa vertu que nous voyions aussi souuent que son visage : tout cela, disoient-ils, sont des preuues qui nous ont contraints d'aduouër que les veritez que tant de monde nous annonce meritent vniquement d'estre adorées, et qu'il faut que le Dieu des Chrestiens soit vrayement tout puissant, puisque tant de personnes de merite s'employent si saintement en son seruice. En vn mot, dirent-ils, nous estions descendus à Quebec Infideles, et nous en reuenons Chrestiens.

Ils estoient tous deux du bourg de

S. Michel, l'un se nomme Paul Atondo, l'autre Iean Baptiste Aotiok8andoron. Aussi-tost qu'ils y furent arrivez, on les accueille de toutes parts, on leur demande leur fortune. Paul Atondo prend la parole, comme il est Capitaine : Sçachez, mes freres, leur dit-il, que j'ay promis à Dieu de viure et de mourir en son seruice, que ie suis baptisé, que ma gloire est d'estre Chrestien. Si j'ay esté d'un naturel fascheux, et si plusieurs m'ont redouté, attendez quelques mois à porter iugement de moy, les François en me baptisant ont tiré tout le mal qui estoit en mon ame, mon cœur est tout changé, et vous verrez que la douceur est entrée dans mon esprit avec la Foy. Faites vous baptiser, mes freres, que tous craignent l'enfer, nos malheurs cesseront, nous n'aurons plus de traitres en nos conseils qui reçoioient pension de l'ennemy pour luy descourir nos desseins, le larcin sera banny d'avec nous, on ne sçaura que le nom de l'enueie, la médisance n'osera paroistre, nos haynes ne seront plus que pour le vice, et d'une terre de malheur nous en ferons vn país de benediction. Là dessus, il prend vn Crucifix en main : Mes freres, adiouste-t-il, j'ay creu avec vous que c'estoit là celuy qui nous causoit les maladies, et qui dépeuploit nos bourgades, j'ay esté des premiers à dire que les regards en estoient venimeux et apportoient la mort. Nos pechez ferment nos yeux à la lumiere, la Foy a fait tomber les tayas qui causoient mon aueuglement : maintenant c'est ce Crucifié que j'adore, c'est luy seul que ie reconnois pour maistre de nos vies, pour auteur de nostre salut.

Ce changement d'un homme qu'on eust creu deuoir estre vn des derniers à embrasser la Foy estonne les esprits, mais sa constance leur donna plus d'admiration quelques iours après. Le malheur tout d'un coup l'accueille, la mort luy rauit vn enfant qui estoit son vniue ; vne niepce, qui en ce país est vn appuy plus assuré à vn homme que ses propres enfans, est emportée en mesme temps de maladie ; deux Iroquois cachez derriere vn arbre sortent

de leurs embusches, assassinent au milieu de son champ vne sœur qui seule luy restoit. Ces desastres m'eussent estonnez si ie n'auois la Foy, dit-il aux Infidelles, et c'est maintenant que ie voy que les richesses d'un Chrestien ne sont pas hors de luy, qu'il porte son thresor en son cœur, et que l'esperance du Ciel affermit plus vne ame que tous les malheurs de la terre n'auront de force pour l'abattre. Il restoit encore à sa sœur assez de vie pour son salut ; ce bon Neophyte luy parle du Paradis et de l'Enfer, luy fait detester ses pechez, elle souhaite le Baptesme ; luy qui n'auoit iamais fait ce mestier la recommande à Dieu, la baptise autant qu'il le peut, et afin, disoit-il, que plus assurément elle soit baptisée, il luy fait renouueller ses actes, et renouuelle son Baptesme iusqu'à cinq et six fois. Mais tous n'eurent pas plus d'effet l'un que l'autre : car quoy que l'eau ne manquist pas à son Baptesme, il auoit oublié la formule, ou iamais ne l'auoit apprise. Tu es le Maistre de sa vie toy qui as fait le ciel et la terre, n'importe qu'elle meure pourueu que son ame soit bien-heureuse dans le Ciel : c'est toy qui as mis la Foy dans son cœur, et maintenant ie la baptise, afin que luy faisant misericorde tu luy effaces ses pechez. Voila les paroles dont il se seruoit au Baptesme. Mais ce Dieu de misericorde qui iamais ne manque aux esleus eut égard à sa charité et à la Foy sincere de cette pauvre femme, qui auoit plus de desir d'estre toute à luy à la mort, qu'elle n'auoit de regret de la vie ; les forces luy reuiennent vn peu, ce feruent Neophyte court cinq lieues d'une mesme haleine pour venir en nostre Maison querir quelqu'un des nostres. Deux de nos Peres y courent en haste, trouuent cette femme toute disposée pour le Ciel, où son ame s'enuola bien-tost après auoir esté baptisée.

Ie ne fais pas moins d'estat de Iean Baptiste Aotiok8andoron, que de Paul Atondo : il est vray qu'il n'est pas de si grand credit, qu'il a moins de paroles, mais ie croy que son cœur n'est pas moins touché, et nous voyons en son

procedé ie ne sçay quoy qui paroist plus animé du S. Esprit. Quoy qu'il en soit, ces deux bons Neophytes et quelque nombre de Chrestiens qui estoient desia dans leur bourg avec plusieurs Catechumenes, nous presserent si fortement sur la fin de l'Automne de faire vn plus long sejour avec eux, de les instruire plus à loisir, et ne pas les priuer de la mesme consolation que nous donnions aux bourgs de la Conception, de S. Ioseph et de S. Iean Baptiste, que nous ne peumes resister à de si saints desirs. Il y fallut dresser vne Chapelle et y establir vne Mission plus à demeure que nous n'auions fait iusques alors.

Le Pere Ioseph Marie Chaumonot et le Pere François du Peron en ont eu le soin, et Dieu m'a donné la consolation enuiron deux mois de l'hyuer d'y voir les premieres ferueurs de cette Eglise.

Les Chrestiens se voyant réunis après le retour de leurs pesches et voyages, firent vn Conseil entre eux pour s'animer plus puissamment au bien, et s'y obliger de nouueau par vne protestation publique de leur Foy. En suite ayant appellé ceux qui se dispoient au Baptesme : Mes freres, leur dirent-ils, ce n'est pas sur vos levres qu'on doit reconnoistre la Foy qui est dans vostre cœur, vos œures en seront des témoins plus fideles que vos paroles ; quittez dès maintenant la pensée que vous auez d'estre Chrestiens, si vous n'estes tous resolus d'en maintenir le nom par la pureté de vos vies. Vous auez à combattre les Demons de l'enfer, qui tant de siecles nous ont tenus dans leur captiuité, nous auons autant d'ennemis de nostre salut qu'il y a d'hommes en ces contrées, faites estat que vos peres et meres et mesme vos enfans sont ceux que vous auez le plus à craindre, renoncez aux mouuemens de la nature, et n'escoutez pas vostre cœur qui le premier vous trahira si vous vous fiez trop à luy : en vn mot, estre Chrestien, mes freres, c'est detester le mal, et plustost mourir que pecher. A ces paroles, les Catechumenes s'escrient qu'ils estoient donc Chrestiens, qu'ils sont tous resolus de croire en Dieu et

luy obeir iusqu'à la mort. En effet ils presserent de telle façon leur Baptesme qu'on ne pût pas le differer. Mais il faut que la Foy trouue partout des resistances, et si elle ne prend sa naissance dans la persecution, il est à craindre qu'elle n'ait pas assez de vigueur pour se soustenir elle mesme, deuant naistre dans les actions de sainteté.

Quelques Algonquins de l'Isle ayant hyuerné cette année aux Hurons, vn de leurs Capitaines appellé AgSachimagan, et par les François le Charbon, ne manqua pas de faire icy vn coup de son mestier. Cet homme malheureux, plus noir en l'ame mille fois que le nom qu'il porte, et vray boutefeu contre la Foy et les François, estant arriué au bourg de saint Michel, y assemble secretement les Capitaines : Mes freres, leur dit-il, l'ay tousiours eu autant d'amour pour vous que de hayne contre les Iroquois nos ennemis communs, dont vous sçaez que l'an passé ie resenty la cruauté, m'estant veu deux fois leur captif, et ayant chaque fois eschapé de leurs mains lors qu'ils estoient à la veille de me brusler tout vif. Pentends que vostre bourg est esbranlé par les discours des robes noires, que plusieurs ont desia receu le Baptesme, qu'un plus grand nombre le souhaitent, et que vous mesmes prestez l'oreille à ces discours qui charment en effet à l'abord. Mais sans doute vous ignorez, mes freres, où aboutiront ces promesses d'une vie eternelle. l'ay esté parmy les François à Quebec et aux Trois Riuieres, ils m'ont enseigné le fond de leur doctrine, ie n'ignore rien des choses de la Foy ; mais plus l'ay aprofondy leurs mysteres, et moins y ay-ie veu de iour. Ce sont des fables controuuées pour nous donner de veritables craintes d'un feu imaginaire, et sous vne fausse esperance d'un bien qui iamais ne nous doit arriuer, nous engager dans des malheurs ineuitables. Je ne parle pas sans en auoir l'experience. Vous auez veu il y a quelques années les Algonquins en si grand nombre que nous estions la terreur de nos ennemis ; maintenant nous sommes reduits au neant, les ma-

ladies nous ont exterminé, la guerre nous dépeuple, la famine nous va poursuiuant en quelque lieu que nous allons. C'est la Foy qui nous apporte ces malheurs ; qu'ainsi ne soit lors que ie descendis il y a deux ans à Quebec pour voir où auroit abouty la Foy des Montagnets et Algonquins qui auoient receu le Baptesme, on me fit voir vne maison remplie de borgnes et de boiteux, d'estropiés et d'auengles, de squelettes toutes décharnés et de gens qui tous portoient la mort sur leur visage. Ce sont là les appanages de la Foy, c'est cette Maison qu'ils estiment (il parloit de l'hospital basty proche de Quebec pour les malades), ce sont ces gens-là qu'ils caressent, parce que se resoudre à estre Chrestien, c'est prendre le party de toutes ces miseres. Outre cela, il faut s'attendre de n'estre plus heureux ny à la pesche ny à la chasse. Enfin, mes freres, adiousta-t-il, si auioird'huy ie voyois tout vostre bourg Chrestien, ie suis content d'estre estimé le plus grand imposteur du monde s'il en restoit aucun de vous qui ne fust mort auant la fin de la troisieme année. Pour moy l'ay presenty ces malheurs de la Foy, en vain l'ay-ie predit à ceux qui ayant refusé de me croire, ont trop tard après leurs miseres reconnu qu'ils estoient trompez. Aucun Chrestien s'est-il eschappé comme moy des mains de mille morts qui m'estoient preparées ? si leur Dieu est en effet le Tout-puissant, pour quoy les laisse-t-il dedans l'opprobre, que ne rompt-il leurs chaisnes, que n'est-il leur liberateur ? que ne fait-il paroistre en vn país où il veut estre reconnu, que vrayement il fait bon de l'auoir pour son Souuerain ? Mais puisque ceux qui refusent de l'adorer sont plus heureux que ne sont ses suiets, si vous auez, mes freres, quelque reste de sentiment et d'amour pour vous mêmes, pour vos enfans et pour vostre patrie, choisissez avec moy de le prendre plus tost pour ennemy que pour amy.

Ce malheureux disgracié de la nature, estant plus que demy sourd, portoit en sa personne la response à sa plus forte calomnie. Mais n'y ayant pas vn qui

soustinst le party de Dieu, et qui luy demandast si c'estoit ou sa foy ou son impieté qui luy causast cette disgrâce, et luy eust rauy ses enfans, ses freres et ses neveux, que la mort auoit trouués dedans les bois, lors qu'ils fuyoient avec luy les sermons qu'on leur faisoit de leur salut, il esbranla tellement les esprits, et leur donna des craintes si puissantes de ces malheurs dont il les menaçoit, que la terreur en fut incontinent respanduë dans le bourg. Les impies triompherent alors, les foibles perdirent courage, et plusieurs qui sembloient n'estre pas esloignez du Royaume de Dieu prirent dessein d'attendre et de voir quel succes auroit la Foy dans les autres qui y demouroient engagez. Les Chrestiens cependant tiennent bon, leur courage s'anime, ils parlent aussi haut que iamais, et nous voyons en cette Eglise que si le Diable a du pouuoir sur ceux qui ne sont pas sortis encore de sa captiuité par le sacrement du Baptesme, ces eaux sacrées esleuent vne ame au dessus des craintes terrestres, et font qu'elle ne redoute que Dieu et le peché.

Le voy bien que ie diray vne partie des mesmes choses qu'aux precedens Chapitres, si ie veul icy rapporter les sentimens des Chrestiens de cette Mission : car nostre Seigneur leur donne les mesmes affections et les mesmes volontez. Ie diray seulement en passant que Dieu a aussi donné à cette Eglise vn Predicateur de sa nation, et si vous voulez vn Apostre qui soustient dignement son party, il se nomme Barnabé Otsinonannhont. Cet homme a tousiours esté des plus considerables de toute sa nation à cause de sa naissance (car ils ont icy leur noblesse aussi bien qu'en France, et en sont aussi ialoux) ; mais son esprit qui est tout à fait excellent, et son courage qui l'a rendu la terreur du pais ennemy, l'ont fait plus remarquable. En vn mot, il est de ces personnes qui portent sur le front ie ne sçay quoy digne d'empire, et à le voir vn arc ou vne espée en main, on diroit que c'est vn portrait animé de ces anciens Cesars dont nous ne voyons en

Europe que des images toutes enfumées : la Foy en a fait vn excellent Chrestien. Nous dirons dans quelqu'un des suiuians Chapitres comme il a esté cet hyuer prescher le nom de Dieu dans les parties plus esloignées de la Nation Neutre. Auant que de partir d'icy, et depuis son retour, par tout où il se trouue, il faut que l'impieeté soit confonduë et Dieu glorifié. Il touche iusqu'au cœur et parle si fortement des mysteres de nostre Foy, que les plus infideles qui l'entendent à loisir sont contraints d'aduoüer qu'ils souhaiteroient que tout le pais fust Chrestien ; mais tous ceux qui approuuoient ce que disoit nostre Seigneur ne se rangeoient pas de son party. C'est assez, et nous deuons nous contenter qu'appellant à la Foy tout le monde, ceux-là seulement s'y reduisent qui ont la marque des esleus.

Auant que de finir ce Chapitre, ie ne puis oublier vne chose assez remarquable, qui arriua il y a quelque temps à ce bon Chrestien. Il estoit au milieu d'un grand lac dans vn petit canot d'escorce en compagnie des Infideles : vne tempeste les surprend, le Ciel est tout couuert de tonnerres et d'esclairs, et l'eau d'autant de precipices qu'ils voyent de vagues deuant eux. Après auoir en vain espuisé et leur industrie et leur force pour resister à la tempeste, ils en viennent au desespoir, ils inuoquent vn certain Demon nommé Iannaoua, qui disent-ils, s'estant par desespoir ietté autrefois dans ce lac, y excite tous ces orages lors qu'il se veut venger des hommes, et les appaise après qu'on luy a rendu quelque hommage ; ils iettent en son honneur du petun dedans l'eau, qui est en ces contrées vne façon de sacrifice. Courage, mes camarades, leur dit ce bon Neophyte, nous perirons bien-tost, puisque vous appelez le malheur à vostre aide ; pour moy ie mourray volontiers plustost que de deuoir ma vie à des Demons pour qui ie n'ay que de la haine. Malheureux, luy disent ces Infideles, inuoque donc ton Dieu, et nous reconnoistrions son pouuoir s'il nous deliure de la mort. Le canot cependant fait eau, les vagues viennent fondre sur

eux, et celuy qui gouuerne abandonne le soin de son vaisseau et sa vie. Barnabé là dessus s'escrie : Grand Dieu, qui estes obey des tempestes, ayez pitié de nous. A ce moment la furie des vents s'appaisa, ces montagnes d'eau s'aplanissent, ils voyent vn calme sur tout le lac si fauorable à leur dessein, qu'incontinent ils aborderent. Mais quoy, ces esprits Infideles en refusent la gloire à Dieu, ils disent que c'est le Demon qu'ils ont inuoqué qui a exaucé leurs prieres, et que c'est là son ordinaire de les retirer du peril lors qu'ils sont plus auant dans le desespoir. Après tout la famine les presse, ils n'ont point d'autres prouisions que leur arc et leurs flèches : Que ton Dieu te fasse prendre vn cerf, disent-ils à ce bon Chrestien, puisque tu dy qu'il est aussi puissant dans les bois que sur l'eau. Que vos Demons, leur respond-t-il, vous fassent tuer autourd'huy quelque vache sauuage. Ils sortent chacun de son costé, et vont chercher dans ces vastes forests dequoy subuenir à leur faim. A peine Barnabé auoit-il fait vn quart de lieuë, qu'il trouue à son rencontre vn ieune cerf, il le perce de ses flèches, il le dépouille sur la place, se charge de ce doux fardeau, retourne au lieu où estoit leur bagage, prepare le souper qui attend tous les autres absents. Sur le soir mes chasseurs arriuent plus affamez et moins chargez qu'ils n'estoient partis : le Chrestien les attend au chemin, et comme ils ne luy voyent que son carquois en main : Ton Dieu, luy disent-ils, a esté sourd pour cette fois à tes prieres ; quelque autre iour que tu auras esté plus heureux, alors il t'aura entendu. Non, non, dit-il, nous ne viurons qu'à ses despens, vostre impieté ne l'a pas empesché de nous faire du bien ; mais vous meriteriez de mourir icy de famine ; il vous traite comme vn bon pere fait de meschants enfans qu'il espere quelque iour deuoir se reconnoistre.

CHAPITRE VI.

De la Mission des Anges aux Aïouendaronk ou Nation Neutre.

Le peu de nombre que nous sommes estant à peine suffisant pour cultiuer les bourgades qui nous sont plus voisines, nous n'auons peu continuer l'instruction de la Nation Neutre, où il y a deux ans que nous iettasmes les premieres semences de l'Euangile. Quelques Chrestiens Hurons y ont esté en nostre place, y ont fait le deuoir d'Apostres, et peut estre avec plus de succès pour le present que nous n'eussions fait par nous mesmes.

Estienne Totiri du bourg de S. Ioseph, accompagné d'vn sien frere, s'estans arrestez dans les bourgades plus frontieres, trouuerent des oreilles si disposées à les entendre, qu'à peine auoient-ils trois ou quatre heures dans la nuict pour prendre leur sommeil. Ils portoient leur chapelet au col, et comme la curiosité picque autant ces peuples barbares, qu'elle fait en Europe les Nations plus civilisées, cette nouveauté en des personnes qui d'ailleurs en tout leur ressemblent, faisoit qu'à chaque bourgade on leur en demandoit la raison. C'est, disoient-ils, vne marque que nous reconnoissons pour maistre celuy qui seul a creé le Ciel et la terre. Il nous est inuisible, quoy qu'il remplisse tout le monde, et que luy seul soustienne toutes choses, ainsi que l'ame remplit nos corps, les viuifie et les soustient, quoy qu'elle-mesme iamais ne paroisse à nos yeux. En suite ils alloient deduisans les principaux mysteres de la Foy. Mais ce qui touchoit dauantage ces peuples, estoit la crainte de ces feux qu'on disoit leur estre inéuitables, s'ils n'adoroient ce grand maistre de la nature. Et pourquoy donc, repartoient-ils, n'at-on continué de nous venir instruire ? pourquoy nous donnez-vous la connoissance de ce malheur qui nous attend, si on ne vient en mesme temps pour nous en deliurer ? autrement nous donnant cette

crainte que iusqu'icy nous n'auions pas, c'est pour nous rendre miserables dès cette vie, auant que nous le soyons en l'autre.

Barnabé Otsinnonanhont, excellent Chrestien du bourg de S. Michel, ayant penetré iusqu'au fond du país, y a fait vn plus long sejour, et comme il est de grande autorité parmy ces peuples, son zele y a donné bien plus de iour aux veritez de nostre Foy, et son exemple a presché plus fortement que ses discours. Il refusa publiquement des desirs d'vne femme effrontée qui demandoit de luy ce que sa conscience ne luy pouuoit permettre, quoy que les coutumes de ces país l'y condamassent, et qu'on appelle icy vertu, ce qui deuant Dieu n'est qu'vn crime. Il a eu mille combats à rendre contre ceux mesme qu'il cherssoit le plus, ayant tousiours constamment refusé d'obeyr à leurs songes, qui est le Dieu de tous ces peuples. Et comme on luy reprochoit que la Foy estoit vn ioug insupportable, l'obligeant de rompre ainsi les droits de l'amitié, et le priuant des plus grands plaisirs de la vie : Non, disoit-il, si pour aller en Paradis ie scaouis vn chemin couuert de precipices, i'irois teste baissée et m'estimerois trop heureux de mourir en la peine. A quelque prix que nous gagnions vn bon-heur eternel, nous ne l'auons qu'à bon marché.

Enfin lors qu'il fut prés de son retour, il se vit obligé de donner le Baptesme à vne sienne fille qu'il laissoit en ce país-là, où il a grand nombre de parens : Mais souuiens-toy ma fille, luy disoit-il, de conseruer precieusement la grace que tu reçois par le Baptesme. Quand le Diable ou les langues impies te pousseront au mal, pense que Dieu te voit, quoy que ton pere soit absent ; et si cette consideration ne t'arreste, resouuiens-toy au moins de celle-cy : Que la plus grande douleur que tu puisses causer à ton pere, est de commettre vn peché qui te doive à iamais separer d'avec luy.

Sur la fin de l'hyuer, vne bande d'environ cent personnes de ces peuples de la Nation Neutre sont venus nous visiter

en ce país. Ils y ont veu l'Eglise naisante des Hurons, se sont informez de nos Chrestiens des choses de la Foy ; nous les auons instruits nous mesmes, et s'il faut croire à leur parole, ils s'en sont retournez avec vn regret que nous ne leur tenions compagnie, et des promesses que leur país ne fera pas de resistance à receuoir la Foy, aussi-tost qu'ayans suffisamment fait brèche icy dans les Hurons, nous aurons le moyen de donner iusqu'à eux. Dieu veuille que cette semence porte fructs en son temps.

Ces peuples de la Nation Neutre ont tousiours guerre avec ceux de la Nation du Feu encore plus esloignez de nous. Ils y allerent l'Esté dernier en nombre de deux mille, y attaquèrent vn bourg bien muny d'vne palissade, et qui fut fortement defendu par neuf cens guerriers qui soustinrent l'assaut ; enfin ils le forcerent après vn siege de dix iours, en tuerent bon nombre sur la place, prirent huit cens captifs, tant hommes que femmes et enfans, après auoir bruslé soixante et dix des plus guerriers, creué les yeux et cerné tout le tour de la bouche aux vieillards, que par après ils abandonnent à leur conduite, afin qu'ils traissent ainsi vne vie miserable. Voila le fleau qui depeuple tous ces país : car leur guerre n'est qu'à s'exterminer.

Cette Nation du Feu est plus peuplée elle seule que ne sont tous ensemble ceux de la Nation Neutre, tous les Hurons et les Iroquois ennemis des Hurons : elle contient grand nombre de villages qui parlent la langue Algonquine, qui regne encore plus auant. La vie nous manquera plustost que des nations nouuelles à conquerer à Iesus-Christ ; et il faut que la Foy adoucisse ces peuples, ainsi qu'elle commence d'apriuoiser ceux de mesme langage qui habitent vers le Septentrion. Au moins quelques Hurons dignes de foy, qui tous les ans vont trafiquer avec des nations Algonquines qui y sont respandues ça et là, nous ont fait le rapport qu'ils en ont trouué de Chrestiens qui se mettent à genoux comme nous, ioignent les

mains, regardent vers le Ciel, prient Dieu soir et matin, deuant et après le repas ; et la meilleure marque de leur Foy, est qu'ils ne sont plus meschans ny deshonestes comme ils estoient auparavant. Ils les appellent Ondoutaoïtaheronnon. Ce sont peuples enuiron cent lieuës dans les terres au dessus du Saguené tirant au Nort, qui ayans receu quelque instruction les vns à Tadousac, les autres aux Trois Riuieres, où ils ne vont que comme des oiseaux de passage, portent dedans leurs bois, leurs lacs et leurs montagnes solitaires la Foy et la crainte de Dieu, qui trouue son seiour par tout.

CHAPITRE VII.

De la Mission de Saint Iean Baptiste aux Arendaronnons.

Le Pere Antoine Daniel a continué dans le soin de cette Mission, qui cette année a eu dans son ressort les bourgs de S. Iean Baptiste et de S. Ioachim, et vn troisieme esloigné d'environ six lieuës, qui porte le nom de S. Ignace. Dieu a par tout augmenté le nombre des Chrestiens et des Catechumenes ; mais pour rapporter quelque chose plus en particulier de cette Eglise.

Vn bon vieillard Chrestien aagé de plus de cent ans, ayant appris que les ennemis s'approchoient de son bourg pour l'enleuer par force, se resioüissoit au milieu des frayeurs publiques et des pleurs qu'il entendoit de tous costez, disant aux Infideles qu'à ce coup il alloit estre heureux, et iouïr des plaisirs que sa Foy luy faisoit esperer.

Dans ce mesme esprit de la Foy vne femme Chrestienne qui venoit de perdre la veuë et sentoit des douleurs quasi insupportables, chantoit au plus fort de son mal que la pensée du Paradis adoucissoit ses peines, que sa misere trouueroit vne fin, mais que la ioye qu'elle esperoit dedans le Ciel iamais ne finiroit.

Vn ieune homme Chrestien qui l'an passé se voyant poursuiuy d'vne bande Iroquoise, s'estoit ietté quasi par desespoir derriere vn arbrisseau où il trouua la vie lors qu'il n'attendoit que la mort, nous racontoit qu'au milieu de ses craintes il fut tout sur le point d'appeller l'ennemy, songeant qu'après la mort il seroit heureux dans le Ciel. Mon Dieu, disoit-il dans le fond de son cœur, c'est vous qui me cachez icy, l'ennemy est à vingt pas de moy, si vous n'aidiez à me courrir, serois-je icy en seureté ? Disposez de ma vie selon qu'il vous plaira. Si ie scauois vos volontez, ie me presenterois moy mesme, et leur dirois qu'ils me bruslassent, et alors ie vous offrirois mes tourmens. Ie ne vous demande, mon Dieu, rien que le Ciel, où ie puisse à iamais vous voir comme vous me voyez maintenant. Ce ieune homme est venu bien souuent de dix et douze lieuës pour entendre la Messe ; et comme c'estoit en vn temps dangereux pour la crainte des ennemis, et que nous luy disions qu'il auoit tort de s'exposer à ce peril sans bonne compagnie : Eh quoy, nous disoit-il, Dieu n'est-il pas avec moy ? si ie suis tué en chemin, pourrois-je mieux mourir ? N'irois-je pas droit dans le Ciel ? Puis-je craindre la mort, quoy que ie marche au milieu des perils, m'entretenant dans ces pensées.

Les parens d'vn ieune Neophyte, luy ayant proposé vn party qui luy estoit aduantageux, luy demanderent si la fille luy agreoit. Vous ne regardez qu'au dehors, leur dit-il, ce que ie veux aimer ne se voit point des yeux. A-t-elle de bonnes pensées pour le Ciel ? Est-elle disposée de mourir en la Foy ? Son cœur est-il à Dieu ? Aimera-t-elle son salut ? Si cela est, ie l'aime ; sans cela, iamais elle ne me sera rien.

Vn Capitaine Chrestien des plus considerables du bourg de S. Iean Baptiste, ayant parlé publiquement en faueur d'vn songe de quelque sien amy, en fut incontinent touché au cœur. P'ay fasché Dieu, dit-il au Pere, mon peché merite punition ; et comme il a esté public, ne crains point de m'ordonner vne penitence publique, parle et ie t'obeiray.

Le Pere luy ordonne d'estre huict iours sans se trouuer à aucun festin. C'estoit le condamner à vn ieusne plus estroit qu'au pain et à l'eau, et l'obliger plus de dix fois le iour de respondre à tous les Infideles, qu'il faisoit penitence de son peché. Quelquefois il estoit plus de trois heures après midy auant qu'il eust rompu son ieusne, à cause que les festins qui se faisoient en sa propre cabane empeschoient le repas ordinaire. Le Pere s'en estant aperceu voulut luy relascher sa penitence. Mon frere, luy repartit ce Capitaine, tu n'as pas assez de courage, tu te defies trop de nous autres ; non, non, ne mollis point. Je prens plaisir à me punir de mon peché, il faut acheuer iusqu'au bout : qui-conque offense Dieu est trop heureux d'en estre quitte à si bon marché.

Je pensois finir ce Chapitre par la conuersion d'un magicien le plus fameux qui soit en ces païs. La crainte de l'enfer auoit ce semble touché son cœur : desia il auoit ietté publiquement dedans le feu ses caracteres, il auoit protesté en la presence mesme des Infideles, que iamais les Demons n'auroient plus de part avec luy, que Dieu seul meritoit d'estre adoré de tous les hommes, que les Diables en effet ne conspirent qu'à nostre malheur. Mais auant qu'il eust receu le saint Baptesme, il est retourné à son vomissement ; et la honte qu'il a maintenant d'auoir décredité son art, fait qu'il blaspheme contre Dieu plus horriblement que iamais, qu'il se donne à tous les Demons, quoy que de fois à autres sa conscience l'ayt pressé de venir nous demander pardon. Je prie nostre Seigneur qu'il en tire sa gloire ; mais pour dire la verité, il semble que ce malheureux soit du nombre des reprouuez ; en vn mot il voudroit bien estre tout à Dieu dans le Ciel, et tout au Diable sur la terre.

CHAPITRE VIII.

De la Mission de Sainte Elizabeth aux Algonquins Atontrataronnons.

Les Iroquois qui se font craindre sur le grand fleuve de S. Laurent, et qui tous les hyers depuis quelques années ont esté dans ces vastes forests, à la chasse des hommes, ont fait quitter aux Algonquins qui habitoient les costes de ce fleuve, non seulement leur chasse, mais aussi leur païs, et les ont reduits cet hyer à se ranger icy proche de nos Hurons pour y viure plus en assurance ; si bien que s'estant trouué vne bourgade entiere de ces pauvres Nations errantes et fugitiues auprès du bourg de Saint Iean Baptiste, nous nous sommes veus obliger de leur donner quelque assistance, et de ioindre pour cet effet au P. Antoine Daniel qui auoit soin de la Mission Huronne, dont j'ay parlé dans le Chapitre precedent, le P. René Menard, qui ayant suffisamment l'usage de l'une et l'autre langue, auoit en mesme temps le soin de cette Mission Algonquine, à laquelle nous auons donné le nom de Sainte Elizabeth.

Dans ce ramas de peuples qui d'ordinaire n'ont point d'autre maison que les bois et les fleuves, il s'est trouué dix ou douze Chrestiens qui autrefois ont esté baptisez aux Trois Riuieres ou à Kebec, et d'autres qui iamais n'auoient oüy parler de Dieu.

Le Pere après quelques visites n'eut pas beaucoup de peine à leur gagner à tous le cœur. Prends courage, luy disoient-ils, tu dis vray qu'il est raisonnable d'auoir recours à ce grand Maistre de nos vies : enseigne nous ce qu'il faut dire pour qu'il entende nos prieres ; ne te lasse point de parler, et iamais nous ne serons las de t'entendre ; quoy que nous n'ayons pas tant d'esprit, ne laisse pas d'auoir pitié de nous. *Afflictio dat intellectum*, la misere a ce semble ouvert leur esprit ; et si la crainte des Iroquois ne rendoit la demeure proche des François redoutable, ie croy qu'en

peu d'années on en feroit vn peuple tout Chrestien. Au moins deferent-ils beaucoup à nos paroles, et la pluspart se rendent souples à la raison.

Le Pere ayant appris qu'un Infidele auoit deux femmes, dont l'une estoit Chrestienne, parle à cet homme de la griefueté de sa faute, de la grandeur de Dieu qu'il offensoit, et des peines d'enfer qui luy estoient inéuitables s'il continuoit dans ce peché. Mon frere, repart l'Infidele, ie reconnois la verité de ce que tu m'enseignes, mais ie ne me sens pas encore assez fort pour obeir entierement à Dieu ; ie luy obeiray en partie, et dès maintenant ie renonce à l'une de ces femmes, et ne veut retenir que celle qui croit en Dieu, prie-le qu'il ait pitié de moy.

Vne mere Infidele commandoit à sa fille de se trouuer à vn festin superstitieux, où les ceremonies demandent qu'on n'y assiste que tout nud. Le Pere Menard, ayant entendu ce commandement impudique, reprend et la mere et la fille. Nos Capitaines nous le commandent, repliquent-elles : Oüy, mais Dieu le defend, et ce feu qui brusle à iamais les pecheurs sera vostre supplice si vous refusez de luy obeir. A ce mot ces femmes demeurent sans replique, et n'oserent pas mesme sortir de leur cabane pour aller voir cette ceremonie, ayant appris que Dieu y seroit offensé.

Vne femme Infidele estant tombée griefuement malade, on luy dit que nous auions recours à Dieu en nos afflictions, comme à celuy qui nous en pouoit deliurer ; qu'elle luy priast de tout son cœur, et que peut estre il auroit pitié d'elle. Le mesme Pere qui l'auoit enseignée, passant par là deux iours après, et s'étonnant de la veoir trauailler aussi fortement que les autres, cette femme l'appelle, luy dit qu'il n'est pas vn menteur, que vrayment Dieu est tout puissant, et que l'ayant prié, en mesme temps elle s'est veuë guerir. Puis luy parlant plus en secret, elle adiuste que son esprit estoit en peine, que le méchant Manitou luy estoit apparu la nuict, l'auoit menacée de la mort si elle ne luy faisoit vn sacrifice, et que publique-

ment elle n'aduouast tenir de luy la vie. Tu sçais, luy repartit le Pere, que Dieu seul t'a guery, n'obeis pas à ce Demon qui cherche les moyens de te perdre pour vn iamais. Non, non, replique cette femme, ie veux honorer Dieu, ie le prieray toute ma vie, et iamais ie ne m'oublieray de luy. Elle est tres-bien disposée au Baptesme, et toute sa famille n'est pas esloignée du Royaume de Dieu.

D'aucuns suiuoient le Pere de cabane en cabane, ne pouuans se lasser de l'entendre parler de Dieu ; d'autres le venoient trouuer réglément tous les soirs et matins, quelque orage et tempeste qu'il y eust au plus fort de l'hyuer, quoy que ces cabanes Algonquines fussent esloignées du bourg de S. Iean Baptiste vn quart de lieuë de tres-mauuais chemin ; et c'estoit vne consolation à nos Peres de voir en leur Chapelle Dieu adoré en mesme temps en ces deux langues differentes, Huronne et Algonquine, et par des peuples qui n'auoient rien de commun que la Foy.

La conduite de Dieu s'est particulièrement fait paroistre sur quelques-vns qui ont receu le saint Baptesme, et entre autres sur vn guerrier qui receut dans ces eaux sacrées le nom d'Antoine. Cet homme s'est eschappé plus de huit fois des mains de l'ennemy, et depuis son enfance sa vie n'a esté qu'une suite de combats et d'auentures qui succedoient les vns aux autres. Encore depuis peu, il n'y a pas six mois, qu'estant entre les mains des Iroquois qui auoient desia commencé d'exercer dessus luy leur rage, il trouua le moyen de couper ses liens et se sauuer tout nud dans le plus profond de la nuict, faisant plus de cent lieuës dans des routes égarées, n'ayant pour toute nourriture que les herbes et les racines qu'il trouuoit dans le milieu des bois. Dés lors, dit-il, ie remerciai Dieu sans le connoistre, car iamais ie n'auois receu d'instruction ; seulement il y a quelques années qu'un de mes camarades me dit qu'il y auoit vn grand Maistre de tout ce monde qu'il falloit adorer. Ie m'estois oublié de luy, mais lors que ie me vis miserable, il fut tout

mon refuge, j'attendois de luy du secours, et me voyant eschapé des terreurs de la mort et des feux qui m'estoient preparez, ie reconnus qu'à luy seul j'étois obligé de ma vie. Le Pere l'ayant entendu parler de la sorte quasi en mesme temps qu'il arriua : Mais sçais-tu, luy dit-il, les desseins de Dieu dessus toy ? Ce n'est pas assez que tu le reconnoisses, mais il veut que tu l'aimes, et que luy ayant obey icy bas sur la terre, tu sois heureux à iamais dans le Ciel. Ces paroles entrerent si auant dans l'ame de ce pauvre captif si souuent eschapé de la mort, que dès lors il prit feu, se resolut d'estre Chrestien, et du depuis quelque resistance qu'il ayt trouuée, quelques difficultez qui se soient presentées, iamais il ne s'est démenty de ses saintes resolutions.

Vn autre quasi de mesme aage qui luy tint compagnie au Baptesme, prit le nom de René. Ce ieune homme ne fut pas plus tost retourné de la chasse qu'il vint trouver le Pere. Efface moy, ie te prie, mes pechez, luy dit-il, nous sommes dans de continuels dangers de nos vies, où irois-je n'estant pas baptisé ? ie crains plus l'enfer que la mort, ie suis tout resolu de seruir Dieu, et quoy qu'il arriue, iamais ie ne l'offenseray : il voit la sincerité de mon cœur, et ie croy qu'il est content de moy, ne me sois pas plus rigoureux que luy. En effet ses actions n'out point démenty ses paroles, et tousiours il s'est comporté en Chrestien mesme auant que de l'estre.

CHAPITRE IX.

De la Mission du S. Esprit aux Algonquins Nipissiriniens.

Quoy que la langue Huronne ait vne tres-grande estenduë et soit commune à quantité de peuples que la Foy n'a iamais esclairez, elle se trouue toutefois tellement ramassée au milieu d'vne infinité de Nations respanduës çà et là à

l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, au Midy, qui toutes ont l'vsage de la langue Algonquine, qu'il semble que les peuples de la langue Huronne ne soient quasi que comme au centre d'vne vaste circonference remplie de peuples Algonquins. Et ainsi nostre peine n'est pas de trouuer icy de l'employ, mais plus tost dans le peu d'ouuriers que nous sommes, de nous resoudre en quelle part nous deuons plustost appliquer nos travaux.

Finissant la Relation de l'an passé, ie dy que le P. Claude Piiart et le P. René Menard s'estoient depuis peu de iours embarquez avec les Nipissiriniens pour continuer de les instruire en leur pais, esloigné du lieu où nous sommes environ de soixante et dix lieuës. Ils y ont demeuré depuis le mois d'Auril iusqu'au mois de Septembre ; ou pour mieux dire ils ont suiuy tout ce temps-là ces peuples sans demeure, dans les bois, dans les fleuues, dans les rochers et dans les laes, n'ayans pour abry qu'vne escorce, pour pauë qu'vne terre humide, ou la pente de quelque rocher inegal, qui sert et de table et de siege et de liet, de chambre et de cuisine, de caue et de grenier, de Chapelle et de tout. En vn mot on y mene vne vie où on apprend bien tost que la Nature se contente de peu ; et s'il faut quitter sa maison, en quelque lieu qu'on aille, il se trouue qu'on n'a rien perdu, et qu'en moins d'vne demie heure on s'est basty vn logement entier.

Les Peres commencerent leur instruction par les principaux Capitaines, *sed non hos elegit Dominus* ; mais Dieu ne commence pas ses ourages par ce qui éclate le plus. Il faut qu'vne pauvre vieille aueugle l'emporte, et recoiue toute la premiere les benedictions qui decoulent du Ciel. La grace s'empara de son cœur et changea bien tost la nature : c'estoit vn esprit orgueilleux et plein de raillerie, qui se mocquoit des choses de la Foy. Dieu ne l'eut pas si tost touchée qu'elle ne fust plus ce qu'elle estoit ; ses paroles ne sont que douceur, elle respecte nos mysteres, elle souhaite le Baptesme ; enfin l'ayant

reçu, et se voyant dans le bon-heur des enfans de Dieu, elle ne songe qu'au Ciel. C'estoit vn plaisir, disent nos Peres, de la voir le iour qu'elle venoit pour estre baptisée, par vn temps assez rude, par vn chemin de roches où elle s'esgaroit à cause de son aueuglement, et où sans doute elle eust perdu courage si sa ferueur ne luy eust rendu ces peines agreables, et ces esgaremens pleins d'amour.

Vne femme infidele en travail d'enfant estoit depuis deux iours dans le desespoir de la vie. Les Medecins ou plustost les Sorciers du pais ayans épuisé tout leur art, et iugeans que la mere et l'enfant n'en pourroient reschaper, vinrent trouuer nos Peres. Est-il donc vray, leur dirent-ils, que celuy que vous honorez soit plus puissant que nos Demons ? qu'il fasse paroistre son pouuoir, priez-le qu'il resuscite cette femme qui a perdu le iugement, et va perdre la vie ; au moins qu'elle se deliure de son fruct auant que de mourir. S'il entend vos prieres, vous disposerez de l'enfant, vous le pourrez instruire, vous luy donnerez le Baptesme et pas vn ne vous resistera. Nos Peres se transportent où estoit la malade, la recommandent à Dieu et aux prieres de S. Ignace. Ce grand Sainct fut bien-tost exaucé ; sur l'heure mesme cette femme mourante se deliure tres-heureusement de son fruct, l'enfant se trouue plein de vie, la mere reuiet en santé, tous en donnent la gloire à Dieu et reconnoissent que c'est luy qui seul merite d'estre adoré.

Il n'est pas difficile de faire que ces peuples ayent recours à Dieu dans leurs necessitez ; et si les Heretiques, qui veulent que la Foy sans les œuvres nous iustifie, venoient en ces pais enseigner leur erreur, ils trouueroient nos Sauvages de tres-bon accord avec eux : car pourueu qu'on les laisse viure en barbares, ils se feront bien-tost Chrestiens. Mais quand nous leur disons que pour honorer Dieu et estre heureux au Ciel, il faut abandonner le vice, viure en homme et non pas en beste, songer plus à nos ames qui sont immortelles, qu'à vn corps qui pourrira après la mort,

enfin qu'il faut les bonnes œuvres avec la Foy, c'est ce qui leur semble fâcheux, ce qui les espouuante et les rebute de la sainteté de nos mysteres, et cela seul nous les rend ennemis.

Nos Peres l'esprouerent bien-tost au milieu de ce peuple errant, car lors qu'il fallut en venir au point, décrediter le vice, reprendre ceux qui auoient deux femmes, defendre le recours aux superstitions diaboliques, ce fut lors qu'ils trouuerent plus de resistance, qu'il y eut à combattre plus fortement, que les supposts du Diable et ceux qui passent icy pour Magiciens se rendirent plus insolens à blasphemer contre la Foy, à vser de menaces, et faire quelque chose de plus. Quiconque vienne icy doit apporter son ame entre ses mains, et attendre la mort peut estre autant de la rage d'vn Algonquin ou d'vn Huron, que d'vn ennemy Iroquois. Vn barbare qui ne craint aucune iustice ny de Dieu ny des hommes, a bien-tost fait vn mauuais coup.

Vn de ces supposts de Satan s'estant vn iour mis en colere contre vn des Peres, se ietta furieusement sur luy, et l'ayant terrassé estoit après pour l'étrangler. Le Pere, appellant Dieu à son secours, fut entendu de quelqu'un qui de bon-heur n'estoit pas esloigné, et qui ayant horreur d'vne meschanceté si noire, se ietta sur cet homme, luy arracha la proye des mains, et enfin arresta son crime.

Ces resistances n'empeschoient pas que quelques-vns, mesmes des principaux, ne goûtassent les choses de Dieu, ne se fissent assiduément instruire, et n'eussent recours aux prieres qu'ils faisoient dans vne Chapelle qui n'auoit rien de riche qu'vn Autel où les Anges adoroient tous les iours ce qu'ils voyent de plus auguste dans le Ciel. Mais nos Peres, ne voyans pas encore en tout cela rien d'assez fort pour les fondemens d'vne Eglise, qui doivent estre solides, si on veut bastir quelque chose qui soit de durée, et ayans appris que ces peuples deuoient hyuerner icy dans les Hurons, se resolurent de ne baptiser rien que ceux qu'ils voyoient en danger de

mort, et differerent à esprouer les autres pendant tout le cours de l'hyuer.

En effet sur la fin de Decembre, non seulement les Nipissiriniens, mais aussi plusieurs autres de ces Nations errantes et de mesme langue Algonquine qui habitent sur les riuages de nostre mer douce, arriuerent quasi à nos portes, dresserent leurs cabanes assez proches de nous ; et le Pere Claude Piiart, qui seul alors nous restoit de la langue Algonquine, continua de les instruire.

Le premier qui receut le Baptesme en estat de pleine santé, fut vn Capitaine de guerre nommé Alimoueskan. C'estoit vn naturel fougueux et superbe, principalement en nostre endroit. La Foy en a fait vn agneau et l'a rendu mesconnoissable. Il prit le nom d'Eustache lors qu'il se fit Chrestien, et du depuis il a tourné tellement son courage à se vaincre soy mesme, à mespriser les railleries des Infideles, à resister à leurs attaques, que quelques efforts qu'ayent apportez les plus ennemis de la Foy pour l'engager à quelque faute, iamais ils n'ont peu rien gagner sur luy. Vn iour qu'on l'entraisoit par force en vn lieu dont sa seule Foy luy pouuoit donner de l'horreur, voyant qu'il n'eust peu vaincre en combattant, il se deliura par la fuite des mains de ceux qui vouloient le perdre en l'aimant. Souuent il a quitté les compagnies pour ce suiet ; il a sorty brusquement des festins au milieu des ceremonies, quoy que parmy ces peuples cela soit iugé pour vn crime. Mais, disoit-il, j'aime mieux estre criminel aux yeux de tous les hommes qu'aux yeux de Dieu. Il prie publiquement soir et matin en sa cabane, et ne rougit en aucun lieu de paroistre Chrestien. Comme quelques raillieurs luy reprochoient que sa Foy le rendoit esclau, et que c'estoit trop s'abaisser d'obeir au Pere qui l'enseignoit : Eh bien, dit-il, ie ne veux plus luy obeir, mais ie veux obeir à Dieu duquel il porte la parole. Je n'ay plus qu'une crainte en ce monde, disoit-il vne fois, de perdre la grace du Baptesme, c'est l'entretien de mes pensées, et le desir qui regne le plus dedans mon cœur.

Vne faueur du Ciel en attire bien-tost vne autre, et les graces de Dieu ne s'arrestent pas à vn seul. Celuy qui suiuit au Baptesme ce Capitaine, fut appellé Estienne, son surnom est Mangouch. C'est vn homme d'une fort douce humeur, qui auoit desia connoissance de nos mysteres pour auoir quasi tousiours esté le Maistre de nos Peres en la langue ; mais il les scauoit sans les croire, et ce qu'il auoit entendu du Paradis et de l'Enfer iamais n'auoit fait de brèche en son cœur.

Quand Dieu anime vne parole, elle a mille fois plus d'effet que la plus forte Rhetorique des Aristotes et Cicerons. Le P. Charles Raymbaut, passant l'Esté dernier par les Nipissiriniens, languissant d'une maladie dont il mourut, estant arriué à Kebee, ne dit que trois lignes à cet homme qui percerent son cœur. Mangouch, luy dit-il, tu voy bien que ie m'en vay mourir, c'est maintenant que ie ne voudrois pas te mentir ; ie t'assure qu'il y a là bas vn feu qui bruslera eternellement les mes croyans. Cet homme auoit entendu mille fois cette verité, mais alors il la redouta : il demeura sans repartie, quoy que son cœur fust plus fortement agité que iamais. Sans doute, conclud-il deslors en soy mesme, cela est vray, il faut que j'obeisse à Dieu ; mais qui dénouera les liens qui me tiennent enchainé ? En vn mot il se sentoit trop foible, et voyoit sa misere sans pouuoir encore en sortir.

Enfin la grace a acheué son coup. Cet hyuer lors qu'un certain des plus considerables de toute la Nation, que Dieu auoit touché tout le premier, perdit courage, et refusa sur le point d'estre baptesmé le bon-heur des enfans de Dieu, celui-cy prit sa place, fut tout changé en vn moment ; il brisa tout d'un coup ses chaines, rompit le nœud de sa captiuité, se mit à prier Dieu publiquement, renonça aux superstitions du pais, se mocqua de tous ceux qui s'opposerent à son dessein ; et il parut en sa personne, qu'en vn moment le S. Esprit donne plus de force à vn cœur dont il veut prendre possession, qu'il n'estoit remply de foiblesse lors qu'il estoit

abandonné aux laschetes d'une nature corrompue.

Sa ferueur est accrué depuis son Baptisme ; il va tousiours montant dans cet esprit de Foy qui anime son zele, qui enflamme sa charité, qui viuifie tout ce qu'il fait, et par tout le donne à connoistre pour excellent Chrestien. Il a gagné sa femme à Dieu, et luy mesme l'instruit pour la disposer à la grace. Non, dit-il quelquefois, ie ne sens plus de peine à rien, toutes choses me sont faciles, et il m'est aduis que ie marche dans vn chemin tout applaný sçachant ce que ie sçay. Quand mesme ceux qui m'ont instruit se banderoient tous contre moy, et me chasseroient de la compagnie des Chrestiens, i'aurois recours à Dieu, il seroit ma conduite, et tousiours ie viurois dans l'esperance que voulant estre tout à luy, quoy que fissent les hommes, luy seul auroit pitié de moy.

Quelques autres personnes sont ébranlées de ces exemples, et donnent esperance de quelque bon sucez ; mais nous ne iugeons pas qu'il faille se presser avec des Sauvages, ny leur confier la sainteté de nos mysteres sans quelque forte espreuue. Cependant on ne laisse pas d'enuoyer tousiours dans le Ciel des ames innocentes, et quelquefois avec tant de bon-heur qu'il est aisé de voir que les conduites de la diuine prouidence sont par tout adorables, et en tout lieu remplies d'amour pour ses Esleus. Ce sont autant d'Aduocats dans le Ciel, autant d'intercesseurs auprès de Dieu, qui enfin fleschiront sa misericorde et attireront sa benediction sur ces peuples.

LETTRE DE M.DC.XLIV.

MON REVEREND PERE,

I'adessois l'an passé la Relation à vostre Reuerence, mais les porteurs ayans esté pris ou défaits en chemin par

les ennemis, les Anges du Ciel la conduisirent heureusement entre les mains du P. Isaac Iogues, pour luy seruir de quelque consolation dans sa captiuité, et luy faire voir les fruicts de ses traueux et souffrances Apostoliques. Nous en enuoyasmes depuis vne seconde copie, nous ne sçauons encore ce qu'elle est deuenue. Nous auons tout suiet de craindre que les mesmes accidens n'arriuent cette année ; c'est pourquoy pour essayer toutes les voyes possibles de faire sçauoir à vostre Reuerence de nos nouvelles, n'ayant peu encore recevoir des memoires plus amples de nos Peres, pour vne nouvelle Relation, voicy par auance vn mot qui pourra donner quelque idée de l'estat present des affaires de Dieu en ce país.

La guerre y a continué ses rauages ordinaires pendant l'Esté : les Iroquois ennemis de ces peuples ont bouché tous les passages et les auenuës de la Riuiere qui conduit à Kebec ; et de ceux que la nécessité des marchandises de France auoit contraints de fermer les yeux à ces dangers, plusieurs y sont demeurez ; les autres pour la pluspart sont retournez tout nuds ou percez d'arquebusades, après auoir eschapé sept ou huit fois les mains et la cruauté de ces barbares.

La desolation n'estoit pas moindre sur le país : de pauures femmes se sont trouuées presque tous les iours assommées dans leurs champs ; les bourgs dans les alarmes continuelles, et toutes les troupes qui s'estoient leuées en bon nombre pour aller donner la chasse à l'ennemy sur les frontieres, ont esté défaites et mises en déroute, les captifs emmenez à centaines, et souuent nous n'auons point eu d'autres courriers et porteurs de ces funestes nouvelles, que de pauures malheureux eschapez du milieu des flammes, dont le corps demy bruslé et les doigts des mains coupez, nous donnoient plus d'assurance que leur parole mesme, du malheur qui les auoit accueilly eux et leurs camarades.

Ce fleau du Ciel en estoit d'autant plus sensible qu'il estoit accompagné de celui de la famine, vniuerselle parmy toutes ces Nations à plus de cent lieues

à la ronde : le bled d'Inde, qui est icy l'vnique soustien de la vie, y estoit si rare que les plus accommodez à peine en auoient-ils pour ensemencer leurs terres ; plusieurs ne viuoient que d'vn peu de gland, de potirons et de chetiues racines qu'ils alloient souuent chercher bien loin en des lieux de massacre, et qui n'estoient battus que des pas de l'ennemy.

Nous auons tiré cet auantage de la necessité publique, que Dieu par vne prouidence toute particuliere nous ayant pourueus à suffisance de bled du païs, nous a en mesme temps donné vne belle occasion de faire connoistre à nos Chrestiens par des effets bien sensibles, l'étrouite vnion que nous contractons avec eux par l'esprit de la Foy. Nostre maison, dans laquelle nous auons vne espece d'hospital hors de nostre appartement, leur a tousiours esté ouuerte ; ils y sont venus se rafraischir de temps en temps les vns après les autres, pour travailler par après plus aisément à leurs champs. Les Infideles ont esté viuement touchez de cette charité inusitée parmy eux, et plusieurs en sont deuenus excellents Chrestiens.

Des moyens estudiez par la prudence humaine sont trop bas pour conduire des entreprises que Dieu regarde comme siennes. La guerre, la famine, les persecutions, toutes ces tempestes qui sembloient plus que iamais deuoir abattre le Christianisme, l'ont puissamment estably. Contre l'ordinaire des années precedentes, nos Peres ont eu autant et plus d'employ pendant l'Esté que durant l'Hyuer : nos Missions ont esté changées en Residences, les Chapelles agrandies par tout ; faute de cloches, il nous a fallu prendre de vieux chaudrons à l'instance et à la sollicitation de nos Chrestiens ; les cimetières ont esté benis, les processions dans les bourgs, les funerailles selon la coustume de l'Eglise, les Croix erigées et adorées solennellement à la veuë des barbares.

Les anciens Chrestiens menent vne vie irreprochable et pleine de sainteté ; les bons sentimens que Dieu leur donne plus que iamais nous font connoistre

que le Saint Esprit prend tous les iours vne nouvelle et plus forte possession de leurs cœurs. Ils font l'office de Dogiques en l'absence de nos Peres, dans leurs guerres et leurs chasses estans mesmes en grandes troupes, font faire les prieres publiques, et marcher le seruice diuin aussi exactement que s'ils estoient dans leur Eglise ; instruisent et baptisent avec beaucoup de satisfaction et edification dans les dangers ; remplissent les Nations estrangeres où ils vont en marchandise de l'odeur de leur vertu, y preschent la sainteté de la loy Chrestienne, font naistre par tout le desir de iouir du bon-heur qu'ils possèdent, et nous ouurent insensiblement la porte à plusieurs grands peuples qui ne pouuoient entendre nostre nom sans fremir, et ne nous auoient regardez par le passé, que comme des personnes qui leur portoient malheur.

Pour ce qui est des nouveaux Chrestiens, le nombre en a esté notablement plus grand cette année que les precedentes. Les Infideles mesmes humiliez et rendus plus dociles par l'affliction, nous semblent beaucoup moins éloignez du Royaume de Dieu. Enfin le corps des Chrestiens après de fortes épreuues du Ciel, se va rendant considerable et commence à emporter le dessus en quelques bourgs. Surquoy vn des plus notables de ce païs, se plaignant vn iour à vn Capitaine Chrestien, de l'empire que prenoit insensiblement la Foy sur les coustumes de leurs ancestres, et disant qu'il seroit à propos de s'opposer au plus tost au cours de l'Euangile : Cela eust esté bon dans les commencemens, dit ce braue Neophyte, mais maintenant que les choses sont si auancées, cette entreprise seroit tout à fait au dessus des forces humaines : il nous sera plus aisé à nous de conuertir ce qui reste encore dans l'infidelité, qu'à vous de nous faire quitter nostre resolution et abandonner la Foy.

Dieu verifie ce bon courage ! auant que d'en venir à ce point, nous auons encore de puissans obstacles à rompre ; l'instabilité inueterée dans les mariages ne seroit pas vn des moindres, sans

la charité de quelques personnes, auxquelles nous sommes redevables d'un bon nombre de familles Chrestiennes, que nous n'aurions iamais gagnées à Dieu sans ces assistances temporelles ; et nous auons tous suiet d'esperer que nos Eglises iront tousiours croissans par tout, tandis que ces sources de pieté ne tariront point : vn mariage bien estably nous donne souuent quinze ou seize Chrestiens.

Mais la plus forte espine que nous ayons, est que les ennemis de ces peuples, ayans le dessus par le moyen des arquebuses qu'ils ont de quelques Europeans, nous sommes maintenant comme inuestis et assiegez de tous costez, sans pouuoir soulager la misere d'une infinité de peuples qui viuent encore dans l'ignorance du vray Dieu, ny recevoir mesme du secours de la France qu'avec des peines incroyables. Nous attendons vniquement du Ciel l'aplanissement de ces difficultez, et les prieres et les vœux qu'on fera pour nous et pour tant de pauvres Barbares, seront sans

doute les assistances les plus assurees qu'on nous puisse rendre. Au moins si le malheur des temps empesche que tous les effets de la charité de tant d'ames saintes ne viennent iusques à nous, tant de larmes qu'elles versent nuict et iour deuant les sacrez Autels, leurs soupirs et leurs gemissemens penetreront, malgré la rage des Iroquois, iusques au plus haut des Cieux, pour y crier misericorde en faueur de tant de Nations racheptées du precieux sang du Fils de Dieu. Nous salüons tous humblement vostre Reuerence, et nous recommandons affectueusement à ses SS. SS. et PP.

De V. R.

Tres-humble et tres-obeysant
scruiteur en N. Seigneur,

HIEROSME LALEMANT.

Des Hurons, ce dernier
de Mars, 1644.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, et de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale du Chasteau du Louure, et ancien Escheuin et Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, és années 1643. et 1644. enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, par le Reuerend Pere Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, Superieur de toute la Mission, et ce pendant le temps et espace de dix ans consecutifs : Avec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege.* Donné à Paris, le 14. Decembre 1644.

Signé par le Roy en son conseil,

CRAMOISY,

et scéllé du grand Séeel en cire iaune.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous IEAN FILLEAV Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale du Chasteau du Louure, et ancien Escheuin et Consul de la Ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Faict à Paris le 15. Decembre 1644.

Signé IEAN FILLEAV.